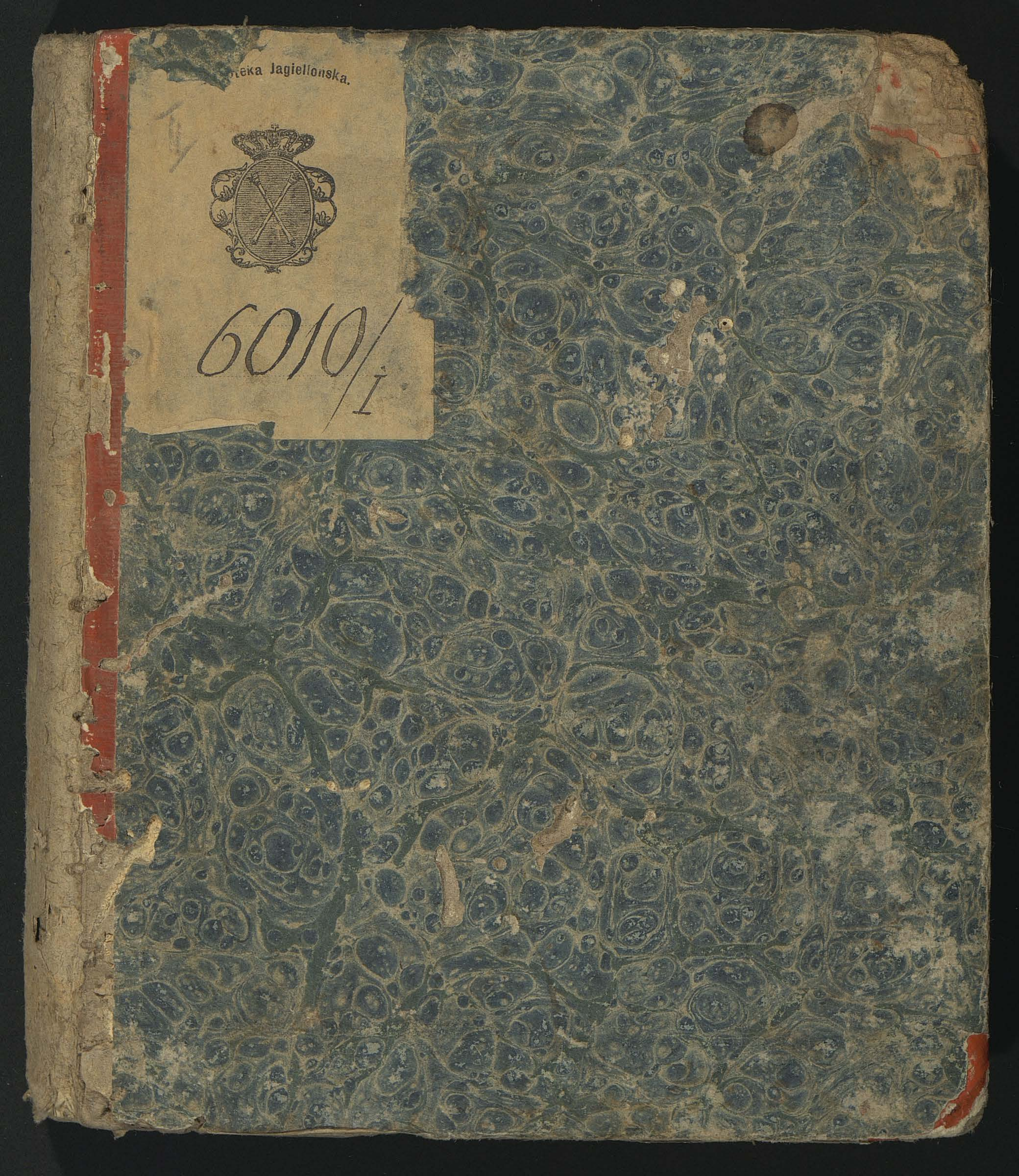
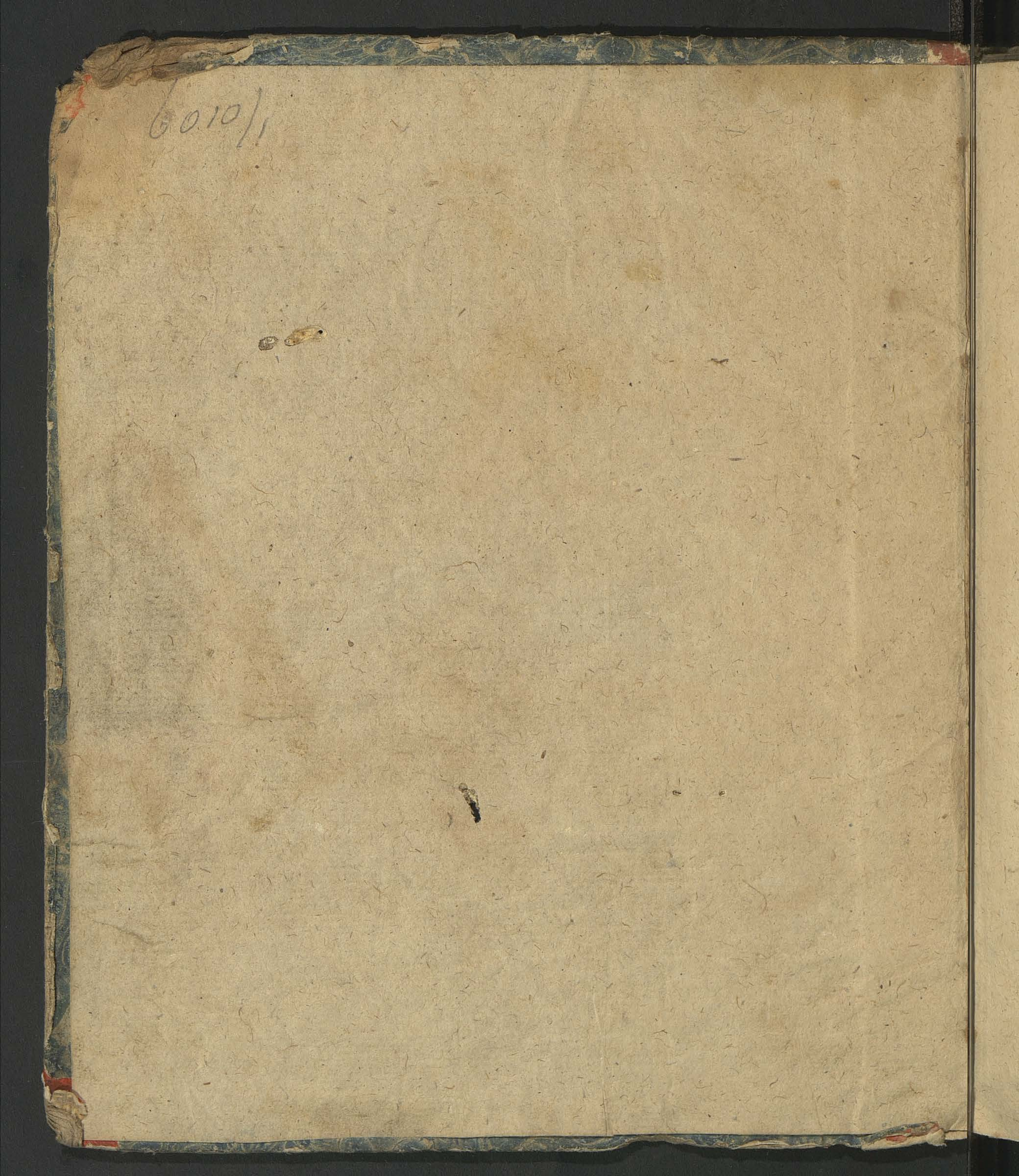
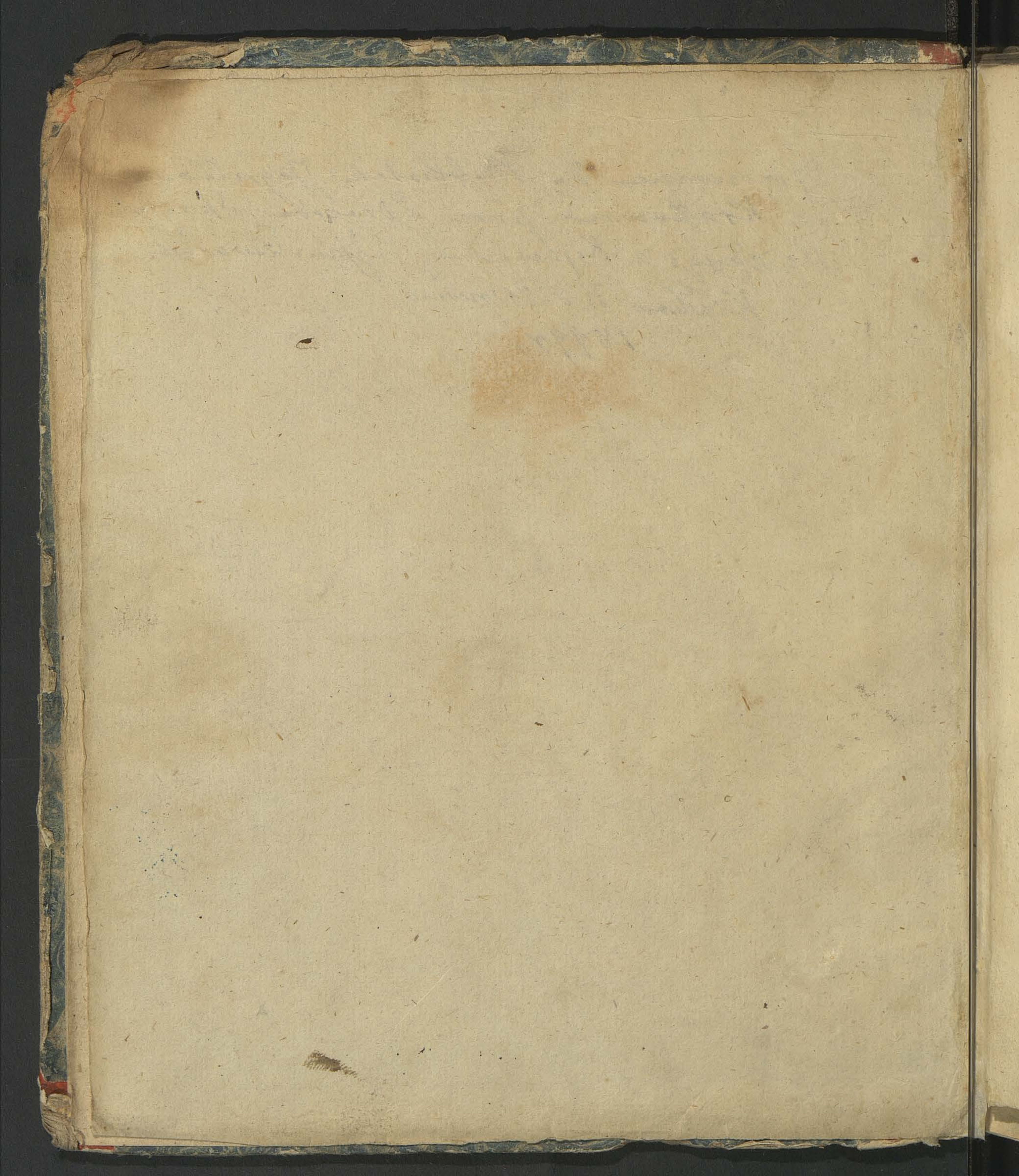




Ofiarowane do Biblioteki Jagiellońskiej w Krakowie przez Edwarda Skarbek Rudzkiego z Kijowa — Jan Szwaińsky

Kraków d: 5 Września
1899 r.



Observations

sur L'art Dramatique

Considéré dans ses développemens généraux,
et dans ses rapports particuliers
avec la scène polonaise.

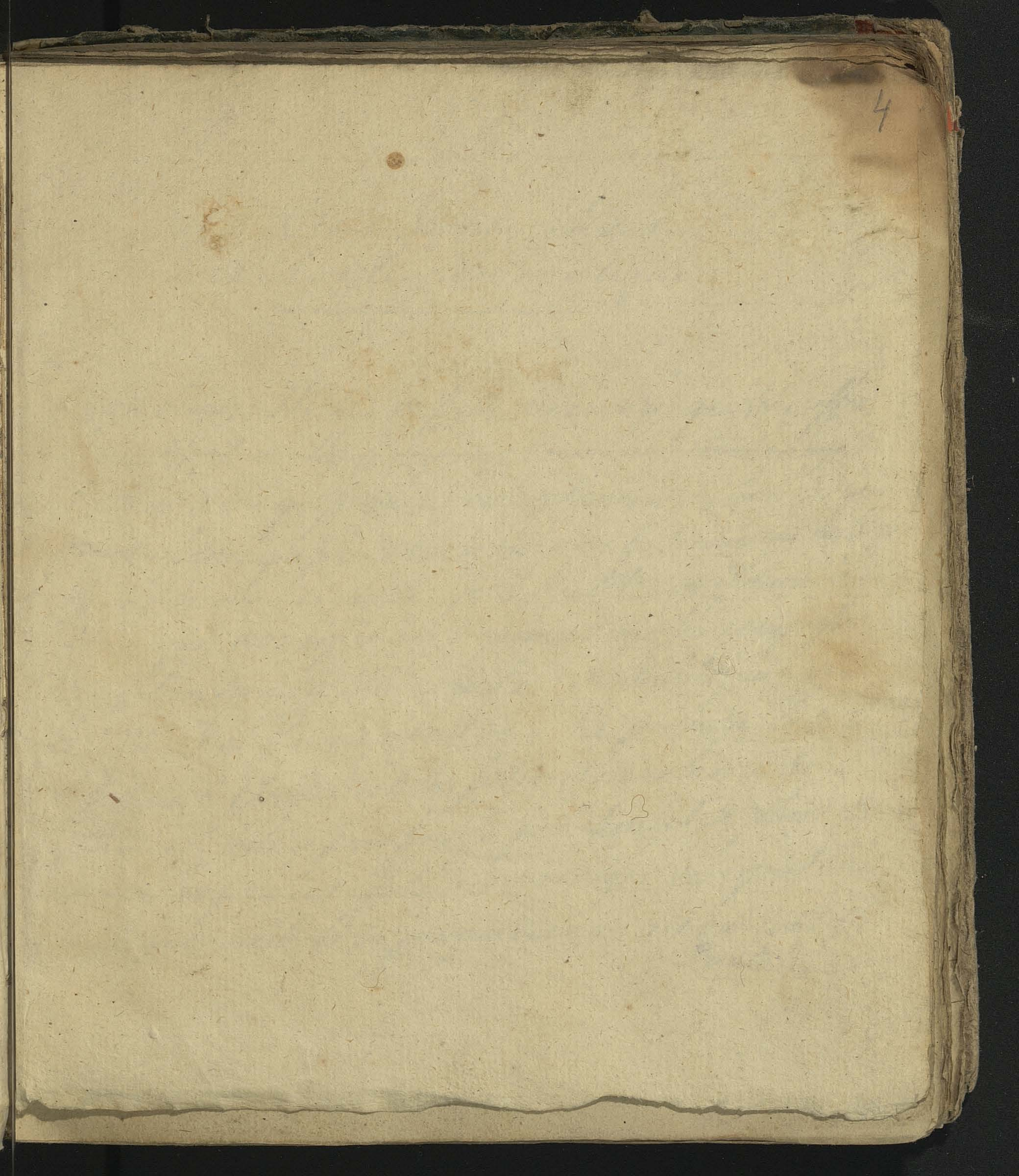
Tome premier:

Histoire du théatre de Varsovie et de ceux des provinces: =
= des causes qui ont arrêté leur essor; des moyens d'y remedier &c.

Mihi Oto, Galba Vitellius
nec beneficio nec injuria cogniti.

Tac: Ann:

Autor zapewne Emil Murray
który w r. 1770. przybył do
Polski zabrał do Konfederacyi
Pisze o nim Bentkowski H. L. T. I. 58. w r. 1814. P. Murray
od lat dwudziestu kilku w Polsce mieszkający i pracował w
biurze Rady Stanu X. Warsz. — Zatem żyje r. 1814. żył też
Murray w r. 1783 wydał prospekt dzieła: Opisanie
Miasta Krakowa. Umarł 1822.



Aux Jeunes élèves de l'école Dramatique:

Recevez MM. ce foible hommage que vous offre l'amitié, et veuillez le regarder comme un témoignage de l'estime sentie que je vous ai vouée, et comme un gage de la reconnaissance que je crois vous devoir pour les services que vous rendrez bientôt à la société. Je dis bientôt: car j'aime à croire que vous répondrez dignement aux soins empressés que l'on donne à votre éducation, surtout depuis que S. M. I. et R. qui réunit dans sa personne la munificence d'Auguste et la sollicitude éclairée de Mécène, vous a pris sous sa protection, et se plait à seconder vos premiers efforts, à encourager votre goût naissant, pour accélérer vos progrès dans un art qui contribue -

-autant-

autant à l'instruction qu'aux plaisirs de cette société dont vous êtes l'espoir.

C'est un vieux Soldat qui vous offre le dernier fruit de ses travaux; un vieux Soldat qui a combattu long-tems sous les étendards de notre ancienne République, et qui a versé pour la défense de ses droits, plus de sang qu'il n'en coule maintenant dans ses veines. Quarante cinq cicatrices attestent que j'ai soutenu constamment, mais avec plus de courage que de succès, l'honneur de la nation qui m'avait adopté, et que j'ai toujours portée dans mon sein.

Mais Hélas! quels fruits ce bon peuple a-t-il retirés de tant de travaux dans lesquels je ne me proposais d'autre but que son intérêt et sa gloire? et que me reste-t-il à moi même de la longue carrière que je lui ai consacrée? Rien que le souvenir du peu de bien que j'ai fait, et le regret de n'avoir pu faire davantage. — ajoutez y pourtant l'espoir d'arriver bientot à la tombe qui m'attend. Heureux si je pouvais y decendre au moment où j'écris! et dans

dans le vrai, quand, chargé d'années, d'ennuis, de chag.
et de tous les maux qui assiègent l'humanité, l'homme
n'a plus d'autre énergie que celle du caractère, et ne vit que
pour souffrir, la mort est un vrai bienfait, un bienfait sans
prix. Le monde que j'ai quitté avant qu'il me quittât, n'a
plus rien qui m'y attache. La faulx du trépas a moissonné
tous ceux qui pouvaient me le faire aimer. Un seul ami
me restait encore[a]: il partageait mes infortunes et mes cha-
grins; il m'aidait à supporter le poids de la vie. un acci-
dent funeste me l'a enlevé: Il ne me reste plus personne
qui daigne s'intéresser à moi, ni même s'informer si
j'existe encore. Isolé, sans appui, sans consolation,
inutile à moi-même et aux autres, puis-je désirer de
prolonger des jours qui ne feraient qu'ajouter de nouvelles
douleurs à celles qui m'accablent déjà?

Mais avant de vous quitter, j'ai voulu vous payer ce jus-
te tribut que vous doivent l'estime et le sentiment.

(a) le Gal. Divisionaire Sokolnicki.

…ors quitte envers vous comme envers la patrie que j'ai servie fidèlement et de tous mes moyens, je pourrai m'endormir du sommeil de paix, et je n'emporterai au tombeau ni regrets ni remords, car je n'aurai aucuns reproches à me faire.

Il ne me reste plus qu'à réclamer votre indulgence, et j'en ai bien besoin; car je ne puis me le dissimuler, il règne d'un bout à l'autre de cet ouvrage un désordre si énorme, qu'il serait bien difficile d'y retrouver la moindre trace du plan méthodique que je m'étais proposé de suivre. Je l'avouerai même, ce n'est pas seulement dans les réflexions, dans les idées et dans le style que règne cette confusion; on la retrouve jusque dans la distribution des chapitres et des paragraphes. Ils ont été si souvent transposés, ils ont tant de fois changé de place, qu'il vous sera quelque fois difficile de saisir les rapports qui doivent exister entre eux.

Aussi, ce n'est pas proprement un ouvrage que je vous offre; c'est une suite de matériaux qui vous éviteront la peine de feuilleter bien des volumes, et dans lesquels vous retrouverez, par intervalles, et des préceptes et des exemples dont vous pourrez tirer parti dans l'occasion. Je desire que par la suite une main plus sûre que la mienne, et que les années, les revers et les souffrances n'auront pas autant affoiblie, puisse retoucher ces matériaux, les assortir avec plus de goût, et les coordonner de manière qu'il ~~puisse~~ en résulte un édifice ~~plus~~ régulier. Celui qui voudra bien me servir d'interprête, expliquer mes idées, et les rendre intelligibles, pourra faire plus pour vous; mais ses intentions ne seront ni plus désintéressées ni plus pures; son cœur ne vous sera pas plus dévoué que le mien.

Si la ~~pureté~~ candeur des sentimens, si le desir vraiment sincère de se rendre utile

de se rendre utile peuvent donner du prix à un ouvrage, ce foible
essai, tout imparfait qu'il soit, aura peut-être quelques mérites à vos
yeux. Veuillez donc MM. l'agréer tel qu'il est, et croire aux senti-
mens d'estime et d'amitié que j'ai toujours eus pour vous, bien-
que je vous sois inconnu, et que j'emporterai au tombeau.

A Mr W*olski*.....

professeur de littérature française à l'école dramatique de Varsovie,

en lui faisant parvenir cette brochure. (anonyme.)

Comme cet ouvrage n'a point été rédigé pour le public dont probablement il n'obtiendrait pas les suffrages, mais pour les élèves à l'instruction desquels vous contribuez par vos travaux, vos conseils et vos exemples, Je dois, M. en vous le communiquant, vous faire connaître le plan que je m'y suis proposé, et les raisons qui m'ont fait adopter une méthode, qui peut être ne s'accordera pas avec vos idées. Je dois surtout vous développer les motifs qui m'ont déterminé, contre toute espece de raison, à me charger de ce travail qui était très au dessus de mes forces et à m'imposer une tâche d'aussi longue haleine, à une époque où le dépérissement très sensible de mes forces eût du me faire renoncer à toute entreprise de ce genre, persuadé comme je devais l'être, qu'il me serait impossible d'en sortir avec honneur. C'est en effet le seul moien de me justifier, du moins à vos yeux, d'une démarche qui doit vous paraître de la plus haute inconséquence.

Vous saurez donc M. qu'étant à Puławy en 1810. J'y ébauchai, sur l'invitation de S. A. le Pce Czartoryski, un

ouvrage à peu près du même genre que celui que je vous envoie, mais qui devait être borné à deux volumes. lorsque ce travail fut achevé, il eut le bonheur de plaire à S. A. qui m'en témoigna sa satisfaction de vive voix et par écrit. Il obtint de même les suffrages de S. E. Mr le sénateur Palatin, Cte Potocki alors président du Conseil d'Etat, et de la Commission de l'instruction publique aujourd'hui ministre de cette même commission, et de celle des cultes, réunies, et président du sénat.

Le Pce voulait faire imprimer cet ouvrage à ses frais; mais comme je me proposais de le retoucher et d'y mettre la dernière main, je me refusai à cette proposition, toute flateuse qu'elle fût, et je me remis au travail, persuadé que je la terminerais en quelques mois. mais les occupations publiques dont je me vis chargé à cette époque me forcèrent bientôt de renoncer à cette entreprise. Dans l'intervalle, quelques personnes qui, à l'exemple de mes deux Mécènes, consacrent à l'étude leurs momens de loisir, ayant désiré de parcourir le premier volume, le seul que le Pce m'eût encore renvoyé, il passa successivement de mains en mains, et finit, au milieu de ces courses multipliées, par s'accrocher je ne sais où, et se trouva perdu, sans que j'aie pu jusqu'ici en découvrir la moindre trace.

La continuité

La continuité de mes travaux qui absorbaient tout mon temps, et le malheureux voyage que je fus obligé d'entreprendre dans les premiers jours de 1813. à la suite du gouvernement et que je prolongerai jusqu'à deux années, me rendirent en quelque sorte insensible à cette perte ou plustôt m'ôterent la possibilité d'y apporter remède. au surplus comme à la mort de ma femme arrivée pendant mon absence, j'avais perdu tous mes livres et la plus part de mes manuscrits; un volume de plus ou de moins n'était plus rien pour moi.

A mon retour, je trouvai à Varsovie le gal. Divisionnaire Sokolnicki le seul ami véritable que j'eûsse encore. nos anciennes liaisons se renouvellerent; je m'attachai à sa personne, et je l'aidai dans tous ses travaux, qui alors étaient d'un genre si différent de mon ouvrage sur le théâtre, que l'idée ne m'en revint pas même à l'esprit. — ce fut la tragédie de Ludgarde qui me la rappela. vous n'ignorez pas plus que moi que cette nouvelle production fit éclore une foule de petites brochures pour et contre, qui inonderent pendant quelques semaines la ville et les provinces. Le gal. Sokolnicki s'était mis sur les rangs, et s'était déclaré contre la tragédie. alors tous les critiques se tournerent contre lui, et l'on sembla oublier M. ~~[illegible]~~ Wropiński.(a), pour ne s'occuper que de son antagoniste. le gal. voulait répondre à ces pamphlets, (on ne pouvait guères leur donner un autre nom:) mais ses nombreuses occupations ne lui permettaient pas d'entrer dans cette guerre de plume, qui était devenue très sérieuse et très envenimée. Il s'y engagea pourtant à la fin, mais pour abréger son travail, il exigea de moi que je lui traçasse une série de tous les principes généraux et des règles de détail que nous ont transmis les meilleurs écrivains tant anciens modernes, et qui sont comme la pierre de touche à laquelle les connaisseurs reconnaissent les qualités et les défauts de toutes les pièces de téatre du haut genre, de la tragédie surtout.

Je me prêtai à ses vues, et je mis sur le champ la main à l'œuvre; mais

(a) auteur de Ludgarde.

mme l'extrême foiblesse de ma santé entravait continuellement mes efforts, avant que j'eusse fini de rassembler mes matériaux de nouvelles tragédies vinrent successivement enrichir la scène, attirerent à elles toute l'attention du public, et firent perdre de vue pour le moment celle que nous voulions soumettre à l'analyse, d'après les principes que j'avais ~~établis~~ proposés, et dont il ne restait plus qu'à faire l'application.

Deslors tout ce que j'avais écrit devenait inutile, il eût même été déplacé, car il n'offrait plus d'intérêt. J'allais jetter au feu tout ce fatras, quand tout à coup je me rappellai le volume égaré de mon ancien ouvrage. Il me vint à l'esprit que ces morceaux ramenés à un ordre plus méthodique, et travaillés avec plus de soin pourraient le remplacer, et former suite avec la seconde partie qui était restée dans la bibliothèque de Pulawy. Persuadé qu'un ouvrage de ce genre pourrait offrir quelques vues d'utilité aux élèves ~~de l'art~~ de l'école dramatique, je me décidai aussitôt, sans égard pour l'anéantissement presque total de mes forces, à tout quitter pour me livrer exclusivement à ce travail, sauf la perte de tems qu'entraîneraient sans contredit, et même assez souvent, les sacrifices que je serais encore obligé de faire à l'amitié

Mais il fallait changer entierement la forme de cet Ecr[it]
et lui donner celle que reclamait sa nouvelle destination, c'est-
-à-dire qu'il fallait le refaire en entier, et d'après un nouveau plan.
L'exécution de ce projet, tel que je venais de le concevoir, nécessitait
des recherches plus suivies, et m'entraîna dans une foule de discus-
sions que je n'avais pas prévues. à mesure que j'écrivais, mes vues
prenaient plus d'extension; les détails naissaient à chaque pas sous ma
plume; les reflexions s'offraient comme d'elles-mêmes, les exemples s'accu-
mulaient, et les applications toujours plus multipliées devenaient
un résultat nécessaire; c'étaient les conséquences naturelles des prin-
cipes que j'avais mis en avant.

De matières en matières je me suis vu entraîné bien au de-
là des bornes que je m'étais fixées, et sans presque m'en apperce-
voir, il s'est trouvé que j'avais, contre mon intention, rédigé trois
gros volumes au lieu d'un de médiocre étendue que je voulais donner.
D'après cela, vous concevez M. que ce travail ne ressemble en rien
à celui dont je m'étais chargé pour le Gal. Sokolnicki, et proba-
blement il ne differe pas moins de l'essai que j'avais esquissé en
1810 et 11. sur l'invitation du Pce. Czski. c'est, en effet, un ouvrage
absolument neuf que je vous présente, et suivant toute apparence
il n'en sera pas meilleur pour cela. mais l'état de souffrances habituelles
auxquelles la nature m'a condamné, porte mon excuse. aussi je compte
sur votre indulgence M. et sur celle de vos collaborateurs. Je crois pouvoir

me promettre de même de vos Jeunes élèves, qu'à l'exemple de leurs Mentors, ils compteront pour quelque chose mes bonnes intentions.

Au surplus, si tel qu'il est, cet essai ébauché à batons rompus, dans les momens de relache que me laissaient les douleurs poignantes qui me tourmentent nuit et jour, peut accélérer leurs progrès, et leur applanir la carrière qu'ils se sont ouverte; s'il peut faciliter leurs travaux, et leur faire atteindre plus sûrement le but qu'ils se proposent; non seulement je ne regretterai pas la peine qu'il m'a couté, mais je me consolerai aisement de l'impuissance où je suis d'en faire disparaître les nombreux défauts qui le déparent, et je saurai gré à ceux qui voudront bien se charger de ce fastidieux travail.

Adieu, je finis comme Ciceron: Vale et me ama.

Varsovie ce 15. novembre 1818.

Avertissement.

Cet ouvrage comprendra quatre volumes de trois ou quatre cent pages chacun.

Le premier volume sera exclusivement consacré à la scène polonaise observée dans ses rapports historiques et littéraires. Je le diviserai en deux parties, qui seront soudivisées elles-mêmes en plusieurs paragraphes, dont chacun présentera un objet distinct, quoique relatif au même sujet.

= J. I p. 22v

Dans la première partie je tracerai un apperçu de l'histoire du théâtre de cette capitale, et je le suivrai sans interruption depuis son origine jusqu'à nos jours; ~~ainsi~~ je donnerai quelques détails sur son état passé et son état présent, et je tâcherai surtout de rendre sensibles les différences très marquantes qui les distinguent. J'y joindrai par forme d'appendice ou de complément, un mot sur les ballets qui ont fait, par intervalles, partie du spectacle, et je terminerai cette esquisse par l'histoire très abrégée des théâtres de provinces, qui se sont organisés plus tard, et à diverses époques.

= J. I p. 100v

Dans la seconde partie, je passerai en revue toutes les causes qui ont arrêté pendant les 25. ou 30. premières années, l'essor que le théâtre de Varsovie, le plus ancien et le mieux organisé de tous, semblait

voloir prendre dès le commencement. parmi ces causes, je distinguerai celles qui ont dû l'influence dangereuse qu'elles ont exercée si longtems, à des circonstances momentanées que déterminaient la politique, la malveillance ou le hazard, et qui, par une suite nécessaire, ont dû varier et enfin cesser avec elles. je développerai les moyens qu'on a employés, à diverses époques, pour lever ces obstacles, et les succès plus ou moins décidés qu'ont eu les efforts des écrivains qui avaient à cœur les progrès et l'honneur de la scène nationale. quant à celles de ces causes qui existent encore, et qui ont résisté jusqu'ici au pouvoir du tems, à l'autorité de l'expérience, aux travaux soutenus des savans et des amateurs du théâtre, je les discuterai aussi, mais moins en détail, parcequ'elles sont un résultat naturel des premieres, et je me bornerai à faire bien ressortir les dangers dont elles menacent la littérature dramatique. je proposerai ensuite les remèdes que je crois les plus efficaces, et les plus propres à leur faire perdre cette funeste influence, et j'insisterai principalement sur les précautions qu'il convient de prendre dans l'emploi qu'on se proposerait de faire des moyens que j'indique.

mais comme ces moyens ne seraient pas tous d'une exécution aussi facile; comme d'ailleurs tous ne répondraient pas également à l'espoir qu'on en aurait conçu, surtout dans les circonstances critiques où nous nous trouvons encore, je ne soumettrai à la discussion, pour le moment, que ceux qui sont le plus à notre portée, qui s'accordent le mieux avec les conjonctures présentes, et qui produiraient plus à coup sûr les heureux effets qu'on a droit de s'en promettre.

Le titre que j'ai donné à la premiere partie de ce volume, annonce que je ne me suis pas proposé de tracer une histoire raisonnée des théâtres de Pologne. Les bornes que j'ai dû me prescrire, me permettaient à peine d'esquisser en apperçu, les révolutions plus marquantes par lesquelles celui de Varsovie surtout a passé, avant d'atteindre le dégré de perfection auquel il est parvenu de nos jours, et qui lui présage pour l'avenir des succès plus brillans encore. Et dans le vrai, bienque son origine ne remonte guères au delà d'un demi siecle, si j'avais voulu parcourir toutes les vicissitudes que lui ont fait éprouver successivement les progrès de la civilisation, des lettres et du gout, la réforme des lois, des moeurs et des usages, l'influence des opinions politiques, civiles, religieuses et morales, les variations continuelles des habitudes, des gouts et des modes, le pouvoir souvent despotique des préjugés nationaux et individuels anciens ou récens, les changemens multipliés introduits dans la marche du gouvernement, et dans les formes de l'administration, ou telles autres causes de ce genre: ces vicissitudes, toutes insensibles qu'elles paraissent, et malgré le peu d'importance qu'on leur attribue, m'auraient infailliblement entraîné dans une foule de discussions que ne comporte point un essai de la nature de celui-ci, et que je devais par conséquent m'interdire.

D'ailleurs quelqu' intérêt que j'eusse tâché de leur prêter, elles n'auraient pu fixer l'attention des lecteurs, de ceux surtout qui ont été témoins de ces faibles commencements. En effet, cette premiere aurore a jetté si peu d'éclat, que l'on peut sans scrupule ne la montrer que dans le lointain. En conséquence, j'ai cru devoir me transporter, après avoir hazardé quelques légers détails, à l'époque où nous l'avons vu répandre un jour moins incertain et plus pur: c'est de ce point central que j'ai observé toutes les gradations

par lesquelles

par lesquelles notre théâtre a passé, dans les dernières années surtout, avant de pouvoir s'affranchir des entraves qui retenaient son essor.

Après avoir tiré de ces premières données toutes les conséquences qui en résultent naturellement; après avoir apprécié à leur juste valeur les efforts que nos écrivains et nos artistes ont faits depuis ce moment, pour triompher de tant de difficultés qui paraissaient insurmontables, on pourra en déduire aisément et avec assurance, ceux que probablement ils tenteront par la suite, pour s'élever au niveau des modèles qu'ils se sont proposés, mais qu'ils n'ont pu encore imiter que de loin.

(a) Dans le second volume je ferai connaître l'objet de l'art dramatique en général; le but qu'il se propose; le mode d'après lequel il a été traité chez les diverses nations de l'antiquité et des tems modernes; celui qu'il convient d'adopter en Pologne; les différences qui doivent y distinguer sa marche de celle que suivaient les Grecs; les sources où nos auteurs doivent puiser, s'ils veulent donner à leurs ouvrages, ce caractère de nationalité qui leur convient essentiellement; enfin la manière dont ils peuvent adapter à la scène polonaise, lorsque des circonstances impérieuses les y forcent, quelques unes des productions qui jouissent d'une certaine considération sur des théâtres étrangers

C'est sur ce principe que je fonderai l'idée que je veux donner de celles de nos pièces de théâtre que quelques pré-

(a) comme toutes les matières renfermées dans cet article tiennent par un rapport plus direct aux principes généraux et aux règles de détail que je voulais discuter dans le 3e tome, j'ai cru devoir les ~~renvoyer~~ placer à la tête de ce volume, et commencer celui-ci par l'analyse dont je parle dans l'article suivant. —

prétendus amateurs appelent les <u>richesses du repertoire</u>; richesses ac[illegible]
depuis près de cinquante ans, et qui malgré la prodigalité avec laquelle on en use, [illegible]
dissipent jamais; richesses auxquelles on pourrait (du moins pour la plus grande
partie) assez souvent appliquer ce qu'on dit des ressources de certaines gens,
qui ont l'art de se faire un revenu de leurs dettes.

Au surplus, parmi ces richesses tant vraies que fausses, je ne compterai guères que les pieces qui ont paru durant le cours des vingt dernières années. mais comme, à certaines époques, ces ouvrages se sont multipliés à un point si excessif, qu'on pourrait en faire un vrai Catalogue de Librairie, on présume bien que dans ce grand nombre, il doit s'en trouver beaucoup qui ne méritent nullement la place honorable qu'une basse flaterie leur a assignée, et qu'ils conservent jusqu'à ce jour. Si on voulait en élaguer tout ce qui est faux or et clinquant, ces prétendus thrésors se réduiraient à peu de chose. Ils perdraient bien davantage encore, si on voulait les borner, comme on le devrait, aux pieces vraiment nationales, et si, choisissant ensuite parmi les autres ce qui se trouverait de meilleur et de plus propre à la représentation, on en formait comme un repertoire à part, qui au besoin, et dans quelques circonstances seulement, servît comme d'auxiliaire au vrai repertoire.

C'est toutefois ce que je me permettrai de faire dans le choix des ouvrages que je citerai; encore même me renfermerai-je dans un cercle très étroit et ne soumettrai-je à l'analyse que ceux qui pourront y être ~~soumis, sans trop~~ assujétis, sans perdre trop sensiblement dans l'opinion

publique. En effet, voulant rester fidele au principe que j'ai adopté, je ne pourrai admettre que des pièces originales, et qui portent l'empreinte du terroir qui les a vu naître.

Cependant, puisque le gout de la nouveauté et la manie de l'imitation sont parvenus à introduire sur la scène tous les genres possibles, les plus difficiles même, et ceux qui n'ont pu s'ouvrir d'accès que sur les théatres les plus riches en ressources et les plus célèbres, je serai obligé de les parcourir tous, ne fut-ce que pour en donner au moins une légère idée à ceux qui ne les connaissent que par ouï-dire; mais je ne m'attacherai réellement qu'aux ouvrages qui, par une suite de la nature des sujets qu'ils présentent, du mode d'après lequel ils sont traités, et des formes heureuses qu'on a su leur prêter, ont du s'assurer ici une espece de prééminence, et peuvent s'y promettre un succès plus marquant et plus durable. Ces ouvrages qui, sans être positivement nationaux, méritent toutefois qu'on leur attache une certaine importance, sont ceux qui se rapprochent le plus des gouts dominans, qui se trouvent en harmonie avec les mœurs et les usages du jour, qui cadrent avec le ton de nos sociétés, qui sont vraiment d'accord avec le caractere général de la nation, qui sont faits pour notre théatre, tel qu'il est à l'époque où nous vivons, en rapport avec les talens et les moyens de nos artistes, et susceptibles d'une représentation qui leur conserve toute la dignité qu'ils doivent avoir; dignité qui constitue en partie leur mérite réel.

Mais ces ouvrages même auxquels Je donne une espece de [illegible]
rence, bienque Je les regarde comme étrangers à notre Littérature [illegible]
tique, Je les renfermerai dans le cercle (trop sévèrement circonscrit peut-être [illegible]
de ~~bien des~~ certains amateurs,) des trois genres que Je crois les seuls admissibles chez nous,
Je veux dire du genre tragique, du comique de caractere et d'intrigue, et de
ce qu'on est convenu d'appeler petites pieces; car il en faut ici comme dans
toutes les autres capitales, à la suite de celles du haut genre, ne fût-ce que
pour délasser L'attention soutenue qu'exigent ces dernieres, et surtout pour
amuser ceux des Spectateurs qui n'ont pas un gout très décidé pour les
productions sérieuses.

Quant au drame, sans l'admettre positivement, Je ne serais pas
très éloigné de le laisser Jouir, par intervalles, de l'accès qu'il s'est mé-
nagé sur la scène; parceque Je suis pleinement convaincu qu'on pour-
rait lui donner ici beaucoup plus d'intérêt qu'il n'en a communément,
et qu'il serait très facile à nos écrivains de le ramener à des formes
vraiment nationales. a cette condition, tous les connaisseurs, tous
les gens de gout le verraient avec plaisir occuper dans cette classe
honorable, une place qu'il mériterait à tous égards. mais cette
condition même emporterait l'exclusion de tous ces drames allemands
et français, qu'on adopta sans choix, qu'on traduit en courant, et qu'on
entasse pêle-mêle au repertoire, sans autre objet que d'augmenter
le nombre déja trop considérable des pieces qu'il renferme, comme
si la quantité déterminait le mérite des productions Littéraires,
aux yeux des savans qui savent apprécier à leur Juste valeur, tout

ce qui appartient au domaine des sciences et des arts —

A plus forte raison rejetterai-je de cette classe intéressante, tous ces ouvrages de pur appareil qui supposent une surabondance de moyens qu'il est impossible de se procurer ici. ces créations plus brillantes qu'utiles ne peuvent s'annoncer avec un certain éclat et se soutenir, que chez un peuple riche, magnifique, avide de nouveautés dans les arts comme dans ses plaisirs, qui peut se livrer à toutes les fantaisies du luxe; et qui rassasié de tout, cherche sans ~~des jouissances~~ cesse, paye au poids de l'or, et rassemble autour de lui, toutes les jouissances dont le raffinement peut réveiller des sens émoussés; chez un peuple enfin à la voix duquel les arts et l'industrie toujours dociles, peuvent enfanter chaque jour de nouveaux chefs-d'œuvre; en un mot chez un peuple tel que les Français, les Italiens et les Anglois même, quand ils perdent de vue leurs spéculations politiques et commerciales, pour se livrer à leurs plaisirs sans contrainte et sans distraction.

D'après cela je crois, et avec quelque fondement, que nous devrions nous interdire et ces grands opéras, et ces drames héroïques, et ces Mélodrames, et même ces ballets, ces pantomimes du haut genre, en plusieurs actes, et avec intrigue, épisodes et dénouement, qu'on a tenté de naturaliser sur notre théâtre, mais qui n'ont

Jamais pu y réussir, parce que le défaut presque total de ressources n'a jamais permis de leur donner ce ton de magnificence, cette pompe, cette dignité qu'ils ~~réclament~~ exigent impérieusement; parcequ'il est impossible d'atteindre au degré de perfection que réclame la représentation elle-même, indépendamment de tous les accessoires obligés qu'il faut absolument y joindre. La musique, le chant simple et combiné, l'accompagnement, la coordination euphonique des choeurs, la danse, la formation, la pose, le mouvement d'assise ou locomotif des groupes, le jeu des machines, les décorations, les draperies, l'entente des couleurs, les costumes, les grands effets résultant du mode de l'éclairage &c. &c. tout cela est trop imparfait chez nous, et d'ailleurs trop mesquin, etrop peu soigné quant à l'exécution, faute d'artistes, d'ouvriers, de matériaux et d'emplacement, pour qu'on puisse s'en promettre ces résultats étonnans et presqu'incroyables qu'ils produisent sans travail et ~~presque~~ comme d'eux-mêmes, en France et en Italie.

Aussi, quelques efforts que nous fassions, tous ces genres de spectacles resteront toujours ici très au dessous de ce qu'ils doivent être, amoins d'une révolution à laquelle nous

ne pouvons guères nous attendre pour le moment; d'une révolution qui portât tout d'un coup notre théâtre à un point de supériorité tel, qu'il pût rivaliser avec succès les grands théâtres de France et d'Italie, et même s'élever au niveau de l'académie royale de Musique (de Paris:) mais comme ces changemens heureux, quoique possibles dans le fait, sont probablement plus éloignés qu'on ne l'imagine, jusqu'à ce qu'ils s'effectuent, je persisterai toujours dans l'opinion que j'ai avancée, ~~et je persisterai à croire~~ savoir que nous devons renoncer à toutes les pièces de ce genre, pour un tems indéfini, et attendre pour en hazarder l'essai, que nous ayons sous la main tous les moyens de leur prêter cet appareil imposant sans lequel les ouvrages les plus achevés ne seraient que des Colifichets ridicules sans graces et sans agrément.

La préférence presqu'exclusive que je donnerai partout aux productions originales, à celles surtout qui portent ce type de nationalité, que l'on doit regarder comme leur caractère le plus essentiel, n'est point du tout une innovation, comme on serait peut-être tenté de le croire. L'histoire du théâtre prouve que nos plus anciens auteurs dramatiques (j'entends ceux qui méritent réellement ce titre honorable:) ont senti dès les premiers instans de l'ouverture de la scène, la nécessité de s'astreindre à cette marche, et de la suivre constamment, si on voulait

attacher une certaine importance aux représentations thé-
les, les forcer en quelque sorte de remplir leur véritable desti-
nation, et les porter ainsi, par dégrés, au terme qu'elles peuvent et qu'elles
doivent atteindre. quelques uns de ces écrivains ont même calculé
avec assez de justesse tous les avantages qui résulteraient de cette métho-
de, et pour la nation en général et pour les diverses classes de citoyens
qui en font partie. que dis-je! la plupart de leurs ouvrages annoncent
évidemment qu'ils ont tenté eux-mêmes, et à plusieurs reprises, d'adop-
ter ce mode de composition et de le généraliser. Mais la crise des circons-
tances, l'état d'imperfection dans lequel languissaient alors les sciences
et les arts, la disette de bons modeles, le défaut d'encouragement,
le peu de considération dont jouissaient les personnes qui consacraient
leurs talens au théâtre, non seulement les acteurs, mais les auteurs
eux-mêmes, les prestiges erronés de l'opinion, l'ascendant victorieux
qu'avait pris le préjugé qu'ils avaient à combattre: tout enfin
concourrait à paralyser leurs efforts, et devait les rendre in-
fructueux. aussi, tous les efforts qu'ils ont tentés par interval-
les, n'ont-ils eu d'autre effet que de perpétuer jusqu'à nous le
souvenir pénible de ces vaines tentatives, et du peu de succès qu'elles
ont obtenu. Toutefois nous devons leur savoir gré de leurs bon-
nes intentions.

Dans le troisième ~~chapitre~~ volume je ferai connaître l'objet de l'art
dramatique en général, le but qu'il se propose, la route qu'il suit

pour l'atteindre; le mode d'après lequel il a été traité chez les diverses nations de l'antiquité et des tems modernes; celui qu'il convient d'adopter en Pologne; les différences qui doivent y distinguer sa marche de celle que suivaient les Grecs; les sources où nos auteurs doivent puiser, tant pour le comique du haut genre que pour le tragique, s'ils veulent donner à leurs ouvrages ce caractere de nationalité qui peut seul leur mériter une vraie considération; La maniere dont ils peuvent adapter à la scène polonaise, lorsque le défaut de pieces originales les y contraint quelques unes des productions qui jouissent sur certains théatres étrangers, d'une célébrité qui leur donne des droits incontestables à cette préférence; les divisions qu'ils doivent établir dans leurs poëmes scéniques, suivant le genre de chacun; L'ordre qu'il convient de suivre dans la distribution de leurs diverses parties &c. &c. Ces divers objets occuperont les quatre premiers chapitres, et ils y seront traités dans tous leurs détails:

Dans les huit chapitres suivans je développerai les principes généraux et les régles de détail qui font d'une observation strictement rigoureuse dans les pieces du haut genre, et particuliérement dans le tragique à la discussion

à la discussion duquel je m'attacherai presque exclusi[vement]
dans ce volume, non seulement parceque'il est le premier et le [plus]
noble de tous les genres, mais aussi parce qu'il est le seul que je
m'étois proposé de traiter dans cet ouvrage, lorsque j'en ai
conçu et arrangé le plan. aussi est-ce le seul pour lequel
j'avais rassemblé des matériaux: tous les articles qui forment
le premier et le second volume, et qui ont un rapport plus
direct au théâtre de la capitale (et par contre-coup à ceux
des provinces:) sont des morceaux sur-ajoutés qui, pour la
pluspart, se sont présentés successivement dans le cours
de mon travail, et que j'ai redigés au hazard et sans au-
cun but déterminé, à mesure qu'ils sont venus se ranger
sous ma plume.

Le reste du volume renfermera les matériaux dont
j'ai parlé dans l'article ci-dessus, et qui tous rentraient
dans le plan que je m'étais tracé. J'y discuterai tout ce
qui a trait à la nature des sujets que l'on ~~doit;~~ veut mettre en scène; aux sour-
ces auxquelles on peut les puiser avec plus de confiance; au
choix qu'il convient de faire des fastes, des monumens,
et des traditions qui peuvent les fournir; à l'ordre qui doit
régner

régner dans la distribution de leur ensemble et de leurs détails, et dans la disposition générale des objets sécondaires qui s'y rattachent. J'y expliquerai tout ce qui constitue réellement l'essence du drame tragique, et quelquefois même du haut comique de caractere; comme la clarté de l'exposition; la conduite de l'intrigue; le choix des épisodes; le naturel du dénouement; l'observation des unités; le ton de dignité soutenu des caracteres dominans et même inférieurs; la liaison entre les scènes, et entre elles et les actes dont elles font partie; le fonds de vérité ou de vraisemblance (suivant les cas) des faits sur lesquels reposent l'action principale et les actions secondaires; les vraies sources et les principaux mobiles de ce qu'on appele au théâtre, intérêt général et particulier; ~~enfin~~ en un mot, la marche qu'il convient de suivre pour établir entre toutes les parties du drame, une harmonie si parfaite et si constamment soutenue, qu'il en résulte un tout bien proportionné, un ensemble plein d'expression et de vie, une action enfin bien nourrie, où tout soit en mouvement, et qui n'offre ni disparates, ni même aucunes especes de dissonances.

J'y esquisserai aussi les qualités du second ordre qui

sans constituer le mérite essentiel de la tragédie, ni me du haut comique de caractere, contribuent toutefois à la ner un plus haut degré de perfection: comme l'élégance du style, la pureté de la diction, le nerf et l'énergie des expressions et des tournures, la clarté et la précision du dialogue, observé en lui-même et dans ses rapports avec l'objet qu'on s'y propose, l'harmonie de la versification, la magnificence des tableaux et des images, la sublimité des sentences et des maximes, ~~le choix~~ l'utilité sentie des exemples sagement adaptés au sujet du drame, l'heureux choix des situations, cette fraicheur de coloris qui ~~fait~~ embellit, qui fait ressortir ~~et les~~ jusqu'aux plus faibles nuances, jusqu'aux teintes les plus imperceptibles dans ces descriptions qui tiennent ~~nuances et les teintes dans toutes les descriptions qui font l'ame~~ du romantique, et qui sont l'ame de la peinture pittoresque, &c. &c. Tous ces objets, bienqu'ils ne soient que de simples accessoires dans le drame, lui communiquent cependant un très haut relief, et lui prêtent ce ton de couleur qui donne la vie et le mouvement à l'action.

Dans le quatrieme volume x) je rassemblerai sous divers titres, tout ce qui tient à la représentation théatrale, tout ce qui constitue ce que nous nommons accessoires, dans le jeu des pieces de quelque genre que ce soit, tragédies, comédies, drames, Opéras &c. après avoir détaillé dans le troisieme volume tous les principes et les regles qui sont d'une observation stricte dans la composition des pieces de théatre,

x) Zdb. Tom III fo. 169.

[il ét]ait tout naturel de faire connaître de même celles qui doivent [n]ous servir de guide dans leur exécution. D'après ce principe, je décrirai successivement et avec une certaine étendue: I. tout ce qui est propre à donner à la représentation plus d'énergie, d'expression et de saillant.
2. tout ce qui peut contribuer à son embélissement.

I.) quant au premier objet, (l'énergie et l'expression:) J'analyserai tout ce qui peut renforcer l'action du drame lorsqu'il est mis en Scène, tout ce qui peut ajouter à l'intérêt qu'il doit produire par lui-même, et faire sur les sens du Spectateur une impression assez forte, pour qu'elle puis[se] pénétrer jusqu'à l'imagination. Telles sont assez géné[-]ralement l'entrée en Scène et la Sortie de l'acteur: - sa pose: - sa tenue: - son maintien propre et relatif: - son mouvement locomotif ou d'assise: - la convenance de son action avec celle des personnages en rapport avec lui: - ses gestes simples ou de caractère: - son jeu articulé ou mu[et] - l'air et le ton de sa physionomie accomodée au dégré de violence des passions qu'il exprime: - le langage de ses yeux: - sa conformité avec les sentimens qu'il doit rendre: - l'intelligence avec laquelle il varie ses mouvemens et son action à chaque Scène, à chaque reprise, et quelque fois

même à chaque vers, à chaque hémistiche ; – enfin l'ar[t le] plus difficile de tous, même pour un acteur consommé, c'[est] de s'identifier si intimement avec le ~~personnage~~ rôle dont il [est] chargé, qu'il ne s'y écarte jamais de la ligne qu'il a dû se tracer, et qu'il soutienne constamment jusqu'à la fin ~~de la représentation~~, le caractere du héros qu'il représente ; en supposant toutefois, (ce qui n'est pas toujours vrai ici) que ce rôle lui convienne réellement, qu'il ne soit pas au dessus de ses moyens, et qu'il ne contraste ni avec son âge, ni avec sa figure.

La déclamation aura son article à part, et sera même traitée avec un peu plus d'étendue que les autres. après avoir développé les différens caracteres qu'elle doit prendre dans la bouche de l'acteur, suivant la nature et le dégré de véhémence ~~d'intensité~~ des passions qu'il peint ~~exprime~~, je soumettrai, en quelque sorte au calcul tous les modes d'intonation, de soutenu, d'inflexions et de chûtes que la voix doit rendre sensibles dans le discours rythmique comme dans le chant, par la variété de ses modulations, et j'en déduirai, d'après l'échelle de comparaison que je me suis tracée, le dégré de force et d'intensité des passions et des mouvemens que l'artiste aura exprimés... toutes ces données dont l'évidence est incontestable, je les présenterai

[do]nne les moyens les plus propres à fixer l'attention du Spectateur, à
[ra]ssembler à ses yeux l'interêt qui a fait naître le sujet du poême, à
donner aux grandes sensations qui en sont le résultat, ce ton de natu-
rel et de vérité qui seul peut les faire ressortir, à nourir l'illusion,
et surtout à séduire les yeux et les oreilles, juges-nés de toute re-
présentation théatrale, et dont la décision reste presque toujours
sans appel, tant que le poême n'est pas livré à l'impression.

2.) Pour ce qui concerne le second objet, (l'embélissement) j'en-
trerai dans les détails les plus circonstanciés sur tout ce qui a trait
aux accessoires qu'on peut appeler extérieurs, et qui bien qu'ils
paraissent encore plus étrangers que les précédens, au jeu de la
piéce, contribuent toutefois, et pour le moins autant, à captiver
les suffrages d'un auditoire qui consulte plus ses sens que la réflexion.
Tels sont les coups de théâtre amenés à propos; — les changemens
de scène imprévus: — le jeu des machines: — les décorations:
les draperies: — les costumes: — la pose et le gout de peinture des ciels
et des toiles d'avant-scene, de fond et d'arrière-fond: — le choix
et l'entente des couleurs: — la manière de les mélanger et de
les assortir d'après leur sympathie ou leur antipathie, dans tous
les objets mobiles ou non qui garnissent le devant de la scène,
l'art qu'on doit mettre dans la disposition du luminaire, et dans
la direction des reflets de lumière sur les points qui doivent être
plus ou moins éclairés: — la formation, le placement et l'as-
se des groupes: — l'air de mobilité et d'action des personnages

muets, malgré leur fixité et leur défaut de mouvement :
la manière de disposer tous ces objets, de ~~manière~~ telle sorte que chacun o...
réellement la place que l'art et le goût lui ont destinée. &c

Je déterminerai ensuite les rapports et les convenances qui doivent exister entre ces divers ornemens pris en masse et en détail, et je montrerai quand et comment ces convenances contribuent à la décoration de la scène. On verra qu'elles prêtent plus ou moins à l'illusion, suivant la nature et l'objet des pièces qu'on y joue, et que l'effet qu'elles produisent sur les sens, dès le premier coup-d'œil, ajoute un très haut dégré d'énergie aux sensations que produit le drame lui-même.

Les grands-opéras, les opéras comiques et autres pièces de ce genre, dont la musique et le chant font l'essence et le principal mérite, auront un article à part, parce qu'ils diffèrent essentiellement des poëmes dont la déclamation fait la base. J'y hazarderai quelques idées sur la musique en général, sur le rythme, tel qu'il était observé chez les anciens, sur la nature et les effets de l'harmonie, de la mélodie et de la mélopée, et j'en déduirai les principes qui doivent y servir de règle. Je traiterai ensuite des ballets simples, des fêtes et des divertissemens qui peuvent s'allier aux drames héroïques, historiques, allégoriques, ou tels autres d'un genre analogue, comme aux opéras comiques, aux mélodrames &c

De là je passerai

Delà je passerai aux ballets vraiment Lyriques, et aux pantomimes du haut genre et en plusieurs actes; deux sortes de spectacles qui bien que différens entre eux à plus d'un égard, marchent cependant ensemble, et ne peuvent même exister l'un sans l'autre. Je les observerai sous un double rapport qui leur est également propre, et comme drames complets offrant par eux-mêmes une action suivie, une intrigue, des épisodes et un dénouement, et comme faisant partie des grands-opéras, à l'embélissement desquels ils contribuent très puissamment. quelques observations courtes mais lumineuses sur la danse simple et figurée, sur les entrées, les quadrilles &c, sur les gestes naturels et d'institution qui sont l'ame de ce genre de spectacle, termineront cet article.

Observations sur l'art dramatique considéré dans ses développemens généraux et dans ses rapports particuliers avec la Scène polonaise.

Tome premier

Contenant tout ce qui se lie par un rapport quelconque aux divers théatres de Pologne, et particulièrement à celui de la Capitale.

Mihi Oto, Galba, Vitellius
nec beneficio nec injuriâ cogniti.
Tac: ann:-

Premiere partie

Essai sur l'histoire de la scène polonaise.

Chap=: I.

Origine du théatre de Varsovie: - Idée des vicissitudes qu'il a éprouvées depuis son établis-
-sement jusqu'à nos jours.

Si l'on pouvait juger de l'ancienneté d'un théatre, par celle de quelques mauvaises pieces que le hasard ou peut être le mauvais gout du siecle, bien plus que leur mérite réel, ont fait parvenir jusqu'à nous; le théatre polonais pourrait à cet égard, disputer à ceux d'Espagne et d'Italie, la prééminence qu'ils s'attribuent, quelques bien fondés que soient les titres qu'ils font valoir. En effet, son origine remonterait aux premieres années du regne de Sigimond I. et peut-être plus haut. a cette époque, un poëte attaché à la cour de ce monarque, et dont cependant

l'histoire ne nous a pas conservé le nom, fit paraître une espèce de drame en cinq actes, dont chacun, le premier surtout, aurait pu fournir la matière de deux ou trois. Il le décora du nom de tragédie, et lui donna pour titre: Pamela[a]. ce chef-d'œuvre (l'auteur au moins le donnait pour tel,) était dédié au Roi, et l'on peut juger au style de l'épître dédicatoire, que cet écrivain, tout médiocre qu'il fût, avait un emploi auprès du Monarque, et vivait comme beaucoup d'autres, de ses bienfaits. cette tragédie fut imprimée à Cracovie, et l'auteur, ou peut-être Sigismond lui même, en fit

---

(a.) Ce titre doit paraître singulier et même bisarre, à moins de supposer que l'auteur ~~n'~~en ait fait une énigme dont il ne nous a pas donné le mot. en effet, le nom de Paméla, soit qu'on le prenne pour un nom propre, ou pour un nom de batême, ne s'accorde nullement avec l'analogie de la langue Polonaise telle qu'elle se parlait alors, et qu'elle se parle même encore aujourd'hui; (car il faut en convenir, c'est le seul idiome de l'Europe qui fût ~~aussi~~ dès lors parvenu à un si haut dégré de perfection, qu'un espace de plus de 300. ans n'a pu rien ajouter ni à sa fécondité ni à son énergie, si même il n'a pas affoibli l'un et l'autre, en voulant l'embélir et lui prêter plus d'élégance.) D'un autre coté, ce nom ne se retrouve, même à cette epoque, dans aucune famille du pays, dont les plus anciennes archives fassent mention. or, comme le choix du sujet et le mode d'exécution annoncent que l'auteur a prétendu donner une pièce nationale, ~~on doit présumer qu'il a pris~~ il aurait dû prendre ce sujet dans les annales les plus répandues alors, ~~comme il~~ et tâcher de l'adapter aux mœurs de son siècle. et toutefois il n'a fait ni l'un ni l'autre. — On me dira que la Paméla de Richardson est dans le même cas. Je pourrais répondre par la négative: en effet, cette production qui fait honneur à la littérature anglaise, ne porte aucuns caractères de nationalité. c'est une fiction purement allégorique qui offre à tous les âges, à toutes les conditions, dans quelque pays et quelque siècle que ce soit, des leçons de morale et des exemples de vertu qu'on ne

remettre plusieurs exemplaires à la bibliothèque de l'université. Il
s'en trouvait encore deux en en 1786-7. quand je quittai par les ordres
du feu Roi, cette bibliothèque à laquelle je travaillais alors, pour me
rendre à Varsovie.

Au premier coup-d'œil, on serait tenté de croire que
l'auteur polonais avait voulu prendre pour modèles les tragi-
ques Grecs, non pour le choix du sujet, (car, je l'ai dit, il était
absolument national) mais pour la manière de le traiter,
qui se rapproche, à quelques égards, du mode qu'ils avaient adop-
té. mais après l'avoir lu et s'être bien convaincu qu'il n'a
suivi en rien les principes ~~adoptés~~ consacrés par ces écrivains si juste-
ment célèbres, on revient de son erreur, à moins de sup-
poser que, peu familiarisé avec la marche de ces nou-
veaux guides, il s'est fourvoyé dans sa route, et n'a pu sui-
vre leurs traces. en effet, tout dans cette tragédie, s'annon-
ce sous des formes extraordinaires, qui jouent le grandiose,
et qui toutefois ne sont réellement que gigantesques. on y trouve
beaucoup plus d'enflure, de guindé et de faux sublime que
dans aucun des anciens poèmes grecs, auxquels on reproche
le plus justement ces défauts. tout y sort de la nature, tout y
choque, non seulement la vérité, mais même les simples

---

peut assez admirer, et qui, même de nos jours, produiraient les
plus heureux résultats, si la corruption des mœurs nous permettait
de les imiter. mais du reste, les faits consignés dans ce roman ne tien-
nent par aucuns rapports ni à l'histoire du siècle où il a paru, ni à
celle des siècles antérieurs. — au surplus, on n'imaginera pas sans
doute que le poème polonais ait fourni au bout de près de 300. ans, le
fond, ou même le cadre de l'ouvrage anglais.

vraisemblances: ce ne sont que monstruosités ~~mais~~ aussi ces miracles, ces prodiges, ces phénomènes qui s'y entassent, qui s'y pressent avec aussi peu d'ordre que de gout, sont d'un genre un peu différent de ceux qu'on admire dans les ouvrages d'Eschille, d'Euripide et de Sophocle. Ce que le destin, les divinités du premier ordre, les demi-dieux et quelque fois des héros d'une classe supérieure exécutent dans les tragédies grecques, ces événemens extraordinaires, ces faits surnaturels qui décelent partout le pouvoir d'une puissance suprême à laquelle rien ne peut résister; tout cela, dans la tragédie polonaise, est l'ouvrage de sorciers et de magiciens, qui par la seule force de leurs enchantemens, opérent des merveilles plus étonnantes que n'en ont jamais produites les génies et les fées des mille et une nuits et de tous les contes arabes. — Malgré tous ces défauts, ce n'en est pas toutefois moins une tragédie, et une tragédie très ancienne, qui prouve qu'à cette époque reculée, on avait déja une idée ou plutot une espece de pressentiment de cet art sublime, qui ne pouvait se perfectionner ici qu'après de longs et de nombreux essais.

Quelques années plus tard, un autre poéte dont nous ignorons de même le nom, donna un second poême

tragique, mais d'un genre très différent, quoique du reste aussi mal construit, et dont le sujet était réellement tiré de l'histoire grecque. Il avait pour titre: Alexandre le grand.[a] ce n'était point le pacificateur de la Grèce, le Vainqueur de Darius et du Souverain de l'Indostan, le dominateur de l'Asie et de l'Affrique: non; ces sortes de sujets sont usés et trop communs: c'était l'amant d'une Reine des Amazones, et un amant aussi froid, aussi langoureux, et beaucoup plus bavard que ceux qu'on admirait jadis dans les volumineux

---

(a) La bibliothèque de l'université de cracovie possédait aussi deux exemplaires de ce poême, imprimé cinq ans plus tard, et même en assez beaux caractères. J'y avais retrouvé en outre une copie manuscrite, mais très bien conservée, d'une troisième tragédie (dont je parlerai plus bas) laquelle portait en tête le nom de Kochanowski. — lorsque cette ville passa sous la domination des Autrichiens, à la suite du second démembrement de la Pologne, en 1793. ces trois antiques monumens qui, malgré leur imperfection, pouvaient au moins donner une idée du goût qui régnait alors dans la littérature dramatique, disparurent insensiblement, ainsi que beaucoup d'autres ouvrages du même genre. cette perte au reste exciterait moins de regrets, si des mains sacrilèges s'étaient bornées à de pareils larcins. mais on a enlevé de même un grand nombre d'éditions rares, et d'une haute importance, qu'il serait bien difficile de se procurer aujourd'hui. Il manque en outre une grande quantité de manuscrits, que leur antiquité (abstraction faite des sujets) rendait très précieux. tous ces ouvrages sont allés enrichir la bibliothèque de Léopold, et peut-être même celles de quelques uns des fonctionnaires publics et des professeurs de ce tems. — Je les y avais laissés en 1787. lorsque je quittai cracovie, je ne les ai plus retrouvés en 1812. pendant les 6. mois que j'ai passés en cette ville, et presqu'à demeure dans la bibliothèque.

romans de Scuderi, et qu'on s'amuse parfois à ressuciter dans les drames modernes. L'Alexandre de Racine, auquel on a fait dans le tems de si amers reproches, et qui les méritait en partie, serait un chef d'œuvre, un modele de goût et de bienséances théatrales, si on pouvait le mettre en parallele avec celui de l'auteur polonais.

A peuprès à la même époque nous voyons un Kochanowski (Jean) que les annales du tems rangent parmi les premiers écrivains de la nation, donner aussi une tragédie en cinq actes, sous le titre de: Odprawa postow Greckich: (mission - envoi - ou départ des ambassadeurs Grecs:) on ne reconnait guères, dans cette ébauche imparfaite et presqu'aussi mal versifiée que les deux précédentes, la plume de Kochanowski, à cette époque où le génie et les talens étaient déja, et ont été long-tems encore, comme héréditaires dans cette famille; et si son nom ne se trouvait pas à la tête de l'ouvrage, on pourrait avec quelque raison douter qu'il en fût l'auteur. - quoiqu'il en soit - Il semble que les poëtes polonais aient voulu comme les grecs et les Français, ouvrir la carriere par ce que la litterature dramatique a de plus noble et de plus sublime, mais aussi de plus difficile et de plus hazardeux; il est dommage que leurs efforts n'aient pas eu le même succès. Je dis il semble: en effet, sous le régne de ce prince et même de ses successeurs, jusqu'à Stanislas Auguste, nous ne voyons pas le moindre vestige qui annonce qu'on ait eu jamais l'idée de s'exercer même dans le genre comique.

Au surplus, cette espéce d'enthousiasme dramatique ne fut pas de longue durée; il s'éteignit avec le monarque qui l'avait fait éclore, et jusqu'à Jean Casimir on ne voit plus aucunes traces de tragédies originales, ou même imitées de quelque langue que ce soit, ancienne ou moderne. Mais sous le régne de ce prince faible et irrésolu, qui cultivait les lettres par désœuvrement, et protégeait

les gens de lettres par vanité, on retrouve quelques essais de traductions de pièces françaises qui venaient de paraître. celles qui ont fait le plus de sensation alors sont: le Cid de Corneille, et l'Andromaque de Racine, par deux Morsteins. quiconque ne connaitrait les productions de ces deux célèbres tragiques que par ces traductions, en porterait, sans doute, un jugement peu favorable. le style en est si négligé, la diction si lache et si diffuse, la touche si faible et si peu d'accord avec la dignité du sujet, qu'il serait impossible de les mettre sur la scène aujourd'hui, que les sciences, les arts d'agrément, et surtout la litterature légère ont pris un essor qu'on ne pouvait pas même pressentir ~~alors~~ à cette époque. Je dis plus: il est même bien difficile d'en soutenir la lecture, après avoir savouré avec délices les traductions de ces mêmes pièces, et de quelques autres plus modernes, par ceux de nos poëtes que l'opinion publique a placés au premier rang, par M. Osinski surtout qui a rempli d'une manière si glorieuse l'espoir que ses premiers essais avaient donné de ses talens.

Sous les quatre règnes suivans on ne voit paraître aucune production qui ait le moindre rapport au théâtre. Il était reservé à Stanislas Auguste de faire refleurir les sciences et les lettres, et de leur rendre une partie de l'éclat dont elles avaient brillé sous les Sigismond. peut-être était-ce par une sage prévoyance, et pour rendre moins amer le souvenir des désastres qui ont affligé la Pologne sous le règne de ce Prince, que la destinée l'avait choisi pour être le restaurateur des études, pour y faire revivre les arts, et accélérer les progrès de la civilisation, en donnant à son peuple un théâtre qui pût se faire

honneur de porter son nom. A peine monté sur le trône, au milieu des contradictions et des allarmes, ce Monarque travailla avec tant de zele à remplir la destination à laquelle il sembloit appelé, que les muses timides et craintives parurent cesser de redouter le bruit des armes qui les avait mises en fuite; elles accoururent à sa voix, et fieres de son appui, elles vinrent se ranger autour de son trône, malgré les troubles funestes qui l'agitèrent si long tems, et qui finirent par le renverser.

La Scène qu'il créa, et qu'il protegeait de tout son pouvoir, s'enrichit insensiblement, et à la longue, de quelques productions qu'on peut appeler vraiment originales, et de traductions qui n'étaient point indignes de la faveur qu'elles obtinrent. Les unes et les autres sont, il est vrai, en bien petit nombre, si on les compare à cette foule d'ébauches informes qui se sont glissées sans titres dans le repertoire. Mais comme les sciences font chaque jour de nouveaux progrès; comme l'étude des classiques commence à se mettre en vogue, et que le gout qu'elle épure par dégrés, se porte peu à peu vers des objets plus généralement utiles, tout doit faire espérer que, sous les auspices d'une direction éclairée et réfléchie, le théâtre cédera à l'impulsion que lui donnent les bons écrivains, parmi lesquels l'opinion a depuis long tems rangé le nouvel entrepreneur; qu'il achevera de se purger des abus que l'ignorance des vrais principes et la crise des circonstances y ont introduits dans les premieres années, et qu'il rivalisera avec plus de succès les modeles qu'il ne pouvait suivre alors que d'un pas timide et chancelant.

Mais n'anticipons point sur l'avenir, et revenons à notre sujet. — ces tragédies originales, ces traductions qui remontent à une époque si reculée, annoncent, sans contredit, et assez évidemment, qu'on avait aumoins une idée de l'art dramatique en Pologne, dans un tems où cet art qui fait aujourd'hui les délices de tous les peuples civilisés, n'était encore connu dans aucun Etat de l'Europe. En effet, Je ne présume pas que l'on veuille ranger parmi les pièces de théâtre, même les plus informes, ces histoires interminables tirées de l'ancien et du nouveau testament, dont la représentation chargée de farces ridicules et de bouffonneries indécentes, durait plusieurs Jours de suite, et qui étaient déja assez communes en Espagne et en Italie.

Mais quelque bien démontrée que soit l'existence de ces productions dès le commencement du 16e siècle, prouve-t-elle l'existence d'un théâtre en Pologne, à cette époque reculée, comme la représentation bizarre des mystères et de la passion ~~doit~~ pourrait en faire supposer en Italie et en Espagne? non sans doute, et je ne sais même comment on a pu en tirer cette induction, quand les archives du tems ne font mention d'aucun établissement qui puisse la justifier. Si on m'objecte que les historiens n'ont pas cru que cette institution précaire, qu'ils regardaient peut-être comme un caprice du monarque, méritât de trouver place dans leurs écrits, Je répondrai qu'une création de ce genre devait, au contraire, paraître d'une assez haute importance dans un siècle, où les sciences et les arts, bien que déja cultivés

sous les auspices d'un Monarque philosophe, étaient ~~bien~~ cependant loin ~~encore~~ du dégré de perfection qu'ils n'ont acquis que de nos jours, et qui laissent encore tant à desirer. J'ajouterai que ces mêmes historiens ont consigné dans leurs annales, des milliers de faits moins interessans à tous égards, et qu'ils ont crus toutefois dignes d'être transmis à la posterité. Ne pourrais-je pas observer, en outre, que la tradition qui, à certaines époques, et chez différens peuples, a tenu lieu d'archives, et s'est perpétuée avec les générations, aurait supplée à la negligence des écrivains, et laissé quelques traces de cette institution qui pouvait contribuer si efficacement au progrès des lettres, à l'instruction des citoyens, aux plaisirs du public? en effet, la nouveauté seule d'un pareil établissement aurait du fixer tous les regards, sous un régne aussi fécond en grands hommes, dans une cour brillante, où ~~régnaient~~ le luxe, la magnificence et les plaisirs prêtaient un nouvel éclat aux prodiges que les arts faisaient éclore.

Mais je veux encore que l'histoire et la tradition se soient, en quelque sorte, concertées pour garder le silence sur ce point; s'il avait réellement existé à Cracovie, ou même à Varsovie (qui alors ne pouvait guères se promettre l'éclat et la célébrité dont il jouit maintenant,) un édifice quelconque qui eût été distribué de manière à pouvoir y donner une représentation théatrale, il en serait resté, sans contredit, des vestiges assez frappans, pour faire reconnaître et son emplacement et sa destination. or, on

ne trouve dans aucune de ces deux villes la moindre trace d'un édifice qui datte de ce Siècle, et qui puisse même y faire supposer l'existence d'une création de ce genre.

En supposant même qu'on eût joué ces pieces dans une des salles du chateau de Cracovie, ce ne serait autre chose qu'un amusement précaire, un Spectacle de société que des Courtisans empressés de plaire au Monarque, lui auraient donné dans quelque solemnité d'appareil, mais qui n'aurait eu aucunes suites; et vouloir en déduire l'existence d'un théâtre à demeure, qui se serait perpétué jusqu'au moment où s'organisa celui qui existe de nos jours, serait une inconséquence plus absurde encore, que de prétendre retrouver l'origine du théâtre ~~grec~~ d'Athènes dans les tréteaux des prédécesseurs de Thespis et des premiers rapsodes Grecs.

Pour sentir combien cette supposition est peu admissible, il suffit de se rappeler que Cracovie était alors la capitale du Royaume, non pas seulement de nom comme elle l'est devenue plus tard, mais de fait, et la résidence des souverains. Le séjour habituel qu'y faisaient depuis des siècles, tous les Rois de Pologne, devait nécessairement y attirer toute la haute noblesse des provinces, et y retenir d'un bout de l'année à l'autre, tous les seigneurs qui étaient investis

de dignités, de charges ou de fonctions à la cour, dans le gouvernement, l'administration, les magistratures &c. cette ville était par conséquent beaucoup mieux peuplée et plus florissante qu'elle ne l'est de nos jours. Sa célébrité a dû même augmenter sous le règne de Sigismond, qui jouissait d'une si haute réputation dans toute l'Europe, et qui recevait des ambassadeurs de tous les Monarques. On peut donc inférer de là que cette nouveauté aurait acquis alors une importance très ~~sensible~~ marquante ; qu'elle ~~et~~ aurait fait une sensation assez vive pour s'assurer ~~de la durée~~ d'une consistance stable ; et ne serait pas restée un objet de curiosité éphémère, un simple amusement de société. Elle aurait plu, sans contredit, à ces grands qui ne cherchaient que le plaisir, et qui avaient une fortune assez considérable, pour se procurer chaque jour de nouvelles jouissances, et pour leur donner un degré de stabilité, qui les aurait fait survivre au siècle où elles avaient pris naissance. Les Rois eux mêmes y auraient vu un moyen aussi sûr que facile d'attirer à eux tous les Seigneurs qui donnaient le ton dans les provinces, qui exerçaient sur toutes les autres classes une influence marquée, et qui par une suite nécessaire pouvaient servir le plus efficacement leurs intérêts. Ils auraient su par là les attacher à leur personne, et s'en former

une cour plus nombreuse et plus brillante; une cour dont le crédit, la puissance et les ressources auraient étendu et consolidé ~~les~~ leurs relations; une cour qui fût devenue comme un centre de forces réunies, laquelle leur eût servi d'appui et de défense dans le cas d'une révolution, ou de telle autre conjoncture critique qui pouvait avoir lieu; avantage qui doit être compté pour quelque chose dans une monarchie élective, chez un peuple jaloux de sa liberté jusqu'à l'excès, au milieu d'une noblesse guerrière, franche, magnanime, mais ombrageuse, et qui fière de son indépendance et de ses droits, voyait de l'œil de la défiance toutes les entreprises et jusqu'aux moindres démarches du souverain qu'elle s'était choisi elle-même. Il est donc plus que probable que Sigismond aurait fait de cette ~~institution~~ fantaisie du moment, une institution fixe, et lui aurait donné, pour la rendre plus stable, un caractère de nationalité qui, à coup sûr, l'eût fait adopter avec ~~empressement~~ une espèce d'enthousiasme. le crédit dont il jouissait dans la capitale et les provinces, ses ressources; ses richesses; le zèle empressé de cette foule de Seigneurs qui l'entouraient, et qui se faisaient un devoir de prévenir tous ses vœux; les progrès sensibles que faisaient alors les sciences et les arts: tout lui donnait les moyens de faire réussir cette entreprise. cependant nous ne voyons pas que ce Prince ni aucun de ses successeurs

jusqu'à Stanislas Auguste, ait tenté aucune démarche pour exécuter ce projet, ni qu'il en ait même eu l'idée.

Quant à la salle de spectacle qu'Auguste III. fit construire en cette capitale, vers le milieu du siècle dernier, on ne peut se dissimuler que ce ne fût un vrai théâtre, et le théâtre le plus vaste, le plus magnifique peut-être qui existât alors en Europe. (a) mais comme cette institution n'avait

(a) Les personnes qui n'ont pas été à même de voir cette salle, auront peine à croire que ce ne fût réellement autre chose qu'un vieux manège en bois, qui tombait en ruines, et qui, sans les étais qu'on y appliqua dans tout le contour, et à des distances très voisines, lors des réparations qu'on y fit pour le métamorphoser en théâtre, se serait probablement écroulé de fond en comble. Il étoit situé presqu'à l'extrémité du Jardin de Saxe, du côté gauche, et dans le même endroit à peu près où l'on a construit plus tard le nouveau manège qui existe encore. Mais si les dehors de cet édifice présentaient le coup-d'œil d'une halle informe, l'intérieur en revanche, était d'une magnificence, d'une richesse qui exciterait la surprise et l'admiration, même de nos jours, où les arts ont fait de si grands progrès. Auguste dépensa, dit-on, plus de 25,000# à ces embellissemens, et l'entretien seul de la bâtisse et des décorations lui en coûtait au moins 3000. tous les ans. Joignons à cela les appointemens très considérables qu'il avait assignés aux artistes de tous genres, aux chanteurs et chanteuses, danseurs et danseuses, musiciens, machinistes, peintres &c. qu'il avait fait venir d'Italie à grands frais, et qu'il entretenait somptueusement, et nous pourrons nous faire une idée des frais immenses qu'entraînait cet établissement.] Toutefois, quelque surprise que cette création d'un genre si neuf alors, eût fait naître parmi les habitans de la Capitale, ce brillant étalage ne put leur inspirer ni le goût de la musique Italienne, ni celui des représentations théâtrales, quoique données gratis. Uniquement occupés de leurs affaires, renfermés dans l'enceinte de leur ménage, ils n'avaient encore aucune idée de ces nombreux rassemblemens, de ces brillantes assemblées qui sont devenues si à la mode par la suite. aussi préféraient-ils le coin de leur feu, l'hiver

n'avait

n'avait eu originairement pour motif que le goût particulier du Mo-
narque, et pour objet, que son amusement, elle n'offrait réelle-
ment aucuns caractères de nationalité, et ne tenait par aucuns
rapports au Spectacle polonais qu'on introduisit plus tard. Je dis plus;
dans les commencemens, cette Salle n'était ouverte que pour le Roi et
les personnes de sa maison: si par la suite, Auguste voulut y admet-
tre les principaux citoyens, ce fut de sa part un pur caprice, un raffi-
nement d'orgueil que lui inspira sa vanité, et non le désir de l'intérêt
public. Il mettait une si haute importance à cet établissement,
qu'il lui sembla bientôt que sa gloire dépendait, non seulement du
succès de ses Opéras, mais aussi des suffrages qu'on leur prodiguerait.
Cette admiration, ces ~~suffrages~~ applaudissemens étaient à ses yeux le plus bel hommage
qu'on pût rendre à son goût et à son génie; il imaginait y trouver un
dédommagement pour les frais immenses qu'avait ~~nt~~ nécessité l'éta-
blissement de ce Spectacle, et qu'entraînait encore tous les jours son
et l'été, quelques courses hors de la ville, à tout cet assemblage de phénomènes et
de prodiges, qui ne parlaient qu'à leurs yeux et qui les étonnaient sans les in-
téresser. D'ailleurs comme ils ne se dissimulaient pas que le Roi n'avait d'autres
vues dans ces invitations faites après coup, et du ton d'un maître qui commande et qui
veut être obéi, que de satisfaire sa vanité, ils s'y refusaient le plus souvent; et
la preuve qu'ils ne s'étaient pas trompés dans leurs conjectures, c'est que le monar-
que piqué de ~~leurs~~ ces refus, quoique toujours revêtus de prétextes honnêtes, alla jus-
qu'à aposter des domestiques et même des soldats de sa garde, dans le jardin et les rues
voisines, pour arrêter les passans, et les conduire de gré ou de force à son Spectacle
favori. On leur prescrivait même d'applaudir aux endroits qu'on leur indiquait,
et l'on savait les y contraindre. C'était donc comme je l'ai dit plus haut, pour
son plaisir et non pour celui des habitans, qu'il leur ouvrait l'entrée de ce théâtre,
et ces procédés justifient jusqu'à un certain point l'éloignement que les citoyens
témoignaient pour ces sortes d'amusemens. Ajoutez à cela que la langue et la musique
Italienne étaient du grec pour nos bons Varsoviens, à cette époque. Ils sont un peu revenus de
cette ignorance et de cette prévention; on n'a plus besoin d'employer ni la ruse ni la force
pour leur inspirer le goût du Spectacle.

entretien, pour lequel le monarque prodiguait les plus fortes sommes, sans jamais les regretter.

J'ai donc eu raison de dire que l'ouverture de cette salle de Spectacle (vers l'an 1737.) ne peut pas être regardée comme l'époque de celle du théâtre polonais, d'abord parceque l'on n'y a jamais donné que de Grands-Opéras, paroles et musique Italienne, et que les artistes qui les exécutaient, étaient tous de cette nation; en second lieu, parce que, (je l'ai déjà dit,) ces représentations étaient exclusivement destinées à l'amusement du Roi et de sa Cour, et que si plus tard on y admit quelques personnes étrangeres, ce ne fut jamais que par caprice et par vanité. La preuve qu'Auguste, en créant cette institution absolument inconnue en Pologne, n'avait fait que transporter momentanement dans sa nouvelle capitale, un établissement déja consolidé dans l'ancienne, et qu'en cela il n'avait d'autres vues que de se ménager les mêmes jouissances dans ces deux villes, qu'il était obligé d'habiter alternativement, c'est que son théâtre ne restait ouvert à Varsovie que pendant le tems qu'il y passait, et que sa troupe ainsi que son orchestre le suivaient à Dresde, et n'en revenaient qu'avec lui. Or on sait que la

Saxe l'intéressait infiniment plus que la Pologne, et qu'il y prolongeait son séjour autant qu'il lui était possible.

D'après cela il est évident que le terme le plus reculé auquel on puisse faire remonter l'origine du théâtre actuel de Varsovie, c'est l'an 1764. où Stanislas Auguste fut inopinément porté sur un thrône que la Maison de Saxe avait occupé pendant plus d'un demi siècle, et qu'elle ne peut conserver malgré toute l'intensité des efforts qu'elle fit pour s'y maintenir,[a] et quoiqu'elle eût pour elle toutes les chances que la

(a) Auguste II. et Auguste III. s'étaient maintenus pendant 67. années consécutives sur ce trône chancelant, au milieu des troubles et des agitations inséparables des guerres extérieures et des divisions intestines qui boulversaient habituellement le royaume. Deux règnes successifs, dont le premier surtout avait offert à la Pologne des avantages assez considérables; le crédit dont jouissait alors la maison de Saxe; la réputation de sagesse dans ses déterminations, et de probité dans ses démarches qu'elle s'était assurée depuis longtems; ses richesses; sa puissance; ses liaisons avec les premières cours de l'Europe; l'appui certain qu'elle pouvait se promettre de la part de l'Empereur et de tous les États souverains d'Allemagne; les promesses brillantes qu'Auguste IV. faisait à la République; le voeu hautement prononcé du parti nombreux qu'il s'y était ménagé; l'argent qu'il prodiguait à tous ceux qui appuyaient ses prétentions, (ressource qui alors n'était pas une des moins efficaces): tout semblait favoriser les droits qu'il faisait valoir, et justifier les espérances qu'il avait conçues. Cependant ni ses tentatives réitérées, ni les efforts de ses partisans ne purent déjouer les manœuvres d'une politique qui commençait à peine à mettre un poids dans la balance des intérêts de l'Europe, et qui toutefois se montra alors plus active et plus raffinée que la sienne. Elle avait décidé qu'un simple gentilhomme de Lithuanie ferait échouer ces vastes projets, à l'exécution desquels l'Europe entière s'intéressait, et Poniatowski, sans paraître se donner aucun mouvement, n'eut qu'à se montrer pour enlever à l'Electeur une couronne qu'il regardait déjà comme un appanage qui lui était dévolu. = et tantum adhuc vivit sub pastore vulnus.

politique et l'intérêt de la majeure partie de l'Europe réunissait en sa faveur.

Poniatowski était un simple gentilhomme de Lithuanie, issu d'une famille qui n'avait commencé à se faire connaître que sous le dernier régne. La fortune avait fait bien peu pour lui, mais en revanche, la nature lui avait largement départi et pour le physique et pour le moral, tout ce qui peut plaire et intéresser le commun des hommes; tout ce qui peut séduire l'imagination, gagner les cœurs, et maîtriser l'assentiment. à ces dons naturels il joignait tous les talens qui sont le fruit d'une éducation soignée, et ces connaissances agréables, plus brillantes que solides, qu'on acquiert dans le commerce du grand monde. Les voyages qu'il fit ~~ensuite~~ plustard en France, en Italie et en allemagne, où les lettres et les arts avaient déja fait de très grands progrès, achevèrent de polir ses mœurs, et lui donnerent cette amabilité que la fréquentation des sociétés et surtout celle des femmes rend plus intéressante ~~encore~~ chaque jour. Il était jeune encore, et brillait de tout l'éclat de ces agrémens, lorsque le crédit d'une Souveraine qui avait su apprécier son mérite, remit entre ses mains le sceptre de la Pologne. [Les ~~Souverains~~ Princes qui se croient appelés à faire le bonheur des peuples qu'ils ont à gouverner, signalent leur avénement au trône par des institutions salutaires

et des loix sages. Mais Poniatowski ~~qui~~ pensait autrement que le vulgaire des Rois, et crut que les circonstances lui imposaient le devoir de suivre une ~~autre~~ marche différente. ainsi, au lieu d'ouvrir sa nouvelle carrière par des réformes dans la législation et les magistratures, il voulut y signaler ses premiers pas par l'établissement d'un théâtre sur le modèle de ceux qu'il avait fréquentés dans les principales villes du midi de l'Europe. Il pressentait avec quelque raison peut-être, qu'une création de ce genre servirait mieux ses intérêts du moment, que toutes les loix qu'il eût méditées dans le silence de la réflexion. et dans le vrai, l'instruction que le commun des hommes puise au sein de ces jouissances honnêtes, dont la décence n'affaiblit pas l'agrément, produit, à coup sûr, des effets aussi rapides que multipliés, tandis que — dans certains pays surtout, — les institutions les plus patriotiques, les réglemens les mieux calculés n'ont la plupart du tems qu'un succès douteux, ou du moins très éloigné. C'était ainsi que raisonnait le nouveau Monarque étonné de se voir assis sur un trône électif, sans avoir eu besoin d'obtenir les suffrages de ses électeurs naturels. au défaut d'expérience, l'habitude du monde lui avait appris que des réunions fréquentes et nombreuses, qui ont pour objet principal le plaisir, et pour dernier résultat le perfectionnement des mœurs, agissent bien plus efficacement sur l'imagination, et ramènent plus promptement les hommes à la pratique des devoirs dont ils se sont écartés, que les sophismes de la politique la plus astucieuse, et que les conseils même de la ~~législation~~ raison la plus ~~mieux~~ réfléchie. en effet, elles portent en elles-mêmes une espèce de garantie usuelle, qui leur sert en quelque

sorte de sauvegarde, et propage rapidement leurs effets. D'ailleurs, elle sont plus capables de tranquilliser ces esprits turbulens, dont l'impétueuse effervescence inspire de justes craintes; de calmer les passions toujours exaspérées au sein des divisions intestines; d'éteindre les défiances mutuelles, et d'assoupir les haines réciproques des partis acharnés les uns contre les autres. or tel était précisément le résultat que voulait obtenir Stan: auguste. il en conclut qu'un théatre créé sous ses auspices, organisé d'après le mode que réclamaient les conjonctures actuelles, et pourvu de pièces adaptées aux besoins du moment, parviendrait insensiblement à faire cesser les troubles, d'abord dans la capitale, et plus tard dans les provinces où l'on pourrait, à la longue, suivre cet exemple. ce raisonnement du Monarque était assez juste; mais malheureusement les conséquences ne répondirent pas à son attente, et il s'apperçut, mais trop tard, qu'il s'était trompé dans son calcul. au surplus, il avait une autre corde à son arc.... mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici.

Quelques difficultés que présentât l'exécution d'une pareille entreprise, dans des circonstances aussi critiques, elles ne purent refroidir le zèle du citoyen couronné. Il mit sur le champ la main à l'œuvre, et crut fermement que son crédit, son adresse et sa constance léveraient tous les obstacles, et suppléeraient même au défaut des ressources qu'il avait attendues d'ailleurs, mais qu'il avait attendues en vain. Cependant comme il manquait de fonds, et que même avec ce foible secours, ~~d'ailleurs~~ il n'eut pu ériger aussi promptement qu'il le desirait, un édifice qui répondît à la grandeur de son projet, qui pût exciter l'étonnement, et fixer l'attention de ses nouveaux sujets, Il fut contraint, en attendant des conjonctures plus prospères, de faire servir à l'exécution de son entreprise, la belle salle du Jardin de Saxe, où son prédécesseur donnait des opéras Italiens, et parfois des concerts dans lesquels ses musiciens déployaient des talens si supérieurs. —

cette salle remplissait admirablement bien toutes ses vues, et lui sauvait
une foule de dépenses auxquelles il eût été impossible de faire face;
car elle était pourvue de tout ce qu'exigent des représentations théâ-
trales, du genre même le plus élevé. Elle avait cependant deux dé-
fauts qui partout ailleurs eûssent été des avantages inappréciа-
= mais qui, dans notre capitale et en ce moment, pouvaient produire un effet
bles; = L'un d'être trop magnifique pour les pièces mesquines
contraire à celui qu'on se proposait =
qu'on devait y jouer; l'autre, d'offrir un emplacement beau-
coup trop vaste pour le petit nombre de Spectateurs qu'on pou-
vait se flatter d'y rassembler. En effet, la cour du nouveau
monarque était bien loin d'égaler la splendeur de celle d'Au-
guste III. et la capitale ne présentait ~~point~~ plus comme alors,
cette affluence de seigneurs qui, bien qu'étrangers à sa maison,
semblaient cependant en faire partie, et remplissaient, tous les
Jours, les appartemens de son palais. les choses avaient pris
même une face absolument contraire. Des intrigues de par-
ti ou des vues particulières avaient éloigné de Varsovie, toutes
les familles qui Jouissaient de quelque distinction, et surtout
les Crésus d'alors qui faisaient autant de dépenses que de petits
souverains, et qui eûssent pu, par conséquent, favoriser et sou-
tenir avec honneur cette nouvelle création.

La retraite de tous ces grands seigneurs à laquelle on avait
dû s'attendre, opposait déja un obstacle presqu'invincible à la
réussite de cette entreprise; le projet qu'ils formèrent plus tard, et
qu'ils exécutèrent avec un succès assez marqué, lui nuisit davan-
tage encore. Non seulement pour se dédommager des plaisirs

de la ville, dont ils s'étaient privés volontairement, mais plus encore pour rivaliser le Souverain qu'ils refusaient de reconnaître, quelques uns de ces grands imaginerent d'ouvrir des théatres dans leurs palais à la campagne. Les Princes Radziwills, Sulkowski et Sapieha donnerent les premiers l'exemple; il fut bientôt suivi par tous ceux qui jouissaient d'une fortune assez considérable, pour faire face aux dépenses qu'entrainaient de pareils établissemens. Comme ils avaient une suite assez brillante, et que leurs partisans se rassemblaient autour d'eux, chacun suivant sa position, pour délibérer et agir de concert, ils avaient toujours un auditoire assez nombreux.

Cependant ni cette multiplicité d'obstacles qui l'arrêtaient à chaque pas, ni le défaut de ressources ne purent refroidir le zèle du Monarque; il osa luter contre toutes ces difficultés, et fut puissamment secondé par le peu de seigneurs qui étaient restés attachés à son parti. quelques succès éphémeres parurent d'abord remplir son attente, et l'encouragerent à redoubler d'efforts. mais nous verrons bientôt que cette lueur d'espérance se dissipa presqu'aussi promptement qu'elle s'était annoncée.

Nous avons vu qu'on avait trouvé dans le théatre du palais de Saxe un local tout prêt, et beaucoup mieux disposé qu'on n'eût pu se le ~~faire~~ promettre dans des circonstances aussi critiques. mais ce n'était pas assez d'avoir un emplacement com-

-mode

et tous les accessoires extérieurs qui pouvaient lui servir d'em-
bélissement; il fallait encore s'assurer et mettre dans son parti
des poëtes en état de composer des pièces originales pour ce
nouveau théâtre, et des acteurs qui pûssent les jouer. cette dou-
ble recherche devint une véritable affaire d'état, qui occu-
pa très sérieusement le Monarque et toute sa cour. à la suite
de bien des démarches infructueuses, on découvrit enfin dans la foule
un jeune homme, que quelques succès éphémeres avaient rendu
le Coryphée des beaux esprits d'alors; poëte bannal, composi-
teur privilégié, qui était comme en possession du droit de cé-
lébrer tous les jours de naissance, de fête et de mariage des
personnes chez lesquelles il voulait s'introduire. une jolie
femme ne pouvait sortir de l'obscurité, briller et se faire un
nom, que lorsqu'il avait exalté ses charmes dans de petits vers
qui couraient les sociétés du second ordre, étaient préconisés
un instant par tous les desœuvrés de la capitale, et finissaient
par disparaître comme ils étaient venus, pour faire place
à d'autres qui avaient bientôt le même sort. cet éternel fabricateur
de vers c'était ce Bielawski que nous avons vu, il y a
quelques années, tomber dans la détresse et dans l'enfance,
végéter obscurément, quoiqu'il se répandit partout autant
par habitude que par désœuvrement, parvenir à une vieil-
lesse très avancée, en dépit de l'indigence dans laquelle il était
plongé, et continuer jusqu'au dernier instant, à inonder

l'envie de ses mesquines productions, que personne ne voulait lire, et dont tout le monde se moquait. Sur l'invitation du Roi, il composa en sept ou huit jours une petite pièce, dont Voltaire eût dit, comme jadis Appeles, du tableau d'un de ses concurrens: qu'elle valait tout juste le tems et la peine qu'elle lui avait coutée. Il lui donna pour titre: les importuns; titre qu'elle ne démentait à aucuns égards. - - -

L'auteur y parcourait successivement tous les genres d'importunités dont peuvent nous fatiguer ces prétendus amis, complaisans non moins ennuyeux qu'assidus, qui, sous prétexte de nous rendre service, se mêlent de toutes nos affaires, nous prodiguent généreusement leurs conseils et leurs soins, et semblent toujours prêts à faire pour nous les plus grands sacrifices, pourvû toutefois qu'ils y trouvent aussi leur compte. Bielawski avait, à ce qu'il parait, pris pour texte, ce proverbe polonais: iak mucha nie proszona w kardą potrawę, tak natręt do kardey sprawy, choć go nie wołają ce qui rendu mot à mot signifie en Français: comme la mouche, sans y être invitée, est de tous les festins, l'importun de même se mêle de tout, sans en être prié. fidele à cette maxime aussi générale que féconde, le poëte offrait à chaque scène un tableau différent, dont chacun formait une action complete, et si l'on n'y trouvait ni vérité ni vraisemblance; il y

régnait au moins une variété qui devait satisfaire les plus ardens amateurs de nouveautés.

Cette comédie fut applaudie à tout rompre par les meneurs qui l'avaient commandée, et qui, pour la plupart, pouvaient se reconnaître dans ces portraits de fantaisie. encouragé par ce premier succès, et d'ailleurs bien payé, l'auteur donna bientôt une seconde pièce d'un genre à peuprès semblable, et dont le sujet présentait de même une suite non interrompue de tableaux d'une originalité vraiment piquante. c'étaient autant d'épisodes ou de petites actions détachées, dont le dénouement arrivait tout juste avec la fin de la scène ou elles avaient commencé. Il l'intitula Dziwak, c'est à dire : l'original, ou, si l'on en juge d'après son esquisse, l'homme singulier, quinteux, misantrope. ce n'était pas au moins celui de Molière, que probablement l'auteur connaissait à peine de nom. notre théatre n'en était pas encore venu au point, de pouvoir se proposer de pareils modèles.

Je ne dirai rien de quelques autres pièces qui ont paru plustard sous le nom de cet écrivain:[a] ce sont toutes des ébauches si informes, si décousues, qu'elles ne méritent pas qu'on en rappele le souvenir. — par une raison semblable, je

(a) cet écrivain !.. peut-on, sans l'avilir, donner ce nom à un versificateur inepte, qui croyait remplacer le génie que la nature lui avait refusé, par quelques bluêtes d'une imagination froide et pourtant déréglée ?

crois pouvoir aussi passer sous silence une douzaine d'autres comédies du même calibre, composées successivement par des poëtes de la force de Bielawski, et qui entraînés par son exemple, encouragés par ses succès, et confians dans la générosité du monarque devinrent tour à tour les émules et les rivaux du guide dont jusqu'alors ils avaient suivi les pas avec une ~~une~~ modeste timidité.

Mais parmi ces écrivains il en est un qui a joui dans le tems d'une espèce de réputation, et d'une réputation un peu mieux méritée: aussi ses productions applaudies alors comme celles de ses dévanciers et de ses concurrens, n'ont pas toutes été oubliées comme elles. cet écrivain, c'est ce fameux Bohomolec, cet ancien Jésuite plus connu par ses drames que par ses sermons. Il était bien jeune encore quand il composa ses premières pièces, et il n'y avait alors de théâtre ni à Varsovie, ni, à plus forte raison, dans les autres villes du Royaume. c'étaient des espèces de dialogues moraux, destinés pour les pensionnats de son ordre, où, d'après ses conseils, on venait d'établir l'usage de faire reciter par quelques uns des élèves, les jours de fêtes et de récréations, des sentences ou maximes religieuses, arrangées en forme d'entretiens familiers, et reparties entre quatre ou cinq interlocuteurs, plus ou moins, suivant la nature des sujets. comme les Jésuites avoient, en quelque sorte, érigé en spectacle ces petits rassemblemens qui, dans l'origine, n'étaient qu'un amusement de collège, et qu'outre les personnes de la maison, on y ~~rassemblait~~ invitait un assez grand nombre de spectateurs étrangers; Bohomolec conçut l'heureuse idée de donner à ces dialogues une forme plus théâtrale, et de substituer aux

froids préceptes anti-mondains dont ils étaient remplis, quelques tableaux allégoriques des moeurs et des usages; tableaux qui, sans avoir l'air de porter atteinte aux idées généralement reçues, fussent cependant propres à dévoiler les sophismes de l'erreur, et les illusions du préjugé. Mais il n'osa pas prendre sur lui d'introduire des rôles de femmes dans les petites pièces qu'il composa à cette époque. S'il était défendu, et sous les peines les plus graves, aux directeurs des théâtres publics de Rome, d'en admettre dans aucun des drames qu'on y jouait alors, qu'on juge des reproches qu'eût attirés à son auteur, une pareille hardiesse dans un pensionnat de Jésuites!

La réputation que Bohomolec s'était acquise parmi les religieux de sa communauté parvint presqu'aussitôt que son nom, aux oreilles du Roi: Il le fit venir à sa cour, et le chargea de travailler pour son théâtre naissant. Notre poëte saisit avec empressement cette occasion de donner plus de carrière à son imagination bouillante et à son goût pour la critique; il laissa à ses confrères le soin de se chercher d'autres compositeurs pour leurs pieuses représentations, et ne pensa plus qu'à remplir les nouvelles obligations qu'il venait de contracter.

La première pièce qu'il présenta au Monarque, et qui fut jouée quelques jours après, avait pour titre: Les ivrognes, (pijacy). Une comédie de ce genre eût dû paraître du tems d'Auguste III. Sous ce règne mémorable, où tout fort buveur passait pour un homme du bon ton,

obtenait la faveur du souverain, et pouvait prétendre à tout.
Cependant elle cadrait encore assez bien avec les usages et les gouts du jour. D'ailleurs la multiplicité des descriptions et des tableaux qui presque tous semblaient être des portraits dessinés d'après nature, la variété des situations et des caractères, la rapidité avec laquelle se succédaient les rapprochemens et les contrastes les plus imprévus: tout semblait présager à l'auteur, qu'il obtiendrait les applaudissemens d'un auditoire que Bielawski et ses dignes consorts avaient familiarisé avec des farces infiniment plus ridicules et beaucoup moins ingénieuses. Il ne fut pas trompé dans son attente; son début fut un vrai triomphe; il déconcerta, il réduisit au silence presque tous les poetes qui, par jalousie plus que par émulation, s'étaient mis sur les rangs, pour lui disputer et lui enlever, s'il était possible, les lauriers qu'il se promettait de cueillir.

Cette pièce fut suivie, et à très peu de distance, de plusieurs autres qui eurent le même succès, et parmi lesquelles on distingua surtout le bon seigneur, le cérémonieux, le mariage de conscience &c. que dirai-je de plus? sa verve paraissait inépuisable, et l'on ne savait duquel on devait s'étonner le plus, ou de ~~son étonnante~~ sa prodigieuse fécondité, ou du ton de couleur singulier et quelquefois bisarre, mais pourtant toujours rapproché plus ou moins de la vérité et de la nature, qu'il donnait à ses tableaux et à ses

portraits, à ceux même qui paraissaient les plus exagérés, et qui semblaient offrir le moins de vraisemblance. (a)

(a) Si Bohomolec eût vécu de nos jours; et si, par impossible, sa touche se fut rapprochée, à quelques égards, de celle qu'il employait alors, et qu'il eût enrichi plutôt ou ensemble notre répertoire d'autant de productions, il eût, sans contredit, rivalisé Kotzebue, non seulement pour le nombre de pièces, mais aussi pour la singularité des idées, la bisarrerie dans le choix des sujets, et l'afféterie de la diction. Mais ce qui parle en faveur du poëte polonais, ce qui peut et doit l'excuser jusqu'à un certain point, c'est qu'il écrivait à une époque où le théatre ressemblait encore aux tréteaux de Thespis; où les lettres et les arts sortaient à peine du sommeil létargique, dans lequel les avait plongés une suite presque continue de guerres étrangeres et de troubles domestiques; c'est qu'il paraît ne s'être pas dissimulé les vices qui déshonoraient alors la littérature, et que, malgré toutes les séductions de l'exemple, et l'ascendant de l'impulsion générale, il a su du moins éviter les plus révoltans; c'est que même avec tous ses deffauts, il s'est toujours montré très supérieur à tous les écrivains de son tems; c'est qu'enfin il a donné l'idée de la vraie comédie, encore étrangere en Pologne, et qu'il a frayé la route à ceux qui devaient le surpasser, mais qui n'ont pu le faire oublier entierement. — Kotzebue, au contraire, avait trouvé la littérature et le théatre de sa nation, à un point de splendeur, qui devait faire augurer que l'un et l'autre atteindrait bientôt le dégré de perfection auquel la nature et les circonstances les appelaient, et il semble n'avoir travaillé qu'à les en faire décheoir; ce qui serait infailliblement arrivé, si l'Allemagne avait eu beaucoup d'auteurs de sa trempe; et si le public leur eût prodigué autant d'applaudissemens, que ~~a obtenu~~ ce prétendu Molière de la scène viennoise en a obtenus dès les premiers pas qu'il a faits dans la carrière; mais surtout si les bons écrivains du siècle, les Szyler, les Lessing, les Möler, les Haller, les Wieland, les Schlözer, les Klopstoch, et quelques autres, qui, à leur exemple, ont su reconnaître, apprécier et mettre en vogue les vraies beautés de l'art dramatique, n'eussent réuni leurs

Outre ses compositions originales, Bohomolec traduisit encore plusieurs comédies de divers auteurs français, entre autres de Destouches qui était alors le poète à la mode, et celui dont les ouvrages avaient le plus de vogue, après ceux de Molière. Parmi ces traductions qu'il savait adapter aux mœurs de son pays et de son temps, on a signalé généra

---

efforts, pour maintenir les bons principes, et surtout pour opposer une digue insurmontable aux progrès destructeurs de cette contagion qui menaçait d'envahir toutes les branches de la littérature dramatique. ~~Dix ou~~ en effet plus de sept cent pièces composées et publiées par Kotzebue et Iffland, dans le court espace de quelques années, étaient plus que suffisantes pour opérer cette dégradation de la scène allemande.

Dumoins ne reprochera-t-on pas à Bohomolec une aussi stérile fécondité, bien qu'il ait beaucoup trop écrit pour sa gloire. et dans le vrai, si vous ôtez des pièces de notre bon Jésuite, quelques tournures alambiquées, qui ne passeraient pas aujourd'hui, cette originalité quelquefois forcée qu'il donne à ses personnages, ce ton grenadier qui règne dans plusieurs de ses dialogues et qu'on applaudissait alors, des plaisanteries, des jeux de mots, des allusions encore plus déplacées que malignes; si, dis-je, vous purgez ses comédies de ces défauts et de quelques autres non moins condamnables, et qu'on lui reproche avec raison, mais que dans le fait, on doit plustôt attribuer à son siecle qu'à lui, vous serez forcés de convenir que la plupart sont plus rapprochées de la nature et de la vérité, plus d'accord avec le sentiment, que la majeure partie de celles de Kotzebue. on ne pourra même se dissimuler qu'un grand nombre de ses sujets ont quelque chose de plus théâtral que ceux du poète allemand, de cet homme singulier qui a consumé vingt ans et plus, à détruire la réputation que lui avaient présagée ses premiers essais, dans quelques uns desquels, il faut en convenir, on retrouve plus d'imagination, plus de feu, plus d'idées heureuses, que dans la plupart des ouvrages qu'il a donnés plus tard.

généralement une préférence marquée aux deux premie[res]
qu'il fit paraître, et qui avaient pour titre : le dissipateur et
le glorieux[a] : ces deux sujets convenaient parfaitement
bien aux circonstances ; ils répondaient, on ne peut mieux, au
goût qui régnait alors. aussi furent ils reçus avec une espèce

(a) J'ai lu dans les journaux du tems une anecdote assez singulière, relative au
glorieux, et qui offre un vaste champ d'instruction. elle prouve entre autres
que l'écrivain le plus versé dans son art, peut, sans presque s'en appercevoir,
se fourvoyer sur la route qu'il croit le mieux connaître, et manquer son but,
tout en croyant l'avoir atteint. Je crois devoir transcrire ici cette anecdote
dramatique, pour l'instruction de ceux de nos jeunes poètes, qui traitent le comi-
que de caractère, et qui suivent avec une confiance trop aveugle les traces
des modèles qu'ils se choisissent souvent au hazard, sans distinguer leurs défauts de leurs beautés.
" ..... un des personnages secondaires de cette comédie dont le carac-
" tère est brusque et familier, s'attira dès la fin du premier acte, l'attention des
" spectateurs, et enleva au personnage dominant, les suffrages qu'on lui avait
" accordés avec raison dans les premières scènes. Deslors, le héros de la pièce fut
" obligé de céder la place qui lui était due, et les plaisanteries cavalières
" du financier, qui n'était qu'en second, éclipserent tellement les traits
" fins et délicats du glorieux, que celui-ci se vit en quelque sorte rejetté
" du premier plan qu'il devait occuper. Depuis ce moment, ce qui formait
" le principal objet de la pièce, n'y fut plus qu'un simple épisode, et ce
" caractère subalterne que l'auteur n'avait imaginé que pour servir de
" contraste au glorieux, l'emporta décidement sur lui : il fut même si bien
" reçu du public, que la pièce lui fut presqu'entièrement redevable
" du brillant succès qu'elle obtint, et dont elle a continué de jouir..... ce
cette méprise du public doit nécessairement en faire supposer une dans la con-
duite de la pièce, ou dans l'esquisse des caractères, et bien que ce défaut soit devenu
une des premières qualités du drame, par une suite de l'engouement irréfléchi
d'un nombreux auditoire, cette réussite éphémère ne peut ni la justifier, ni ser-
vir d'excuse à ceux qui l'imiteraient.

d'enthousiasme, et il n'y eut qu'une opinion dans tout le public de Varsovie, non seulement sur ces deux pieces, mais aussi sur toutes les autres traductions ~~ou~~ imitations, ou parodies que le même auteur fit paraître à diverses époques.

Bien que d'après l'idée qu'on a du se former du défaut d'instruction et de gout qui régnait alors, on puisse présumer que cette opinion n'était pas aussi réfléchie qu'elle aurait du l'être, cependant on ne peut s'empêcher de convenir que Bohomolec a été réellement le créateur de la scène polonaise. J'ajoute que s'il vivait de nos jours, qu'il eût sous les yeux autant de modèles achevés, et que les circonstances lui donnassent autant de moyens de les imiter dignement, il serait, à coup sûr, un de nos meilleurs ~~en~~ poëtes dramatiques, pour le comique d'intrigue et même de caractere. aussi, ses ouvrages comparés à ceux de ses prédécesseurs et de ses contemporains, du moins ~~pour~~ dans les premieres années, forment-ils une époque marquante dans l'histoire du théatre, et peut-être ne lui a-t-il manqué pour devenir en Pologne ce que Moliere avait été en France, que de naître dans des conjonctures plus prosperes; dans un pays moins troublé par des guerres et des divisions intestines;

dans un tems où les Sciences, les lettres et les arts eûssent fait plus de progrès; dans une capitale où il eût eu pour juges de vrais connaisseurs, pour émules et pour rivaux de gloire des Régnards, des Destouches, et ce Molière lui-même qu'alors on ne connaissait guères que de nom; enfin sous le règne d'un Monarque qui joignît à ses bonnes intentions des ressources plus efficaces, d'un monarque qui pût encourager, -non seulement,- par des éloges et quelques foibles recompenses pécuniaires, mais par des distinctions flateuses et des avancemens honorables, les écrivains qui pouvaient cultiver avec succès cette branche de littérature, et la conduire au dégré de perfection qu'elle devait atteindre dès lors.-

Je ne dirai rien des poëtes ou prosateurs qui ont écrit pour le théâtre, concurremment avec Bohomolec, ou qui l'ont suivi de près. formés à son école, instruits par ses leçons et ses exemples, pouvant apprécier et ses beautés et ses défauts, sur les éloges ou les critiques qu'on lui prodiguait, d'après ses revers ou ses succès, ils auraient du faire mieux que lui, puisqu'il leur avait ouvert et applani la route, et tout au contraire La plupart semblent n'avoir travaillé que pour étendre et consolider sa réputation encore mal affermie; que pour faire mieux

reporter le mérite quelque fois équivoque de ses ouvrages. cette considération seule me prescrit le silence que je m'impose, et suffit pour le justifier.

Au surplus, si quelqu'un desirait des renseignemens sur la personne et les écrits de ces soi-disant auteurs dramatiques, je le renvoie à un journal philosophique et littéraire qui parut à cette époque, sous le titre de Moniteur. Il était rédigé par un ~~savant~~ écrivain qui joignait à des connaissances réfléchies et très variées, ce goût qui peut seul les faire valoir, et qui était très rare alors. Un ~~écrit~~ ouvrage de ce genre travaillé par un savant généralement reconnu pour tel, par un homme de lettres étranger à tous les partis, eût, à coup sûr, accéléré les progrès de la civilisation, et propagé les lumieres, s'il eût duré plus long-tems. mais il n'était ni aussi répandu ni aussi lucratif que l'a été de nos jours, et surtout du tems de Napoléon, le Moniteur de Paris. Il tomba faute de ressources et de lecteurs, et les seuls avantages que le rédacteur en retira furent, d'un coté, des dépenses très inutiles qu'il ne parvint jamais à recouvrer, et des travaux infructueux que bien peu de personnes surent apprécier; de l'autre,

des milliers de reproches aussi amers que mal fondés qui empoisonnaient tous ses instans.

Quoiqu'il en soit, pendant près de deux ans ~~fait~~ que ce journal a subsisté, l'auteur donna par intervalles une analyse raisonnée des pieces qui paraissaient sur la scène, de celles au moins qui pouvaient soutenir un pareil examen sans trop de désavantage.[a] C'est à cette analyse, qu'une bonne partie de ces productions ont du l'honneur qu'elles ont obtenu de parvenir jusqu'à nous.

(a) C'est la seule trace d'analyses de ce genre que nous retrouvions dans toute l'histoire de la Littérature polonaise, jusqu'à l'an 1802. alors les deux gazetes qui s'impriment en cette capitale recommencerent à donner, mais de loin à loin, quelques observations sur les pieces de théâtre qui obtenaient un succès plus marqué. ces observations que leur communiquaient diverses personnes qui ne feignaient de garder l'anonyme, que pour être plus surement devinées, n'étaient pas toujours aussi judicieuses, aussi impartiales qu'elles auraient du l'être, pour produire un effet salutaire. la diction d'ailleurs en était assez généralement lâche, diffuse et peu correcte. cependant, si cette espece de feuilleton eût pu s'accréditer, tout mal rédigé qu'il fût, il eût à la longue, produit une petite révolution dans cette branche de la littérature dramatique ~~que~~ laquelle eût tourné au profit du théâtre. Il eût même excité parmi les écrivains, en général, une émulation, dont les effets se seraient fait sentir visiblement dans toutes les classes. mais comme le jugement qu'on y portait de ces ouvrages, quoique très peu sévère, révoltait quelquefois l'amour-propre ombrageux

La chûte du théâtre suivit de près celle du moniteur. il tomba comme il s'était élevé, sans faire presqu'aucune sensation dans le public, qui n'y voyait qu'une innovation sans but et sans utilité pour lui, et qui, dans cette persuasion, quelque mal fondée qu'elle pût être, affichait autant d'indifférence, et même d'éloignement pour ce nouveau genre de Spectacle, qu'il en avait montré dans le tems pour les Opéras et les concerts d'Auguste III. Il est même des auteurs et des acteurs surtout, les uns et les autres, au lieu de profiter des conseils quelque fois salutaires qu'on leur adressait, susciterent tant de chicanes à ceux qui les donnaient; ils opposèrent à leurs raisonnemens tant de sophismes astucieux et d'injures souvent outrageantes, que les critiques comme les gazetiers se virent bientôt contraints d'abandonner une arène, où ils ne pouvaient lutter qu'à leur désavantage. — Tel a été, de nos jours, le résultat des efforts réunis d'une société d'hommes de lettres (Mon: XX:) qui ne se proposaient d'autre but que d'éclairer les écrivains, les artistes, et le public, qui est le seul juge compétent des ouvrages et des talens de ceux qui les publient ou qui se chargent de les faire valoir. De semblables procédés les ont de même contraints d'abandonner une carrière qu'ils fournissaient avec autant de gloire que de constance; et s'ils se sont enfin déterminés à la rouvrir, il paraît qu'ils ne fondent l'espoir de leurs succès futurs, que sur le nouveau plan qu'ils se sont tracé. Ils ont senti eux mêmes, sinon l'exacte convenance, du moins l'utilité momentanée de ce vieux proverbe: qu'il faut dorer la pillule pour tromper l'inquiète répugnance du malade qu'on veut guérir. d'après cela, ils se sont forcés et adopter — parfois la maxime qui termine chaque couplet d'une des plus jolies ariettes de Boguslawski: pochlebiay, pochlebiay a bedziesz szczęśliwy. heureux encore si, à ce prix, on leur permet de faire entendre des vérités qui, dans leur bouche, seront toujours d'un très grand poids.

assez probable qu'il ne dut le peu d'importance dont il parut Jouir durant cette courte durée, (de deux ans tout au plus:) qu'au zele obstiné avec lequel le Roi soutient d'abord cet établissement, qu'il regardait comme son ouvrage, qu'aux dépenses plus ou moins considérables qu'il fit, dans les commencemens surtout, pour lui donner plus de pompe, et qu'à cette suite non interrompue d'agitations et de mouvement que se donnaient, à son exemple, toutes les personnes de sa cour, pour le maintenir contre vents et marées. ajoutons qu'on avait eu la sage politique d'employer le moyen dont le Roi defunt s'était fait une ressource, bienqu'elle lui réussit assez mal: on distribuait tant de billets gratis, qu'il eût été presqu'impossible qu'on ne fût pas parvenu à rassembler aumoins quelques douzaines de spectateurs plus complaisans que le reste des citoyens.

Cependant, ni cette apparence de succès, ni les efforts réunis de ceux qui avaient su les ménager, ne purent soutenir cette entreprise qui tenait si fort à cœur au Monarque; elle dut céder au torrent impétueux des circonstances qui l'entraînait à sa ruine. les troubles qui, dans l'intervalle avaient éclaté dans toutes les provinces; les guerres domestiques qui devenaient chaque Jour plus sanguinaires; l'acharnement des partis qui se formaient pour et contre le Roi; l'éloignement de presque tous les seigneurs et de tous les riches propriétaires, dont les uns s'étaient Jettés dans la confédération, tandis que les autres retirés dans

leurs terres ou dans les pays étrangers, continuaient à fomenter de loin les dissentions qui bouleversaient leur patrie; le feu de la discorde qui, au sein même de la capitale, couvait sous la cendre, et n'attendait que le moment d'y exciter l'incendie le plus dangereux: toutes ces causes réunies devaient à la fin renverser un édifice qui reposait sur d'aussi faibles appuis.

Une circonstance particulière et à laquelle on ne pouvait guères s'attendre dans de pareilles conjonctures, acheva de lui porter le dernier coup. Ce fut l'arrivée imprévue de deux troupes, l'une allemande, l'autre française, qu'avaient fait venir sous main quelques seigneurs qui étaient restés à Varsovie, pour épier les démarches du Roi, et qui ne feignaient de tenir ses intérêts, que pour servir plus efficacement ceux de la faction à laquelle ils appartenaient. Quelques médiocres que fussent ces acteurs étrangers, dès qu'ils se montrerent, ils attirerent le peu de gens aisés et tous les soi-disans amateurs qui se trouvaient encore à Varsovie. La scène polonaise tomba, et c'est tout ce que voulaient, pour le moment, les auteurs de cette intrigue, qui ne cherchaient qu'à contrarier le Monarque, et lui susciter chaque jour de nouveaux désagrémens.

Toutefois, le peu d'acteurs qui étaient attachés au théâtre, s'y maintinrent encore quelque tems; mais se voyant à la veille de mourir de faim, ils furent contraints

d'abandonner leur poste, et d'aller chercher un asyle
près de ces Magnats qui avaient, comme on l'a vu plus haut,
ouvert dans leurs palais à la campagne, des théatres de société
auxquels on se rendait de tous les environs. Ces acteurs
avaient eu la précaution d'emporter, chacun de leur coté,
des copies de toutes les pièces qu'ils avaient jouées pendant
les deux années de leur existence en corps. Cette précau-
tion, au reste, était à peu près superflue; car ces grands
tenaient à leurs gages des poëtes qui leur composaient, à
tant la feuille, des comédies, des drames et même des operas,
sur tous les sujets qu'on leur donnait.

A peine deux mois s'étaient écoulés depuis la clo-
ture du théatre polonais, que les deux spectacles, al-
lemand et français, tomberent eux mêmes comme celui
à la chûte duquel ils avaient contribué; et la salle
resta constamment fermée pendant près de neuf années
consécutives. Mais enfin dans le courant de 1774.
on vit revenir successivement, et comme à la file, pres-
que tous les acteurs polonais qui s'étaient dispersés dans
les provinces: ils n'y avaient plus rien à faire, car tous
les théatres particuliers qui leur avaient offert quelques
ressources pour le moment, se fermerent presqu'à la
fois. — à cette époque désastreuse, les grands seigneurs
qui jusque là avaient soutenu de leur crédit et de leur

fortune, le parti révolutionaire, voyant la confédération
absolument annéantie, et le partage d'une partie du Royau-
me entre les trois grandes Puissances, effectué et reconnu, ces-
serent de tenir une cour aussi nombreuse, et se défirent
insensiblement de tous les artistes qu'ils avaient accueillis
d'abord avec tant d'empressement. Nos acteurs alors, furent obli-
gés d'aller chercher fortune ailleurs, et comme la capitale,
quoique déserte, leur offrait encore plus de débouchés qu'au-
cune autre ville, ils y revinrent à tout hazard, et faute
de mieux.

A cette époque, un allemand nommé Kurtz, ancien acteur
du théâtre de Vienne, et que l'espoir d'y faire fortune
avait amené en Pologne, venait d'arriver à Varsovie,
et déja il avisait aux moyens d'y ouvrir un théâtre.
L'arrivée de tous ces acteurs entrait si bien dans ses vues,
qu'il ne crut pas devoir différer davantage l'exécution
de son projet. Il les rassembla, les prit à sa solde, et
forma sous son nom une entreprise qui eut quelques
succès dans les commencemens. elle s'établit d'abord
dans la grande salle du palais de Radziwill, et nous verrons qu'elle ~~et~~ s'y main-
tint sous plusieurs entrepreneurs ou directeurs, jusqu'à l'an 1779. que l'on ouvrit le nouveau théâ-
tre construit par les ordres et aux frais de Stanislas
Auguste, dans la cour du palais de Krasinski; théâ-
tre qui, malgré tous les changemens qu'on y a faits

depuis, est encore loin de pouvoir entrer en parallele avec les salles de spectacle des autres capitales de l'Europe.

On ne pouvait refuser à Kurtz une certaine intelligence, une connaissance assez réfléchie de l'art dans lequel il s'exerçait, et des talens qui, sans être supérieurs, ~~étaient~~ semblaient au moins presque suffisans pour lui assurer les applaudissemens d'un auditoire dans lequel on comptait alors bien peu de vrais connaisseurs. Il mit d'ailleurs dans la conduite de cette entreprise tout le zele dont il était capable, et tout, en effet, paraissait d'abord lui présager ~~semblait lui augurer~~ le plus heureux succès. Cependant il s'apperçut bientot qu'il s'était trompé dans son attente. Le peu de fonds qu'il avait placés ~~mis~~ dans cet établissement se trouverent bientot épuisés; il fit banqueroute avant la fin de l'année, et reprit le chemin de l'allemagne, emportant avec lui une assez mauvaise opinion de la Pologne, où la fortune avait mis en défaut tous ses calculs.

A son départ, l'entreprise du théâtre passa entre les mains du P.ce Martin Lubomirski, si connu par les rôles de partisan, d'ordonnateur, de magasinier &c. qu'il a joués pendant la révolution de Bar, et par tous les genres de métiers qu'il a exercés depuis pour subsister, tant en Pologne qu'en Allemagne. Il eut bientot

le même sort que son prédécesseur, et fut remplacé par
Le P.ce Sulkowski qui, au bout de quelques mois se vit
contraint de suivre leur exemple, et d'abandonner les rênes
d'une administration qui semblait porter malheur à
tout le monde. Après lui vinrent successivement
M. Thomatis, personnage devenu trop fameux
pour qu'on ait besoin de rien ajouter à son nom:—
puis un Italien nommé Guardasoni, aussi intri-
guant peut-être, mais moins heureux, et par con-
séquent moins connu:— à sa suite un Français habi-
? ou vrai nom tué de Varsovie, où il avait pris le nom de Gaillard,
qui n'était pas le sien:— puis encore un Italien
connu sous le nom vrai ou faux de Constantini; enfin
plusieurs Polonais qui parurent quelques instans
sur la scène, et s'éclipserent aussi rapidement que
les étrangers qui leur avaient ouvert la voie. Il faut
pourtant en excepter Witkowski, Tuczynski, Trusko-
lawski, sa femme qui dirigea aussi séparément, et deux
ou trois autres qui se maintinrent un peu plus long
tems en place, et dont quelques uns même la quittèrent
et la reprirent plusieurs fois. Tel fut surtout Bo-
guslawski le plus justement célèbre de tous ces Directeurs
éphémères, et le seul qui parvint à donner quelque

Consistance à cette entreprise, bien qu'il l'ait lui-même abandonnée à plus d'une reprise dans les commencemens.

La chute successive de tant d'entrepreneurs, de ceux surtout qui paraissaient avoir le plus de moyens de la faire réussir, finit par dégoûter les spéculateurs les plus hardis, et les acteurs eux-mêmes s'étant bien convaincus qu'une direction aussi hazardeuse, qui entraînait autant de détails et des dépenses aussi considérables, ne pourrait réussir tant qu'elle reposerait entre les mains d'un simple particulier, qui ne serait astraint à aucune responsabilité; Les acteurs prirent enfin la résolution de former entre eux une Société, à l'instar de celles qui existent depuis tant d'années à la Comédie française et à l'opéra comique, les deux principaux théâtres de Paris, après la academie royale de musique. mais malgré l'ordre et la régularité qu'ils s'efforcerent d'y introduire, cette nouvelle forme d'administration n'eut pas plus de succès que l'ancienne. ces Sociétés s'annéantissaient presque toujours comme elles s'étaient formées; elles se renouvellaient, se succédaient continuellement, et celle qui se croyait la plus à l'abri des revers, était quelque fois celle qui

tombait le plus rapidement: or comme il y avait souvent des instans de pause et de relache entre chacune, on a vu plus d'une fois le théâtre fermé pendant des deux, trois et quatre mois de suite.

Il semble cependant que ~~cette~~ la nouvelle entreprise théatrale que Kurtz avait réorganisée en 1774. aurait du se maintenir avec plus d'avantages, et faire de plus rapides progrès qu'aucune autre: En effet, tous les acteurs qui étaient revenus dans la capitale, à cette époque, étaient ce qu'on pouvait appeler alors L'élite des artistes en ce genre. On y distinguait entre autres Owsinski, auquel le public donna d'une voix unanime, le titre flateur de premier acteur polonais, titre qu'il méritait a tous égards; après lui venaient ~~pour~~ Truskolawski et sa femme qui, pour le tragique surtout, était l'émule et quelque fois l'heureuse rivale d'Owsinski; puis Swierawski; Kempinski; Witkowski; Herman &c. enfin Boguslawski qui, jeune encore, vint se joindre à eux vers la fin de 1776. et jetta dèslors les fondemens de la célébrité dont il devait jouir plus tard.

Quant à ce dernier dont on a dit avec raison, que la nature l'avait fait naître acteur, bien que ses talens précoces ne fûssent point encore exercés, ils annonçaient déja

ce qu'il devait être plustard, et l'on pouvait d'avance reconnaî-
tre en lui le créateur de la nouvelle Scène polonaise. En effet, le nouvel ordre qu'il introduisit dans l'administration du théâtre, lorsqu'il prit enfin la détermination de se fixer à demeure dans la Capitale, l'agrément et la variété des formes extérieures qu'il sut donner aux représentations, mais surtout le grand nombre de pièces originales, imitées ou traduites dont il enrichit le repertoire, lui méritèrent ce titre glorieux qu'on ne peut lui contester, bienqu'on ne retrouve pas toujours dans le choix et la confection de ces productions multipliées, toute la précision et le fini qu'elles réclamaient, et qu'il était, sans contredit, bien en état d'y mettre.

Il eut encore un autre mérite qui contribua assez puissamment à relever et à soutenir le théâtre; c'est d'y avoir transporté un genre fait pour plaire à toutes les classes de lecteurs, et qui cependant n'y était pas connu avant lui. Je veux parler des Opéras-comiques et autres pièces mêlées de prose et de vers, de chant et de déclamation. On en avait, il est vrai, donné antérieurement, et plus d'une fois, à Varsovie, mais en Italien, et la plupart du tems, de ces opéras-bouffons, ou de ces compositions grotesques, dont les grands maîtres font si

peu de cas. D'ailleurs ils étaient exécutés, et souvent avec autant
de négligence que peu de gout, par des troupes étran-
geres, très mal assorties, comme on doit le présumer, et
qui ne venaient en Pologne, que dans l'espoir de s'y procu-
rer ce qu'ils ne pouvaient trouver chez eux, des moyens de
subsister.[a] Comme ces artistes ambulans étaient, en géné-
ral, très peu goutés, ils ne faisaient pas ordinairement
un long séjour ici, et l'on était toujours obligé d'en re-
venir à ces petites piéces, la plus part à peine ébau-
chées, qui formaient alors tout le fond du repertoire, et
qu'on repetait si souvent, que les habitués du par-
terre les savaient presque par cœur.

Boguslawski fut le premier qui entreprît
de choisir parmi ces opéras italiens, ceux qu'il jugea les plus
analogues au génie de sa langue, et les plus faits pour

(a) On avait, il est vrai, mis au théâtre, et même presqu'au
moment de sa premiere organisation, un opéra vraiment ori-
ginal, paroles et musique polonaise. Le poême était, si je
ne me trompe, l'ouvrage de Bohomolec; il avait pour titre:
Wieśniaczka uszczęśliwiona. La partie musicale était de la com-
position d'un maitre de clavecin, nommé Kaminski, assez fort sur
les principes, mais qui n'était connu que par les leçons qu'il donnait
en ville. Je ne dirai rien de la fable, dont le sujet était très commun
et la poésie assez médiocre. Quant à la musique, je crois que si elle eût
été soumise à l'examen de quelqu'un de nos compositeurs célébres, il eût
ri de bon cœur de l'ouverture, des ariettes, des finals &c. du musicien
qui passait alors pour le plus renommé de notre capitale.

captiver

captiver les suffrages de la multitude. Il osa tenter de le
traduire en polonais, et de les mettre sur la scène. Je dirai plus, il ~~fut~~ tâcha
de conserver à chacun de ces poëmes son caractère original,
et de transporter dans ses traductions comme dans ses imita-
tions, la plupart des beautés de l'original; autant du moins que le permettaient ~~[illegible]~~ les
changemens qu'il était obligé de leur faire subir, tant pour
les rapprocher du génie de l'idiôme qu'il voulait enrichir de ces nouveaux trésors, que
pour les adapter à la marche des représentations natio-
nales, ~~que~~ et pour les mettre à la portée de ses acteurs, par-
mi lesquels il n'y avait ni chanteurs ni cantatrices,
et dont aucun d'ailleurs n'avait la moindre idée
de la musique Italienne.

Après s'être essayé sur des opéras comiques
d'une exécution plus facile, pour exercer les artistes
qu'il y employait, Boguslawski croyant pouvoir ~~pouvant à peu près~~
compter sur l'intelligence et le goût de ceux auxquels
il destinait les premiers rôles,[a] se hazarda à donner
en 1782 <u>Frascatanka</u> avec son ouverture, ses ar-
riettes, ses finals, et tous les morceaux d'accompagne-
ment que le petit nombre et les talens médiocres des
musiciens qui formaient son orchestre, lui permirent
d'imiter. — en 1793. il osa plus encore; il transporta
sur la scène l'opéra d'<u>Axur Roi d'Ormus</u>, avec ses
choeurs, ses récitatifs, et presqu'aussi complet qu'on

(a) l'événement a prouvé qu'il était bien peu dans l'erreur, et cette méprise a eu des résultats qui ont influé considérablement dès lors, et qui influent davantage encore aujourd'hui sur le sort que pouvaient avoir ici ces deux opéras. Ils perdent de jour en jour de leur célébrité aux yeux des connaisseurs, à mesure qu'ils se familiarisent davantage avec les beautés de la musique Italienne; beautés nos artistes ne peuvent imiter, que bien faiblement.

qu'on le donne en Italie, sur les théâtres des premieres capitales.

Il est vrai que le peu de latitude de la salle de Varsovie surtout telle qu'elle était avant les changemens qu'on y a faits plustard, ne permettait pas d'y déployer toutes ces richesses d'exécution qui exigent un vaste emplacement. D'un autre coté, le défaut presqu'absolu de décorations, de draperies, de costumes et de machines, et le mauvais gout qui perçait dans le peu qu'on possedait en ce genre, ~~donnaient~~ imprimaient aux représentations un air de mesquinerie qui leur otait ce qui en fait le charme principal. D'ailleurs les fonds dont le directeur pouvait disposer étaient si modiques, que, malgré tous ses efforts, il lui était impossible de réunir sur la scène tous les accessoires qui doivent l'embellir, et de donner à ceux qu'il pouvait admettre, cette pompe, cette magnificence, ce luxe théatral qu'on y prodigue avec tant de profusion, et quelque fois jusqu'à l'excès, dans cette belle contrée qu'on peut appeler la patrie des arts. Il tâchait, il est vrai, d'y suppléer par toutes les ressources que pouvaient lui fournir son gout et son imagination; mais tout ce vain appareil était bien au dessous du dégré de perfection que réclame un spectacle de ce genre.

Mais il faut aussi convenir qu'alors le gout des voyages n'était point ce qu'il est devenu plus tard, une passion dominante, une espece de besoin; et que les circonstances d'ailleurs où l'on se trouvait à cette époque, étaient bien différentes de celles qui, depuis une douzaine d'années, ont ouvert à notre curiosité, aux recherches de nos savans, aux observations de nos philosophes, tous les climats de l'Europe. Aussi, même parmi les amateurs de ce tems, y en avait-il très peu qui eussent parcouru l'Italie, la France, l'Angleterre et l'Allemagne, ou qui du moins connussent bien la marche des principaux théatres de ces contrées, et qui les eussent étudiés avec assez d'attention, pour s'être familiarisés avec ce ton de splendeur, cet éclat imposant, et surtout cette précision, ce fini qu'on y retrouve dans les représentations de tous les ouvrages des grands maitres. par cela même les auditeurs que Boguslawski rassemblait tous les jours à son spectacle, étaient bien moins exigeans qu'on ne l'est aujourdhui, et l'on avait assez généralement adopté cette maxime: qu'il faut se contenter de ce qu'on a, quand on ne peut avoir ce qu'on veut.

Au surplus c'était un genre nouveau, et à cette époque où le répertoire ne contenait guères que des comédies qu'on peut appeler petites pieces, et parmi

lesquelles

Les quelles même il y en avait très peu qui s'élevassent au dessus du médiocre, c'en était assez pour faire sensation, pour donner une certaine vogue au théâtre, et pour y attirer un plus nombreux auditoire. D'ailleurs la scène elle même y a gagné considérablement, ~~et~~ car si l'on en excepte quelques instans de splendeur qu'Owinski avait sçu lui donner, dans le tems, mais dont elle était bien déchue, on peut dire que ce n'est que de ce moment qu'elle a commencé à faire des progrès soutenus, qui sont devenus chaque Jour plus sensibles, et qui l'ont amenée par dégrés au point de perfection où nous la voyons maintenant, et qui la conduiront bientôt au terme qu'elle se propose d'atteindre.

Boguslawski ~~étoit entré au théatre en 1776. et ce ne~~ avoit paru sur le théatre vers la fin de 1776. mais il n'y était entré réellement que dans les premiers Jours de 1778. et ce ne fut que l'année suivante qu'on ouvrit au palais de Krasinski, la nouvelle salle de spectacle, qui, malgré tous les défauts de construction qui la déparaient, (a) semblait

(a) ce théâtre aussi mesquinement construit que mal distribué a couté trois fois plus qu'il ne vaut, ce qui n'étonnera personne, quand on saura que la direction des travaux avait été ~~confiée~~ remise à Kyx, et que le Roi toujours confiant quoique toujours trompé recevait ses comptes sans se donner la peine de les vérifier. la salle telle que nous la voyons aujourdhui a été refaite presqu'à neuf en 1791. et cette restauration qui a été presqu'aussi dispendieuse que la premiere batisse, a laissé encore tant de choses à désirer, qu'on peut juger de là ce qu'elle devait être dans son origine, surtout si on se rappele combien d'embelissemens on y ménagés depuis, et à diverses époques. ce serait peu s'il n'y manquait que la magnificence qui doit caractériser un édifice de cette nature, mais on n'a pas même su profiter du terrain qu'on avait à souhait, pour y procurer aux Spectateurs comme aux Artistes,

toutefois favoriser davantage les innovations qu'il voulait introduire sur la scène, bien qu'elle fut loin de lui offrir toutes les facilités qu'il eût pu se promettre ailleurs.
— au surplus, quand même il y eût trouvé et pour les dimensions du local, et pour les proportions, et pour les ornemens extérieurs, tout ce qu'exige la représentation des grands opéras, des tragédies et des autres pièces du haut genre, qu'il voulait y donner, il lui eut été impossible de conduire cette entreprise hazardeuse au but qu'il s'était proposé. en effet, pendant les cinq premières années il ne fut que simple acteur, et parconséquent obligé, comme les autres, de se soumettre, bon gré malgré, aux volontés, ou plutot peut-être aux caprices d'un entrepreneur qui, soit par avarice, soit par défaut de moyens, ne se prêtait pas toujours à ses projets de réforme. D'ailleurs, pendant le cours de ces cinq ans, il quitta plus d'une fois le théâtre de la capitale, pour aller déployer ses talens sur ceux des provinces, où il éprouvait moins de désagrémens et de contrariétés, et ces absences étaient plus ou moins fréquentes ou plus ou
Les commodités qu'offrent dans toutes les autres capitales, les théâtres les plus ordinaires. La façade surtout qui a été changée et réformée deux ou trois fois, serait à peine digne de servir de frontispice au plus misérable hopital, dans une ville où la décence et le goût présideraient à la construction des édifices publics. du moins n'y verrait-on pas un vestibule obscur d'un coté, de l'autre, une remise et un cabaret servir d'acolade, à ce prétendu péristile.

moins longues, suivant qu'il avait plus ou moins à se plaindre de la direction qui, en effet, n'était guères propre à encourager un artiste qui avait la conscience de ce qu'il pouvait.

Au retour d'une de ces courses, en 1783. ayant retrouvé le théatre sans entrepreneur, abandonné à lui-même, et dirigé par une société que les acteurs avaient formée entre eux, mais qu'ils étaient hors d'état de soutenir, il se joignit à cette société, et s'il ne parvint pas à la consolider entièrement, il retarda au moins de quelques instans, la dissolution complette dont elle était menacée. Le ton de naturel et de facilité qu'il mettait dès lors dans son Jeu qui, sans être aussi parfait qu'il devait le devenir, était néanmoins très supérieur à celui de la plupart de ses co-artistes, le grand nombre de pieces nouvelles qu'il donna pendant le cours de l'année que dura cette association précaire, le soin avec lequel il en surveilla l'exécution, relevèrent insensiblement la scène, lui prétèrent, pour le moment, un peu plus de consistance, valurent à l'administration un auditoire plus nombreux, et la mirent en état de subvenir au surcroit de fraix qu'entrainaient nécessairement l'espece de luxe et l'élégance qu'il avait introduits dans ces nouvelles représentations

Ce qui attira le plus la foule, ce furent les petits Opéras qu'il traduisit coup sur coup de l'Italien et du français; tels que Crekina — l'Italienne à Londres: —

– L'école des jaloux: – Zémire et azor; sans compter plusieurs comédies qu'il avait, presque dans le même tems traduites ou imitées de diverses langues, entre autres l'école des femmes; – le médecin malgré lui; – le mariage à la mode: &c..

Son exemple, les applaudissemens qu'il recevait et peut-être un peu de jalousie avaient reveillé la verve jadis assez féconde, mais alors endormie ~~de fruit un peu~~ des poêtes du tems, et quelques nouvelles pièces furent plustôt le fruit de cette rivalité. Deux entr'autres contribuerent à donner au théâtre plus de vogue: L'une était L'Amphytrion de Molière traduit par Zabloçki; l'autre: la fée Urgele, par Baudoin, et toutes les deux en vers. à l'appui de cette espèce de révolution opérée sur la scène, vinrent deux productions d'un genre fait pour réveiller la curiosité du public, et obtenir ses suffrages. c'étaient le Pigmalion de Rousseau, traduit en vers par le Chambelan Węgierski, et le Barbier de Seville, ~~par~~ de Baumarchais. L'une et l'autre avaient été données quelques années auparavant, mais on avait semblé les perdre de vue, et leur reprise jouit de tous les honneurs attribués à ~~avantages de~~ la nouveauté. Elles durent cet avantage, non seulement à leur mérite intrinsèque, mais aussi à l'attention avec laquelle on en surveilla l'exécution, ainsi qu'aux embélissemens qu'on avait taché de réunir sur le nouveau théâtre.

Mais de toutes les pièces nouvelles qui furent jouées à cette époque, celles qui s'annoncerent d'une maniere

plus brillante, et qui eurent le plus de succès, ce furent les Opéras de Fraszkatanka et d'Azur, dont j'ai deja fait mention. elles firent époque dans les archives du théâtre, et s'y maintiennent avec ~~distinction~~ -une certaine- jusqu'à présent; ne fut-ce que par respect pour la source dont elles émanent: Quoique deja anciennes, on les revoit encore avec ~~un~~ quelque plaisir. (a) ~~Ce sont~~ c'étaient comme les pierres angulaires de l'edifice ~~qu'il voulait élever à Melpomene et à Thalie~~ que le traducteur voulait élever en même tems à Polymnie, Terpsycore, Melpomene et Thalie; entreprise difficile, et dont pourtant il voulait faire ~~et qui devait servir de base à~~ la principale base de la réputation à laquelle il s'attribuait d'avance des droits, que le tems pouvait justifier. Nous devons regretter, et il le doit lui-même bien davantage encore, que la fortune et la nature se soient, en quelque sorte, concertées pour mettre des obstacles à ces vastes projets, qui devaient le conduire à la célébrité. La fortune ~~en lui refusant~~ l'arrêta sur la route ~~les~~ dons, qui lui auraient donné les moyens de voyager, d'observer les mœurs, les usages les habitudes et les gouts des nations, d'étudier les grands modéles dont elles s'honorent, d'acquérir, en suivant leurs traces, des connaissances plus réfléchies sur l'art dramatique et le théâtre, et d'apprendre d'eux comment on peut se livrer aux impulsions du génie, sans se laisser égarer par la fougue de l'imagination: la nature ~~en lui donnant~~ -le trahit- des passions véhémentes, des desirs de feu, qui le jettaient sans cesse à travers tous les prestiges de l'illusion, et qui nourrissaient dans son ame avide

(a.) ce plaisir serait bien plus vif, si Boguslawski, forcé sans doute par les circonstances, le défaut de ressources, le peu de gout de la plupart de ses acteurs, et l'imperfection de son orchestre, n'eût introduit dans l'exécution, un mode si deffectueux, qu'il faudrait les refaire presqu'en entier, pour y ménager les changements que réclament le genre de ces productions et le gout du jour. —

de jouissances, ce gout irrésistible pour tous les genres de plaisirs, qui s'accorde rarement avec l'amour du travail, et qui rend incapable de cette tension d'esprit constante et soutenue, sans laquelle on ne fait jamais que des progrés équivoques, dans l'étude. Malgré tout cela, Boguslawski sera toujours regardé, et avec raison, comme le premier des acteurs polonais: ~~si on~~ j'en excepte pourtant Owsinski, qui avec autant d'obstacles à vaincre, et plus de défauts encore, a su de lui-même, et presqu'en dépit de lui-meme, sans guides, sans modeles et sans aucuns secours étrangers, prendre un essor qui devait l'élever au dessus de tous ses rivaux, et le placer au premier rang qu'on ne peut lui contester, tout en avouant qu'il pouvait aller bien plus loin encore.

Il semble qu'avec ce gout inné pour le théâtre, et des talens aussi marqués, Boguslawski aurait du réussir dans cette nouvelle entreprise. tant de productions nouvelles, faites pour attirer la foule, propres à captiver les suffrages d'un public toujours avide de nouveautés, devenaient comme les garans des succès qu'il s'était promis. Cependant ni les efforts qu'il tenta, ni les secours que lui fournirent les amateurs du théâtre, qui l'appuyaient efficacement, ne peurent soutenir plus d'une année, ~~cette~~ la société à laquelle il s'était joint. Elle s'était

formée en 1781. il y était entré dans le courant de l'année suivante, et dès les premiers mois de 1783. elle commençait à chanceller, et finit bientôt par se dissoudre entièrement.

Alors Boguslawski forma sur les ruines de cette société, une direction d'un genre un peu différent de celles qui avaient eu lieu autrefois, et qui paraissait susceptible d'une organisation plus régulière. elle était comme partagée en deux sections ~~différentes~~ distinctes, qui, malgré les rapports qui existaient entre elles, devaient être jusqu'à un certain point indépendantes l'une de l'autre. La première qui tenait le premier rang, embrassait toutes les branches de l'administration du théâtre en général; et tout ce qui se liait par un rapport quelconque à la représentation: et se l'attribua exclusivement. La seconde était bornée à la formation, l'entretien et la surveillance des ballets, qu'on se proposait de créer, dans l'espoir ~~d'~~ que cette nouveauté pourrait attirer plus de monde, et ~~de~~ donner plus de consistance au spectacle. cette direction en sous-ordre fut confiée à un allemand nommé Kurtz, ~~maître de ballets~~ danseur très distingué qui se trouvait à Varsovie depuis quelque tems, et qui était deslors, et qui a continué d'être

Le premier ou plutôt le seul artiste en ce genre que Pologne ait eu. Graces à son intelligence et aux soins assidus qu'il lui donna, cette seconde entreprise réussit assez bien dès les commencemens, et plustard elle se perfectionna au point que si on en excepte l'académie royale de Musique (de Paris:) les ballets et les pantomimes qu'on exécutait sur le théatre de Varsovie, pouvaient aller de pair avec ce que les principales villes de l'Europe ~~pouvaient~~ offraient alors de meilleur en ce genre.

Kurtz avait d'abord formé ses ballets de danseurs étrangers, mais par la suite il leur associa plusieurs Jeunes gens du pays, parmi lesquels on distingua surtout Szymagiel. Les Szlanowski et une danseuse nommée Szymagiel. Les talens marqués, l'intelligence qu'ils déployaient dans les situations d'un interêt majeur, leur mériterent bientôt l'honneur de figurer dans les premiers rôles.

Je n'ai parlé de ce nouvel établissement qu'à raison des rapports qui le liaient à l'administration générale du théatre; du reste, je renvoye pour les détails, au paragraphe 2.d où je donnerai une esquisse de l'histoire des ballets. quant à présent, il suffit de savoir qu'il eut le sort de toutes les institutions qui

l'avaient précédé. C'était comme une fatalité attachée au spectacle de cette capitale, que rien ne pouvait y prendre de consistance, et que les créations même qui s'y annonçaient sous les plus favorables augures dans les premiers instans, devaient tomber à leur tour, et ne laissaient guères plus de traces de leur existence, que celles qui n'avaient fait à leur naissance aucune espèce de sensation.

Cette double entreprise à laquelle la protection éclairée du Monarque, la faveur des grands et les circonstances même semblaient promettre le succès le plus durable, ne subsista guères que deux années. Avant la fin de 1785. Boguslawski abandonna le théâtre de Varsovie, pour en ouvrir un à Vilna, où il n'avait encore existé aucune espèce de spectacle, si on en excepte peut-être quelque farces qu'y avaient données, mais à des intervalles très éloignés, des troupes ambulantes que le hazard ou le besoin de vivre y avaient retenues quelques jours, en passant pour se rendre ailleurs. Il y resta cinq années consécutives, pendant lesquelles il faisait des courses en Lithuanie, comme il en avait fait ci-devant dans la Grande Pologne. Chaque été, et quelque fois

une partie de l'automne, était ordinairement consacrée à ces voyages, que des spéculations d'intérêt lui faisaient entreprendre. Il parcourait successivement les principales villes de la province; il s'y fixait quelques semaines ou quelques mois, suivant le nombre de spectateurs qu'il pouvait y rassembler, et donnait chaque jour de nouvelles représentations, qui étaient toujours goutées, et toujours lucratives pour lui et pour sa troupe. aussi n'avait-il épargné ni soins ni travaux pour former ses acteurs, tant ceux qu'il avait ammenés avec lui, que les nouveaux qu'il leur avait associés dès les premiers jours de son arrivée à Vilna, et à cette époque, la capitale n'en avait aucun qu'on pût leur comparer.

Du reste le théâtre ne s'y était point entièrement dissous, et les artistes qu'il y avait laissés, s'étant reformés en troupe, subsistaient tant bien que mal, sous la surveillance, tantôt d'un directeur qui les tenait à sa solde, tantôt de nouvelles sociétés que formaient entre eux ou les artistes réunis en masse, ou quelques uns de la troupe, qui jouissaient de plus d'aisance, et qui pouvaient hazarder quelques fonds.

Enfin pourtant Boguslawski reparut dans la capitale en 1790. cette ville était alors dans un état de

splendeur qui autorisait et pouvait justifier les vues qui l'y ramenaient. La haute célébrité que s'était assurée dès les premiers instans, cette ~~fameuse~~ mémorable assemblée nationale connue sous le nom de Diète constitutionelle; Le Zele empressé, l'enthousiasme avec lequel tous ses membres réunis par le voeu du bien public, et le sentiment de la dignité nationale, suivaient depuis plus d'une année, le cours de leurs nobles opérations; l'espoir fondé, l'espèce de certitude que leurs travaux parviendraient à consolider les bases sur lesquelles devaient reposer l'indépendance et la gloire de La Pologne; l'image du bonheur et de la prospérité inaltérable, qui devaient être le dernier résultat des ~~leurs trava~~ réformes qui s'opéraient: tous ces motifs réunis et soutenus peut-être par un peu de vanité, par le desir de briller, de déployer dans la capitale ce faste que l'opulence permet ~~permet d'étaler~~, avaient rassemblé à Varsovie tout ce que les provinces comptaient alors de citoyens distingués par leur fortune, leurs dignités,

leur crédit, leur savoir et leurs connaissances. une époque aussi brillante présageait à Boguslawski les succès les plus heureux; et avait, sans doute, déterminé son retour. a peine arrivé, il reprit, à la sollicitation du Roi, l'entreprise du théâtre et la soutint avec une distinction marquée, pendant près de quatre années consécutives.

Mais la crise des circonstances funestes qui, en 1793. renverserent de fond en comble l'édifice qu'on venait d'élever, exerça par contrecoup son influence cruelle sur la splendeur dont la scène commençait à jouir, et retarda infiniment ses progrès, qui chaque jour devenaient plus sensibles. La révolution qui éclata le 17. avril -94- fut encore plus désastreuse; elle nécessita la clôture du théâtre, et quelque tems après l'entrepreneur quitta Varsovie, pour se rendre à Léopold où il emmena tout ce qu'il avait de meilleurs artistes.(a)

(a) L'arrivée de Boguslawski à Léopold dans le courant de 1794. peut être regardée comme l'époque de la création d'un théâtre en cette ville, où jusqu'alors on n'avait vu que quelques troupes ambulantes assez mal assorties; encore même après le départ de cet artiste, le spectacle déclina-t-il sensiblement, et finit par retomber dans l'état de langueur et d'insignifiance, où il végétait au moment de son arrivée. Ce n'est que depuis quelques années qu'il s'est relevé, qu'il a pris un mode d'existence plus régulier, et qu'à la faveur de l'appui que lui accorde le gouvernement, il est parvenu à ce degré de considération qui lui a mérité le titre de spectacle national.

Le peu d'acteurs qui étaient restés à Varsovie, y demeurerent dans une inaction presque totale pendant les premiers mois, et quelques représentations qu'ils essayerent de donner, eurent si peu de succès; elles s'accordaient si mal avec l'enthousiasme patriotique, et la passion pour l'état militaire qui s'étaient emparés de toutes les têtes, qu'ils furent contraints, pour la plupart, de céder à cette impulsion qui devenait chaque jour plus générale, et de chercher eux-mêmes sous les drapeaux, sinon une illustration à laquelle aucun d'eux, sans doute, ne prétendait, du moins un mode d'existence qui les mit à l'abri de la misere qui les poursuivait sans relache.

Mais enfin dans les premiers jours d'octobre, le Conseil Suprême fit rouvrir le théâtre, et un rescript spécial sous la date du 11. du même mois assigna à l'entreprise, une somme annuelle de 2000^{tt}. que la caisse publique devait lui payer par quartier. c'est le premier exemple qu'on eût encore vu en Pologne, de la sollicitude du gouvernement pour le maintien d'une institution qui contribue autant aux progrès des sciences et des arts, qu'au perfectionnement de la civilisation et des moeurs. — malheureusement cette mesure si sage, si patriotique

ne put produire

ne peut produire aucun des avantages que le conseil s'en était promis, et que le public en attendait. La prise du faubourg de Prague, le 4. novembre suivant, l'entrée des Russes à Varsovie quelques jours après, forcerent de fermer encore une fois le théâtre, et nos artistes tour à tour acteurs et soldats, rentrerent dans leur ancienne inaction.

Cependant lorsque le tems eut un peu calmé ces premieres allarmes, et que l'administration ~~temporaire~~ provisoire établie par les Russes sur les débris du gouvernement révolutionnaire se fût à peu près organisée, le peu d'acteurs qui étaient restés à Varsovie, se réunirent en corps, et dans l'espoir que la réputation d'Owsinski qui n'avait pas voulu suivre Boguslawski à Léopold, leur assurerait la faveur du public, ils ouvrirent à tout hazard le théâtre, et donnerent quelques représentations qui, sans être très lucratives, les mirent en état de se soutenir, et même d'augmenter leur petite troupe. Comme il n'y avait ni entreprise ni société, l'égalité du partage qui se faisait à chaque fois sous les yeux de tous les artistes qui avaient joué un rôle quelconque, éloignait d'eux ces dissentions deshono-
-rantes

qui jadis avaient plus d'une fois scandalisé le public. Kurtz que, sans doute, des raisons semblables avaient aussi retenu dans la capitale, avec la majeure partie de ses danseurs, se joignit à eux, et les ballets qu'il donna attirerent un peu plus de monde, surtout parmi les Russes qui sont grands amateurs de ce genre de spectacle.

Cet état de choses dura jusque vers la fin de l'année suivante, 1795. que Kurtz alla rejoindre ses anciens sociétaires à Léopold, et emmena avec lui ses meilleurs ~~danseurs~~ artistes. Owsinski l'y suivit bientôt, et depuis cette époque, divers entrepreneurs, tels que Tuczynski, Trenkolowski, sa femme, Withowski se formerent successivement une nouvelle direction théatrale qui tombait, se relevait, retombait encore, et finissait toujours par se dissoudre entierement. Il en ~~fut~~ était de même de quelques troupes Italiennes, françaises ou allemandes qui se montraient par intervalles, et disparaissaient au bout de quelques mois. Les danseurs qui étaient restés à Varsovie, après le départ de Kurtz, s'associaient suivant les circonstances et leur intérêt du moment, à l'une ou l'autre de ces compagnies

ambulantes, et tâchaient, mais en vain, de les sou-
tenir. Quant à la troupe polonaise, on ne la voyait
guères à Varsovie que pendant les quatre ou cinq mois
les plus rigoureux de l'hyver, encore faisait elle de
tems à autre des pauses assez longues. tout le reste
du tems était employé, suivant l'ancien usage, à par-
courir les provinces, pour y refaire un peu sa caisse presque
toujours au dépourvu.

Cet état de fluctuation et d'instabilité subsista
pendant près de cinq années, et ne cessa entièrement
que vers la fin de 1799. que Boguslawski revint
de Léopole, et ramena presque tous ses acteurs. Il leur
joignit tous ceux qu'il retrouva à Varsovie, sous la direction
de Md. Truskolawska, qui elle-même se vit forcée de subir le
sort commun, et de se mettre à la solde du nouvel en-
trepreneur. Elsner qui avait suivi de près Boguslawski,
et qui commençait déjà à jouir d'une certaine répu-
tation, prit sur lui la surveillance de l'orchestre, qui
fut porté presqu'au double de ce qu'il était alors,
et de ce moment le théâtre prit un peu plus de ~~certaine~~ consis-
tance. - D'un autre coté - le repertoire s'enrichit d'un assez grand nombre
de pieces, parmi lesquelles on en distinguait au moins

quelques unes qui pouvaient faire honneur à la scene, et les acteurs encouragés par l'exemple de leur chef, guidés par leur interet personnel, ne négligeaient rien de ce qui pouvait mettre ces nouvelles productions en crédit. Si ~~leur jeu, leurs mouvements~~ toutefois leur pose, leur tenue, leurs attitudes, leurs gestes, leur déclamation n'ont point encore atteint ce dégré de correction que les vrais connaisseurs desireraient y trouver, on peut juger combien alors ils étaient loin encore de la précision, de la justesse qui constituent le mérite de la représentation, et qui prêtent tant de relief à tout ce qu'on est convenu d'appeler effet théatral. mais au moins ces artistes formés par un instituteur intelligent, étaient très superieurs à ceux qu'ils remplaçoient, et c'en était assez pour leur ménager les suffrages d'un public, qui s'est toujours fait une espece de devoir d'user d'indulgence envers ceux qui contribuent à ses plaisirs.

Un incident imprévu vint encore ajouter aux succès que s'était promis le nouvel entrepreneur. précisement à cette époque Sinuglewiez arrivait d'Italie, où il avait passé plusieurs années aux frais du Roi;

or comme il avait étudié sous d'assez bons maîtres, et qu'il s'était surtout appliqué à cette partie de la peinture qui a pour objet l'embélissement du théâtre, sans être un artiste de la première force, il avait au moins acquis toutes ces petites connaissances de détail qui peuvent prêter à la scène tout l'éclat, tout le lustre dont elle a besoin pour favoriser les prestiges de l'illusion.
Il consacra à Boguslawski presque tout le tems qu'il se proposait de rester en cette capitale, et peignit quelques décorations nouvelles d'un peu meilleur gout que les anciennes, et qui d'ailleurs avaient le mérite bien nécessaire pour le moment, de présenter de ces vues générales et indéterminées, propres à s'adapter à divers sujets, suivant le besoin. ce genre d'embélissemens, bien qu'étranger à la nature du drame, et au jeu des acteurs, contribue cependant jusqu'à un certain point, à faire ressortir l'un et l'autre, lorsqu'il est soigné comme il doit l'être. aussi parut-il, dans les commencemens surtout, ajouter au mérite des pièces et aux talens des artistes, qui savaient l'employer à propos.

Depuis cet instant, Boguslawski a soutenu sans interruption l'entreprise du théâtre jusqu'à l'an

1814. que de nouvelles réformes commandées par les circonstances et l'intérêt de la scène, firent passer cette direction en d'autres mains; et bien qu'il fit chaque année des courses en province, pendant l'été où le spectacle est peu fréquenté dans la capitale, il y laissait toujours assez d'artistes pour satisfaire la curiosité des amateurs qui continuaient de l'habiter, pendant cette saison morte pour les arts d'agrément.

Dès l'an 1810. S. M. le Roi de Saxe, avait en sa qualité de Duc de Varsovie, rendu, sous la date du 14. avril, un décret qui ordonnait l'établissement d'une direction spéciale du théâtre, sous la surveillance du gouvernement, sans préjudice de la direction particulière qui devait s'occuper en sous ordre des détails de l'administration. ce même décret autorisait Boguslawski, qui conservait l'entreprise, à former une école dramatique, d'après le plan qu'il avait présenté, et renouvellant l'exemple donné par le conseil suprême, pendant la révolution, le monarque assignait sur la caisse publique, une somme de 2000.# qui devait être payée annuellement et par quartiers, pour l'entretien de cet établissement. ce Décret fut mis à

exécution sans autre délai que celui qu'exigeait
l'effectuation des mesures qu'il avait prescrites, et dès le com-
mencement de Juin, La direction en chef, composée d'un
président, de plusieurs conseillers ou assesseurs, d'un se-
crétaire général et d'un archiviste, entra en fonction,
et détermina d'une maniere précise la marche qu'elle
devait suivre dans ses opérations ultérieures. L'école
dont l'organisation comportait plus de détails, fut
cependant ouverte presque dans le même tems, et
L. Boguslawski qui devait y exercer une espece d'inspec-
tion, subordonnée toutefois à celle de la Direction gé-
nerale, se chargea d'y donner des leçons sur les parties
de l'art dramatique les plus nécessaires aux élèves qu'on
voulait former pour la scène; telles que la déclamation,
la pantomime, le geste naturel ou d'institution &c.
Les élèves subirent leur premier examen en 1812.
et deux d'entre eux obtinrent les médailles d'or
qui devaient être la recompense du zéle, de l'appli-
cation et des premiers succès.

Mais la guerre aussi acharnée qu'imprévue
qui éclata à la fin de cette même année, et les événe-
mens sinistres qui en furent le résultat, ayant entravé
la marche des opérations du gouvernement, cette nouvelle
institution qui commençait à peine à se consolider, dut

se repentir de ces désastres funestes; elle fut d'abord négligée, et finit par tomber entièrement. l'école fut abandonnée et par les professeurs et par les disciples; Les uns et les autres se dispersèrent, et au bout de quelques mois, ~~et~~ il restait à peine quelques traces d'un établissement qui s'était annoncé sous de si heureux augures, qu'il paraissait impossible de douter des succès qui devaient le couronner.

Heureusement pour la Pologne, le gouvernement provisoire qui s'organisa à cette époque, sous les auspices et par les ordres de S. M. I. et R. n'était ni aussi insouciant ni aussi arbitraire que ces autorités prétendues administratives qui s'étaient jadis, et plus d'une fois, constituées en cette capitale, au nom de la Russie. Il respirait cet esprit d'ordre, cette passion du bien public qui animait le monarque auquel il devait son existence. Il en donna la preuve la plus évidente, en rétablissant et la Direction générale du théâtre et l'école dramatique: Il fit plus; il leur conserva la pension annuelle que le Roi de Saxe avait décrétée en leur faveur. Un rescript en date du 10. février 1814. devint la base sur laquelle devait reposer

cette création si généreusement renouvellée. il ne fit même aucun changement sensible au plan qui avait été présenté dans le tems à Frédéric auguste, et qu'il avait adopté, et la seule réforme qu'il se permit alors, ce fut de transporter à M. Osinski gréfier de la cour suprême de cassation, et membre de la société royale des amis des sciences, l'entreprise et la direction particulière du théâtre, laquelle était restée jusqu'alors entre les mains de Boguslawski. cette place était due aux plus justes titres au traducteur du Cyd et des Horaces, à un savant qui joignait à toutes les connaissances que doit posséder un homme de lettres, celles qui distinguent et caractérisent le vrai connaisseur. - en effet - Outre ses productions originales, la scène polonaise lui doit tout ce qu'elle a de meilleur en fait de traductions d'ouvrages classiques du haut genre; traductions qui toujours fidèles, sans jamais se rabaisser à une imitation servile, font ressortir toutes les beautés de l'original, en leur prêtant les graces d'une diction pure et d'une versification harmonieuse.

Ce mode d'administration, bien qu'il ne fût originairement que provisoire, subsista jusqu'au 17. dé-

-cembre

– sans éprouver aucun changement. A cette époque
décembre, 1816. ~~que~~ le Lieutenant du Royaume décréta
un nouveau réglement pour l'école dramatique et
celle de musique qu'on devait y joindre. Ce réglement,
sans rien changer à la nature et à l'objet de cet établis-
sement, preservait et pour la tenue générale de ces
deux écoles, et pour le système d'instruction, un ordre
plus conforme aux circonstances, et plus d'accord
avec le but qu'on se proposait dans cette double insti-
tution. D'après cette nouvelle organisation, il y a
six professeurs en titre, qui donnent régulièrement,
et à des heures fixées, des leçons 1. sur les diverses par-
ties de l'art dramatique :– 2. sur l'histoire ancienne
et moderne, surtout pour les objets qui se lient par ~~ont~~ un rap-
port quelconque avec les ~~aux~~ sujets qu'elle fournit à la scène,
ainsi que sur la mythologie considérée comme la
source la plus féconde des beautés qui font le char-
me de la poésie en général, et principalement ~~surtout~~ de la poésie
dramatique :– 3. sur la littérature nationale
et même étrangère, observée sous le point-de-vue
qui la rapproche des connaissances nécessaires au
théâtre. Les trois dernières leçons avaient un objet
plus méchanique en apparence, mais elles étajent ~~ou~~ au moins en
contact plus direct avec les détails de l'art. ~~les plus~~
~~interessans~~. elles comprenaient les principes du chant,

de la danse et des armes, (quant à la pose, à la tenue et aux mouvemens du corps.) L'école de musique devait outre cela avoir quelques professeurs particuliers, pour les diverses branches qui lui sont plus exclusivement propres.

Quatre mois avant cette seconde réforme, les élèves de l'école, telle qu'elle avait été réorganisée par le gouvernement provisoire, avaient subi un examen public, en présence d'une assemblée aussi brillante que nombreuse, dans laquelle on distinguait le Lieutenant du Royaume, tous les Sénateurs qui se trouvaient alors à Varsovie, les ministres, les fonctionaires publics du premier ordre, et les personnes les plus distinguées de l'un et l'autre sexe. Tous ces jeunes gens y répondirent d'une manière assez satisfaisante en général, à toutes les questions qu'on leur fit, sur les diverses parties de l'art dramatique, et même sur des objets de sciences et d'arts qui n'y ont qu'un rapport indirect, tels que l'histoire ancienne et moderne, étrangere et nationale, la mythologie, la géographie, la littérature, les régles de la versification &c. Ce n'étaient encore, il est vrai, que des germes qui commençaient à se développer; ~~mais~~ cependant cette premiere épreuve, bien que peut-être elle ne répondit pas pleinement à l'espoir

qu'on en avait conçu, était toutefois d'un augure assez favorable: elle annonçait dans quelques uns surtout de l'application, du zéle, et même du gout et des talens qui ne demandaient qu'à être cultivés.

A la suite de cet examen, les élèves jouerent deux petites pieces dans lesquelles les uns firent preuve d'une mémoire sûre et prompte, avantage précieux il est vrai, mais ~~et~~ qui pourtant n'est pas à négliger dans cet état; les autres, d'une intelligence susceptible de perfectionnement. Un examen semblable devait ~~doit~~ avoir lieu chachaque année, et tout semblait présager dès lors que les progrés futurs de ces jeunes artistes rempliraient l'attente que ce premier essai avait fait concevoir, et qu'ils sauraient mettre à profit les nouveaux moyens d'instruction, que la bienveillance du Monarque et la sollicitude du gouvernement venaient de réunir dans leur école.

D'après la nouvelle organisation confirmée par un décret particulier du Lieutenant du Royaume, la direction suprême du théâtre et de l'école dramatique est composée d'un président et de

cinq ou six membres, tous personnages distingués par leurs connaissances et le zele empressé avec lequel ils concourent au progrès des lettres, le fruit de leurs études et de leurs Loisirs. Un de ces assesseurs ou conseillers est toujours le Directeur particulier et l'entrepreneur du théâtre, Lequel est censé connaitre mieux que qui que ce soit, tous les détails de l'administration qui lui est confiée. On lui joint même, au besoin, quelques uns des employés dans cette administration. Ils peuvent ~~y~~ être appelés à la séance pour donner à la Direction générale tous les renseignemens que les devoirs de sa gestion lui rendent nécessaires. ceux qu'on y admet le plus communement sont Le controleur, pour la vérification des comptes, si le cas y échée, les deux directeurs de musique et les deux regisseurs chargés concurremment de la surveillance de tout ce qui appartient au théatre. La nouvelle ~~administration~~ Direction suprême doit avoir comme l'ancienne, un Secrétaire général, qui a sous lui un employé en second tenant le protocole.

La direction particuliere du théatre entretient de 35. à 40. acteurs plus ou moins, dont 20. hommes ou

à peu près, et 15. ou 18. femmes. ce nombre, au surplus, n'est pas toujours fixe. chaque année il peut en mourir quelqu'un: D'autres quittent ~~la capitale~~ Varsovie, et vont embélir ou peut-être déshonorer des théâtres de province, sur lesquels ils esperent se montrer avec plus d'avantage. mais souvent aussi ils sont remplacés par des artistes de ces mêmes théâtres, qui persuadés que la scène d'une ville du second ordre n'offre pas un champ assez vaste à leurs talens, veulent, à toute force, briller sur celle de la capitale. D'ailleurs l'école dramatique actuellement plus nombreuse et mieux exercée que l'ancienne, ~~peut~~ pourra fournir de tems à autre de nouveaux sujets de l'un et l'autre sexe, que l'on choisira parmi ceux qui ~~ont~~ auront donné des preuves d'un talent plus distingué.

Ces jeunes artistes sont la ressource la plus sûre du théâtre, et celle qui, sans doute, trompera le moins son attente. Mais aussi, de leur coté, ils peuvent compter sur tous les encouragemens et même sur les distinctions que l'on croira devoir à leur zèle et à leurs travaux. Le public les ~~reçoit~~ recevra d'abord avec indulgence; plus tard il les applaudira avec l'empressement de la satisfaction,

dès qu'il ~~sent~~ se sera bien convaincu qu'ils ont la noble ambition de faire honneur aux soins que leur ~~ont~~ donnent leurs instituteurs, et de s'élever au niveau de leurs guides et de leurs modeles. que dis-je! on ~~s'empresse~~ ne ~~craint~~ craindra pas de leur accorder d'avance une partie des suffrages qu'ils s'efforceront de mériter, bien qu'ils n'y aient pas encore acquis des droits aussi avérés que l'exige l'interêt de la scène. Il suffira que leurs premiers essais semblent offrir une garantie assurée des progrès qu'ils feront dans un art, où l'on ne peut être médiocre sans une espece de crime.

En outre, la direction du théâtre a fait imprimer l'année dernière, dans les deux gazettes nationales, de l'aveu et même d'après les conseils du ministre de l'intérieur et de la police générale, un avis en forme de circulaire, adressée à toutes les personnes qui se sentiraient une vocation marquée pour le théâtre, et qui se croiraient en état de fournir cette carrière avec honneur. On les engage à se présenter, sûres d'être admises au concours. Si dans l'examen préalable qu'on leur fera subir, et qui doit être aussi sévère que l'exige l'importance du sujet, on reconnait dans quelques uns de ces aspirans, ce germe de talens qui donne des espérances fondées, on leur permettra de se

présenter sur la scène, et d'y jouer dans deux ou trois pièces, dans lesquelles on leur assignera des rôles analogues à leur disposition et à leurs moyens acquis ou naturels. La maniere plus ou moins satisfaisante dont ils rempliront ces rôles, décidera de leur admission ou de leur renvoi. Dans ce dernier cas, ils ne pourront se plaindre, car ils auront pour Juges, non seulement tous les membres de la direction générale et de l'administration particuliere du théatre, qui est spécialement interessée au succès de la scène, mais aussi le public auquel ils viennent offrir leurs services, et qui seul a le droit de fixer le prix qu'il croit pouvoir mettre à leurs talens.

Ces trois moyens employés concurremment pourront, à la longue, fournir à la scène de la capitale, un nombre suffisant d'artistes plus capables de lui faire honneur, que ceux qu'on recevait jadis sur de simples apperçus, et que le besoin forçait presque toujours d'employer d'emblée, et souvent même sans prendre le tems de leur faire subir aucune épreuve.

L'orchestre est composé de 25. à 30. musiciens: savoir 4. premiers violons: – 4. en second: – 2. haute-contre – deux Basses:

-2 basses: -2 contrebasses: -2 hautbois: -2 ou 3 flutes: -2
souvent 3 clarinetes: -2 cors: -2 fagots: -1 ou suivant les
cas, 2 timbales: -2 trompetes et 1 Saquebute.(a)

Cet orchestre qui pourrait être plus nombreux, et surtout mieux choisi, plus en harmonie avec les pièces où il entre de la musique et du chant, est sous la surveillance de deux directeurs chargés conjointement de toute la partie musicale, ~~comme aussi de~~ soit pour la composition des opéras du genre moyen, et même de ceux qu'on appele ici du haut genre, soit pour leur exécution, lorsqu'ils sont l'ouvrage d'un autre musicien, étranger ou non au théâtre; ce qui doit s'entendre aussi des Opéras qu'on emprunte des repertoires Italien ou français, et dont on adopte la musique, sans y faire de changemens.

(a) La Saquebute est un instrument de musique à vent, espece de trompète harmonique, qui se rapproche à quelques égards de celle qui est en usage dans les orchestres militaires, mais qui en differe pour la forme et la grandeur. les sons qu'on en tire sont plus sombres, plus lugubres que ceux des trompètes ordinaires, et forment avec eux une espèce de basse continue, laquelle toutefois peut varier au gré du musicien qui sait s'en rendre maître. Ils sont d'un très grand effet dans les morceaux d'harmonie imitative, du genre grave et mélancholique. cependant les Français ne l'employent dans aucun de leurs accompagnemens. les Italiens s'en servent, mais seulement dans quelques pièces qui doivent rendre avec plus d'expression l'accent de la douleur: Ils l'appellent Trombone. L'allemagne est le seul pays où cet instrument soit d'un usage presque général: Il y prend le nom de Posaune. La dénomination sous laquelle il se désigne en latin, (tuba harmonica et ductilis) annonce ses propriétés, et donne une idée assez juste des avantages qu'on peut en tirer.

Un de ces directeurs, (celui qui est entré le dernier en fonction) s'est voué d'une manière plus spéciale à la composition, genre d'occupation d'une assez haute importance, lorsqu'il est bien rempli, et dans lequel il se fait souvent honneur. Ce n'est point au reste un privilège attaché à sa place, mais plustôt un effet de son goût particulier, car ces deux fonctions sont absolument égales, et quant au rang et quant aux droits, et ceux qui les remplissent, doivent travailler concurremment ou se remplacer au besoin.

Parmi les employés que l'administration du théâtre pensionne annuellement, on doit encore compter deux caissiers, dont l'un est ordinairement un des acteurs, autorisé à cet effet par la société qu'il représente; puis un concierge chargé de veiller à l'entretien et aux réparations courantes des édifices appartenant au théâtre, et deux garde-magasiniers, dont l'un est préposé à la surveillance de la garderobe, et l'autre à celle de tous les autres effets qui sont d'un usage plus ou moins habituel au spectacle. Il y a en outre un méchanicien en chef pour la facture, le placement et le jeu des Machines, et deux peintres pour le dessin et le confectionnement des décorations, des draperies, des costumes, et en general de tous les accessoires qui doivent contribuer à l'embélissement de la scène.

L'ancienne administration qui portait souvent à l'excès l'économie, dans les objets même les plus indispensablement nécessaires, ne tenait à son service qu'un seul peintre, encore était-il si médiocre, si peu versé dans son art, que les directeurs des théâtres les plus ordinaires d'Italie

réussiraient

réussent peut-être [au] voulu l'employer pour le simple tracé des lignes de contour. C'était un vrai barbouilleur que la Direction actuelle, toute reconnaissante qu'elle fût de ses anciens services, n'a pu élever à un poste plus distingué, qu'à celui de <u>moucheur de chandelles</u>, titre que ce prétendu rival des Zeuxis et des Appeles trouva si peu signifiant, que par une petite vanité dont on ne peut guères lui faire un crime, il le métamorphosa dès le jour même en celui de <u>directeur de l'éclairage</u>.

Les deux peintres qui l'ont remplacé, n'ont pas eu, [j'en conviens] ~~sans doute~~, beaucoup de peine à faire oublier un soi-disant artiste qui joignait à un défaut de goût total, une intelligence très bornée. Mais pour soutenir [dignement] cette prééminence à laquelle ils ont, sans doute, quelques droits; pour prouver que cette supériorité qu'on leur reconnait, n'est point usurpée, il faut qu'ils aient eux mêmes une connaissance profonde et bien réfléchie de tout ce que leur prédécesseur ignorait; il faut [pour eux] qu'ils soient versés dans toutes les parties de l'architecture de décoration, qui sont en rapport avec les divers embélissemens de la scène, et qu'ils possèdent au même dégré tout ce qui dans les proportions de la figure et les détails du paysage, peut se combiner avec la composition des scènes épisodiques, où la nature et l'art déploient à l'envi leurs richesses et leurs beautés; il faut qu'ils aient étudié à fond et qu'ils sachent rendre avec toute la précision et la justesse que réclame chaque sujet, les principaux effets de l'optique, de la perspective linéaire et aérienne, du profil, des lointains, des jets et reflets de lumière, des ombres massées ou partielles, des plans en recul, entiers ou tranchés, et en général de tout ce qui fait partie des accessoires obligés, de tout ce qui peut

produire ce genre d'illusion, de laquelle dépend en partie l'effet
théatral; que dirai-je de plus? on exigera même qu'ils ne soient pas abso-
lument étrangers aux draperies et aux Costumes, bienque ces deux objets ne
soient pas essentiellement du ressort de la peinture, et qu'à cet égard comme à tous les autres, ils sa-
chent créer au besoin, et disposer à propos tous les embélissemens que récla-
me impérieusement dans tel poëme que cesoit, le sujet, l'action, le caractere,
la Situation et le personnage, suivant les climats, les tems, les circonstances, les lo-
calités, les mœurs et les évènemens que l'auteur développe dans son drame,
et que le décorateur doit rendre sensibles, en leur prêtant le ton de couleur
qui leur convient.

Mais il n'est guères possible qu'avec aussi peu de fonds en réserve,
et un revenu aussi modique que celui dont elle jouit annuellement, la
Direction ait pu se procurer, et puisse entretenir comme ils doivent l'être,
des artistes qui possèdent à fond toutes ces connaissances, et qui excellent
dans toutes également: et quand même elle en ~~trouverait~~ aurait de tels, il lui
serait plus difficile encore de trouver dans les faibles ressources qu'elle a
sous la main, de quoi suppléer à tout ce qui lui manque, ~~de~~ perfection-
ner aussi promptement qu'elle le devrait, tous les objets qu'elle a ~~souvent~~ jusqu'ici
été forcée de négliger, et ~~d'~~ surtout organiser comme il convient de le faire, tout
ce qui tient de près ou de loin au théatre. par une suite nécessaire,
il lui serait impossible de faire cesser de sitôt cette foule d'abus que l'i-
gnorance, le préjugé et le défaut de gout ont introduits sur la scène, que le
tems semble avoir consacrés, et que peut-être aussi le tems seul pourra cor-
riger. (le seul moyen efficace serait de trouver une source où l'on pût comme Lord North puiser sans cesse de l'argent, puis de l'argent et encore de l'argent.) en note.

C'est par cette raison que, tout exigeans que soient les vrais connais-
seurs, ils sentent eux-mêmes qu'il serait injuste de faire ici à la Direction,

tous les reproches que pourrait authoriser, que justifieroit même ailleurs la négligence dont on lui fait un crime. Non moins équitable que les connaisseurs, le public pense comme eux sur ce point. Il va même jusqu'à convenir que dans bien des cas, la scène polonaise a infiniment plus de droits à l'indulgence que beaucoup de théatres étrangers qui, avec plus de facilités, de ressources et de moyens, sont très souvent tombés, et tombent encore aujourd'hui dans des méprises que peut-être on ne pardonnerait pas au nôtre.(a) Tout ce que ce public exige c'est que nos artistes n'abusent pas aussi souvent de cette indulgence qu'on leur accorde avec tant de générosité.

J'avais annoncé un simple essai sur l'histoire de la scène polonaise, et ce premier paragraphe qui ne contient encore que celle du théatre de Varsovie, forme déja près d'un volume. Et combien cette esquisse ne serait-elle pas plus étendue encore, si voulant rester fidèle à l'ordre chronologique que je me suis prescrit, et suivre scrupuleusement cette longue série d'époques différentes qui s'y succèdent si rapidement, je fusse entré dans tous les détails que pouvaient comporter, que sembloient même exiger quelquefois, le tableau des vicissitudes qu'il a éprouvées depuis son origine jusqu'à nos jours, l'analyse des causes qui les ont déterminées, et l'exposé même le plus succinct des effets aussi multipliés que sinistres qui en ont été le résultat. Mais j'ai cru pouvoir laisser une partie de ce soin au rédacteur de l'almanach de ce théatre, comme je me suis reposé sur lui pour l'indication des pièces qu'on y donne chaque jour, et la spécification du genre auquel elles appartiennent, du nombre de représentations qu'elles ont eues &c &c. tous objets qui ne pouvaient trouver place dans mon ouvrage, et que je devais par conséquent m'interdire.

(a) voyez à la fin du chapitre second de cette partie, une note que son extrême longueur m'a contraint d'y renvoyer.

§: 2.

Ballets – Pantomimes &c.

Bienque les ballets simples, tels que divertissemens, pastorales, fêtes champêtres, et autres de ce genre, et les ballets pantomimes, héroiques, historiques, mythologiques &c. aient souvent contribué à l'embélissement de nos représentations théatrales, cependant ils n'ont jamais été ici comme ils le sont ailleurs, et surtout à l'académie royale de musique de Paris, une partie intégrante, ou même essentielle du Spectacle. Le plus souvent même ils n'y étaient admis que dans certaines circonstances marquantes, et toujours momentannément.

Je dirai plus; les danseurs réunis en corps, formaient une société absolument distincte et qui ne tenait à celle du théâtre par d'autres rapports que par ceux d'un intérêt commun durant les intervalles ordinairement assez courts de leur rapprochement. Elle avait son directeur particulier, et d'ailleurs elle était soumise à un mode d'administration exclusivement fait pour elle, ~~même~~ et cela dans le tems même où les danseurs se montraient sur la scène, en vertu d'un arrangement contracté avec la direction du théâtre.

Dans l'origine ils ne dépendaient que de S. M. Stan: Auguste, et pendant plusieurs années ils resterent attachés à son Service; Ils le suivaient à sa maison de campagne, où il passait ordinairement le printems et l'été. mais comme il ne pouvait les employer que rarement pendant l'hiver, il leur permettait alors de se montrer

parfois sur la scène. Il est vrai que du moment où le Roi cessa de les tenir à sa solde, ils se mirent successivement à celle du premier entrepreneur étranger ou national, qui était en état de les ~~entretenir~~ payer. mais alors même ils continuerent, -comme je l'ai dit,- à former un corps séparé et indépendant: ils ~~ne dependaient du~~ n'étaient attachés au théatre, qu'en vertu des engagemens momentanés qu'ils contractaient volontairement avec l'entreprise à laquelle ils s'attachaient pour un tems déterminé. ces engagemens même ne subsistaient qu'autant que l'une ou l'autre des parties contractantes croyait de son interêt d'en remplir les clauses. D'ailleurs ces associations n'eurent jamais réellement pour but, comme en France, de perfectionner l'art; on pourrait dire même qu'elles ne se proposaient pas essentiellement de prêter à la Scène plus de pompe et d'interêt; car, dans le vrai, les entrepreneurs n'avaient en vue que de flatter le gout passager des spectateurs, d'attirer plus de monde, et d'augmenter la recette qui souvent ne s'élevait pas au niveau des dépenses.

Ainsi les destinées de ces deux corps qui contribuaient ou séparément ou concurremment aux plaisirs du public, étaient tantôt communes, tantôt indépendantes l'une de l'autre, et, par une suite nécessaire, la societé des danseurs

a du, non seulement éprouver les vicissitudes que comportait son administration particulière, mais en outre partager plus d'une fois celles qui faisaient si souvent échouer les projets et les entreprises du théâtre lui-même.(a)

Si on voulait regarder comme existence réele, l'apparition momentanée de quelques troupes de danseurs, on pourrait dire que l'origine des ballets est plus ancienne que celle du théâtre. En effet, bien des années avant son organisation, on avait vu, à plusieurs reprises, diverses troupes Italiennes arriver en cette capitale, et y déployer avec plus de faste que de vrai mérite, des talens souvent très médiocres, et qu'on payait beaucoup plus qu'ils ne valaient. Or la plupart de ces troupes ambulantes avaient à leur solde quelques danseurs, qui donnaient ordinairement à la suite des representations, de petits divertissemens qu'on décorait du nom de ballets, et qui, tout mesquins qu'ils fussent, faisaient au moins oublier l'ennui que ne manquait pas de produire la mauvaise exécution de leurs opéras. Mais ce genre de spectacle encore nouveau pour nous n'était pas de longue durée. Comme à cette époque, la danse théâtrale n'était guerres plus en faveur à Varsovie que la musique Italienne, et que ces prétendus artistes n'étaient guerre propres à les mettre en crédit, il arrivait presque toujours, qu'après s'être annoncées avec une ostentation ridicule, et les chanteurs et les cantatrices et les danseurs étaient

(a) cette communauté de rapports et d'intérêts, bienque momentannée et passagere me forcera plus d'une fois de retracer dans l'histoire des ballets, des faits que j'ai déja détaillés dans celle du théâtre; mais je ne ferai que les indiquer.

contraints d'abandonner la scène, faute de spectateurs, et d'aller tenter fortune à Berlin, à Pétersbourg, ou à Stockholm. encore même la plupart du tems n'auraient-ils pas pu se rendre à cette nouvelle destination, si la généreuse bienveillance des citoyens n'eût pourvu aux frais de leur voyage.(a)

À l'époque même où le théâtre fut ouvert pour la seconde fois, (en 1774.)(b) et transféré du palais de Saxe à celui de Radziwill, il se trouvait à Varsovie une de ces troupes Italiennes qui courent de capitale en capitale, sans pouvoir se fixer dans aucune. C'était la meilleure qu'on y eût encore vue, et elle avait comme les autres, une demi douzaine de danseurs que dirigeait un maître des ballets, nommé Sacco. plus intelligent et plus versé dans son art que ne le sont ordinairement ces prétendus successeurs des Pilade et des Batyle, il était parvenu en très peu de tems à former un certain nombre d'élèves, dont il avait fait des figurans pour des chœurs: - D'un autre coté, le genre pastorale auquel il s'était attaché de préférence, lui avait donné une certaine vogue, et mettait en faveur ses divertissements. ainsi la danse était devenue la partie dominante du spectacle, et servait en quelque sorte de sauve-garde aux opéras qu'elle faisait paraître.

(a) Les acteurs polonais ont donné plus d'une fois l'exemple d'une générosité semblable
et cette générosité était d'autant plus digne d'éloges de leur part, qu'ils venaient
au secours d'artistes étrangers qui leur avaient fait un tort sensible, en détournant
du théâtre national, tous ceux des amateurs qui, à raison de leur fortune et de
leur passion pour tous les genres de plaisirs, eussent été les plus à même de le soutenir.

(b) On a vu qu'il avait été ouvert la première fois en 1765. qu'il n'avait pu se soutenir deux ans entiers, et qu'il était resté fermé pendant plus de huit années consécutives. -

plus supportables. Cependant, malgré tous ses efforts, cette troupe ne put se soutenir plus de six à huit mois, et celles qui lui succéderent plus tard, et à divers intervalles, ne furent pas toujours aussi heureuses.

Mais ces ballets composés de danseurs étrangers, et soumis à des directions étrangeres elles-mêmes, qui s'annonçaient sous diverses formes, et sous différens noms; ces ballets ne peuvent pas être considérés comme faisant partie de l'administration théatrale. Je dis plus; aulieu de multiplier les faibles ressources que notre théatre eût pu se procurer, ils les diminuaient ordinairement, et les tarissaient même quelques fois, en attirant par l'attrait de la nouveauté, une certaine affluence à leur spectacle, qu'ils recommandaient partout avec l'emphase ordinaire aux Bergamarques.

Ce ne fut qu'en 1783. que l'entreprise polonaise qui existait alors, et qui commençait à chanceler, se hazarda, pour éviter sa dissolution totale, d'imiter l'exemple des Italiens, et de se créer des ballets qu'on pouvait appeler nationaux. ~~Mais,~~ ainsi c'est l'époque que la plus reculée à laquelle on puisse faire remonter leur origine, encore même, je l'ai dit, en joignant à ses représentations ordinaires ces divertissemens d'un nouveau genre, elle avait bien moins pour objet de donner un plus haut dégré de perfection à cette branche de l'art dramatique, et de prêter plus d'intérêt à la scène, que d'augmenter ses revenus, pour se mettre à même de faire face à ses dépenses. Malheureusement

pour elle, son espoir fut encore trompé. comme ces sortes d'embe-
bélissemens, bien qu'ils ne soient que de simples accessoires,
sont très couteux, dans les commencemens surtout, et qu'on avait
alors peu de moyens, ils ne peurent ni se perfectionner, ni même se soutenir, et la direction fut
obligée d'y renoncer au bout de quelques mois.

Quoiqu'il en soit, c'est encore à Boguslawski que nous
avons dû cette nouvelle source de jouissances. ce fut dans l'espoir
de donner aux représentations plus de latitude et d'intérêt,
et de les rendre par cela même plus lucratives, qu'il conçut
l'idée d'y établir des ballets à demeure et de les nationaliser.
Je ne repeterai pas ici ce que j'ai dit plus haut de la double
entreprise qu'il forma avec un maître de ballets allemand,
nommé Kurtz, qui se trouvait alors en cette capitale, et de l'a-
rangement d'après lequel il prenait sur lui toute la partie
des représentations, ainsi que la direction générale du théâtre,
et laissait à son associé celle des ballets, de la musique,
des décorations et des autres embélissements. Il me suffira
d'ajouter que cette nouveauté leur attira la vogue, et que
pendant quelque tems elle doubla leurs revenus.

Dans les commencemens ils furent obligés de prendre
à leur solde quelques danseurs étrangers, que la banqueroute
très complète d'une troupe Italienne dont ils faisaient partie,
avait laissés sans occupation. mais bientôt ils les remplacerent
par des jeunes gens du pays, que Kurtz forma en très peu de

tems, et qui même se firent deslors une réputation assez distinguée.

Cependant la haute faveur que cette nouvelle entreprise avait obtenue d'abord, baissa insensiblement; la foule s'éclaircit peu à peu, et la société se vit contrainte de rompre les engagemens qu'elle avait pris avec le public ~~vers~~ avant la fin de 1784. elle renvoya ses danseurs, qui se voyant abandonnés à eux mêmes et sans ressources, s'attacherent à une mauvaise troupe Italienne qui venait d'arriver à Varsovie. mais l'année suivante, on vit les ballets renaître en quelque sorte de leurs propres cendres, et reparaître avec un éclat qu'ils n'avaient point encore eu. cette époque peut être regardée plus justement encore que la premiere que j'ai indiquée, comme celle de la veritable origine de ce genre de Spectacle.

M. Tyzenhauz un des Seigneurs les plus riches du Royaume, et qui tenait à ferme toutes les économies de la manse royale, avait fait venir de Paris, dès l'an 1781. un jeune homme nommé le Doux qui se disait figurant dans les choeurs de l'opéra, et l'avait chargé de former une école de danse dans une de ses terres. Il remit sous sa direction 50. jeunes gens, tous fils de cultivateurs des domaines qu'il administrait, et choisis parmi ceux dont la taille, la tenue et la souplesse dans les mouvemens semblaient promettre des progrès plus rapides et plus soutenus.

ils passerent trois ans entiers à la campagne, n'y connais-
sant d'autres occupations que celles qui avaient pour objet
de les perfectionner dans l'art auquel ils s'étaient consacrés.

Lorsqu'ils furent passablement formés, S. M. Stanisl-
Auguste les fit venir à Varsovie et les prit à sa solde. com-
me outre le service qu'ils devaient faire auprès de lui, le Monar-
que se proposait de les faire paraitre plus tard sur la scène, ~~sans~~
(mais seulement par intervalles, et sans
d'ailleurs les attacher definitivement au théatre) Kurtz,
qui n'avait pas quitté Varsovie, fut honoré de la confian-
ce du souverain, et chargé de diriger cette école concurrem-
ment avec Le Doux. ses talens étaient connus, et la réputa-
tion qu'il s'était faite dans sa premiere entreprise ga-
rantissait le succès de la seconde, quoique d'un genre
un peu différent.

cet espoir ne fut pas trompé, et quelques mois
après leur arrivée, ces jeunes éléves se montrerent
sur la scène, et parurent même avec quelqu'avanta-
ge dans une espece de fête champêtre sous le titre de:
Hylas et Sylvie. cette composition trop médiocre pour
mériter le nom de ballet-pantomime, était une imitation
ou plutôt une parodie de quelques uns des divertissemens
qui se donnaient autrefois sur les théatres de la Cour
de France, dans les maisons de campagne du Monarque

elle obtint toutefois les applaudissemens des spectateurs, quoiqu'elle fut exécutée un peu foiblement, comme on devait s'y attendre de la part de jeunes villageois qui n'avaient pas eu encore le tems de prendre une idée parfaitement réfléchie de la danse théatrale ~~pour ainsi dire~~ observée en masse et dans son ensemble, ~~et~~ à plus forte raison des ramifications multipliées dans lesquelles on peut la diviser. C'était d'ailleurs la premiere fois qu'ils paraissaient sur un théatre public, et la vue d'une nombreuse assemblée inspire presque toujours à de jeunes gens naturellement timides, une espece de terreur panique qui retient leur essor, et les empêche de déployer leurs talens comme ils le feraient dans une société plus bornée et moins brillante. ajoutez à cela que, ~~Enfin~~ presqu'aucune des situations qui se succédaient au hazard dans cette petite pastorale, n'était de nature à faire renortir avec avantage ni la souplesse de leurs mouvemens, ni la légereté de leurs pas, ni les graces de leurs attitudes. Je passe sous silence quelques autres raisons qui pourraient encore leur servir d'excuse.

Il y avait déja trois ans bien révolus que ces jeunes danseurs étaient fixés à Varsovie, faisant leur service auprès du Roi, à sa maison de campagne durant l'été, et se montrant sur la scène pendant l'hiver, à certains

Jours fixés. Ils continuaient de s'exercer sous les yeux des deux directeurs chargés de leur instruction, et graces au Zéle éclairé ~~empressé~~, aux travaux assidus du second de ces instituteurs, (Kurtz) ils avaient déja fait des progrès très sensibles, lorsqu'une nouvelle recrue de danseurs tout formés vint se Joindre à eux, et contribua par l'émulation qui devait naturellement éclore entre ces deux petites troupes, à développer et à perfectionner les talens de l'une et l'autre.

Vers le milieu de 1788. le Grand-Général Oginski ferma le théatre qu'il avait ouvert à Slonim, et qu'il entretenait à ses frais depuis quelques années. on a vu dans l'histoire ci-dessus qu'il renvoya en même tems et ses acteurs et ses danseurs, et que les uns et les autres, pour ne pas rester sans occupation, vinrent se joindre à ceux de Varsovie. Ce fut à cette époque que Kurtz plus confiant dans la capacité de ses élèves, et cédant à l'impulsion de son génie, osa mettre à exécution le projet qu'il avait formé depuis long tems, de donner de vrais ballets-pantomimes du haut genre, et en plusieurs actes, des ballets dont les sujets tirés de l'histoire et de la mythologie, devaient offrir infiniment plus d'intérêt que les simples divertissemens auxquels on s'était borné jusqu'alors.

Il tenta plusieurs essais en ce genre qui ~~tous~~ réussirent assez bien, et tout lui présageait des succès plus heureux encore, qui, sans doute, se fussent réalisés, s'il n'eût été arrêté dans sa course par une de ces révolutions qui se succedaient si rapidement sur notre théâtre. Vers le milieu de 1789. Ryx abandonna l'entreprise du théâtre qu'il dirigeait depuis quatre ans. alors les acteurs sans chef et sans appui se dispersèrent pour la plupart, et les danseurs que le Roi payait assez mal, et qu'il ne faisait plus venir à Lazienki que de tems à autre, s'attachèrent à une troupe Italienne qui se trouvait par hazard à Varsovie. mais l'année suivante (1790.) Boguslawski étant revenu de Vilna où il avait passé cinq années entières, et ayant ramené avec lui les meilleurs acteurs de la troupe qu'il y avait formée, il rouvrit le théâtre et en prit encore une fois la direction. Les danseurs reprirent courage, et s'empressèrent de lui offrir leurs services. mais la modicité des fonds qu'il pouvait consacrer à ce nouvel établissement, et la crainte d'échouer dans son entreprise, s'il prenait sur lui ce surcroit de dépenses, ne lui permirent ~~par~~ d'abord ~~de~~ se prêter à leurs vœux mais. Le Roi leva cet

obstacle

obstacle quelques mois après: ayant, suivant son usage quitté sa maison de campagne avant la fin de l'automne, et n'ayant plus besoin de ses danseurs, il permit à Boguslawski de les employer, que par intervalles, et se chargea lui même de les payer pour les représentations auxquelles ils seraient appelés, comme cela s'était pratiqué assez habituellement, durant le cours de l'entreprise de Ryx.

Alors les ballets reprirent leur cours ordinaire, et se soutinrent jusqu'au 8. septembre de l'année suivante (1791.) que le théâtre Krasinski qu'on venait de refaire presqu'à neuf, fut ouvert pour la seconde fois. le spectacle se remonta avec plus de pompe et de magnificence qu'il n'en avait eu avant cette restauration. mais les dépenses considérables qu'avait occasionnées ce changement de local, et le grand nombre d'embélissemens qu'il avait rendus nécessaires, forcerent encore une fois et le Roi et l'entrepreneur de supprimer les ballets: ils furent interrompus pendant trois ou quatre mois.

A cette epoque, Stanislas Auguste qui, graces à l'insatiable avidité de ses courtisans ou plustôt de ses vampires, manquait toujours d'argent, et ne se soutenait qu'à force d'emprunts, n'étant plus en état de subvenir aux fraix qu'exigeait l'entretien de ses danseurs, cessa de les tenir à sa solde. Boguslawski les prit à sa sienne, en 1792. et les garda pendant près d'un an, après quoi il les renvoya à son tour. Il les reprit au bout de trois mois, et les abandonna encore à la fin de 1793. en attendant mieux,

ils entrerent au service d'une troupe Italienne qui donait au palais de Radziwill de mauvais opéras-bouffa, que son arlequin, un des plus impudens Bergamasques qu'on eût encore vu en cette capitale, mettait en crédit à force de lazzis, de pointes et de calembourgs. Du reste Nos danseurs n'avaient avec cette troupe aucun arrangement fixe; ils étaient payés pour chaque représentation à laquelle ils se trouvaient, à proportion de la recette qu'on y faisait. Or, comme ils avaient contracté avec la direction polonaise, et à la même époque, un engagement à peu près semblable, ils n'abandonnerent pas entierement la scène, et s'y montraient encore, mais seulement par intervalles, et dans quelques opéras comiques, dont la danse devait absolument faire partie.

On a vu dans l'histoire du théâtre que la révolution qui avait éclaté au commencement d'Avril, 1794. avait fait presqu'entierement abandonner le ~~théatre~~ spectacle. le patriotisme, ou plutôt une espece d'engouement pour l'état militaire, et peut être l'espoir de se signaler dans cette nouvelle carriere s'étaient emparés de tous les esprits: on semblait avoir oublié et les jouissances et les plaisirs. au milieu de cette fermentation qui devenait chaque jour plus générale, les acteurs furent contraints de fermer le théâtre, où ils se morfondaient en attendant des spectateurs qui semblaient se faire un jeu de tromper leur

espoir: Les danseurs les avaient prévenus, et comme malheureusement pour eux, il n'y avait alors ici aucune troupe étrangère, ils se virent réduits à une inaction totale. Mais le conseil suprême qui s'était mis à la tête de la révolution, ayant plus tard réorganisé le Spectacle polonais d'après un nouveau plan, et lui ayant même assigné pour son entretien, une pension annuelle de 2000.# que la caisse générale devait lui payer par trimestre, les acteurs revinrent occuper leur poste dans les premiers jours d'octobre, et les ballets encouragés par les personnes qui tenaient alors le premier rang en cette capitale, reparurent avec plus de pompe que jamais.

Cependant ce nouvel ordre de choses, bienque garanti par un décret spécial très légalement émané du conseil suprême, ne fut pas de longue durée. On sait que le 4. novembre suivant, les Russes s'emparerent de Pragues; qu'ils vinrent quelques jours après occuper Varsovie, et qu'ils y établirent une administration provisoire sur les ruines du Gouvernement révolutionaire. — Comme Boguslawski pressentait bien qu'il lui serait impossible de se soutenir dans des circonstances aussi critiques, il partit comme on l'a vu pour Léopold, dans le courant de 1795 et emmena avec lui presque tous ses acteurs. Ceux qui étaient restés, et l'on présume bien que c'étaient les plus médiocres, ne perdirent pas tout à fait courage: Ils se réunirent aux danseurs que Boguslawski n'avait pas jugé à propos d'associer à son entreprise, et donnerent en commun quelques représentations, dont ils partageaient entre eux les bénéfices, à portions égales. Kurtz qui, je ne sais dans quelle vue, était resté à Varsovie,

à Varsovie, les soutint de son crédit pendant quelques mois. Sa réputation était devenue pour eux comme un point d'appui sur lequel semblaient devoir reposer et leurs destinées futures, et les succès qu'ils osaient encore se promettre. Mais l'année suivante, il se rendit enfin aux sollicitations de Boguslawski, partit pour Léopold, et emmena avec lui presque tous les danseurs.

Parmi ceux qu'il avait abandonnés à leur malheureux sort, il s'en trouvait un qui joignait à des talens dont jusqu'alors on avait fait assez peu de cas, une intelligence, une activité très propres à les faire réussir. C'était Holnicki. Pour échapper à l'indigence qui le menaçait, il rassembla tous ses compagnons d'infortune, en forma une petite troupe, et se mettant sans façon à la place de Kurtz, de danseur assez médiocre, il devint entrepreneur et directeur des balets. Il réunit de même ceux des acteurs qui se trouvaient encore à Varsovie, et parvint à former une nouvelle société, qui, à la vérité, ne pouvait pas faire oublier celle qu'on venait de perdre, mais qui du moins trouva moyen ~~de sub-~~ d'amuser le public tant bien que mal, et de subsister en attendant mieux.

Dans le cours de la même année (1795.) un acteur français, Volanges[a] qui n'était supportable que dans ces

(a). Il s'était déjà montré, mais comme en passant, quelques instans avant la révolution. Mais il avait bientôt quitté le théâtre, pour entrer dans un corps de Houlans, où il se fit honneur.

farces burlesques, où un seul acteur joue successivement plu-
sieurs rôles, à la faveur de travestissemens ridicules et quelque fois
même très indécens,) cet acteur vint déployer sur le théâtre de
notre capitale, ses talens équivoques dont on se moquait ~~même~~ depuis long tems
sur les boulevards de Paris et à la porte S.t Martin. aussitôt nos
~~danseurs~~ acteurs et nos danseurs surtout se réunirent autour de lui; ~~et~~ leurs divertissemens re-
commencerent à prendre leur cours ordinaire, et bien qu'ils
semblassent ne devoir jamais s'élever au dessus de la médiocrité,
Holnicki parvint cependant à leur donner un dégré de
perfection qui en imposa au public. encouragé par ce pre-
mier succès, il entreprit d'exécuter le ballet-pantomime d'Azur,
et il y réussit au delà de l'attente générale. on lui pardonna,
il est vrai, quelques invraisemblances et plus d'une méprise,
car on ne pouvait se dissimuler qu'il était loin d'avoir et
les facilités et les ressources qui avaient favorisé et soutenu
l'entreprise de son prédécesseur. au surplus, si les détails man-
quaient quelque fois de cette justesse, de cette précision qui eussent
pu prêter à l'illusion, et soutenir l'intérêt, en revanche,
l'ensemble présentait quelque chose d'imposant qui plaisait
à l'imagination, et produisait une sensation agréable qui
~~ne~~ se démentait rarement durant tout le cours de la pièce.

Cette lueur de célébrité qu'Stotowski s'était ménagée dans le public, ne pouvait être que momentannée: sa réputation éphémere commença bientôt à chanceler; il n'eut pas le tems de se reposer sur ses lauriers. sa troupe était trop peu nombreuse, et ne comptait pas assez de gens à talens, pour pouvoir se promettre des succès durables. d'ailleurs, le spectacle auquel ces ballets devaient servir d'embélissement et comme de sauvegarde, était lui même si médiocre, qu'il ne pouvait faire illusion, même aux gens les plus ordinaires. Les vaudevilles insignifians, les farces grotesques ~~qu'on~~ que Volanges y donnait, pouvaient, à la faveur de la nouveauté, exciter, un instant, la rire d'une populace qui s'amuse de tout, pour laquelle l'extrême ridicule est le vrai sublime, et qui ne fait admirer que ce qui est au dessus ou au-dessous de la nature; mais il était impossible que de pareilles bouffonneries inspirassent le moindre interêt à des spectateurs réfléchis, qui ne s'arrêtent point à de vains déhors, et qui jugent le moindre objet comme le plus important, d'après sa valeur intrinséque et réele. ~~Or~~ et dans le vrai, la passion pour le théâtre, et le plaisir qu'on y éprouve se mésurent ordinairement sur le plus ou moins d'impression que font sur nous les représentations qu'on y donne; or, d'après ce calcul, la scène polonaise, telle qu'elle

était alors, ne pouvait guères espérer d'exciter de pareilles sensations, ni par conséquent se promettre long tems un nombreux auditoire. aussi tomba-t-elle insensiblement, et se vit à la fin tellement abandonnée, que les acteurs et Holnicki lui-même furent contraints de se retirer, et de renoncer aux projets ambitieux d'amélioration et de perfectionnement qu'ils avaient, dit-on formés, mais dont l'exécution devenait chaque jour plus impraticable.

Il restait cependant encore un homme dont le nom seul eût pu soutenir ce spectacle chancelant, et lui donner même une certaine vogue. C'était Owsinski, le Garryck ou le Lekain de la Pologne. mais il se montrait rarement, car ni les pièces ni les acteurs n'étaient en harmonie avec ses talens et sa réputation. D'ailleurs, dans les premiers jours de Juillet il quitta aussi Varsovie, et se rendit à Léopold, où il était desiré depuis long-tems. De ce moment, la chûte du théâtre devenait inévitable. quelques pauvres entrepreneurs tels que Tuczynski, Witkowski et autres tenterent, il est vrai, de le relever; mais aussi dépourvus de talens que de moyens, à la suite de quelques succès éphémeres que leur ménageaient l'intrigue, la flaterie et peut-être la pitié, ils se voyaient tous abandonnés du public qu'ils avaient si souvent induit

en erreur, et contraints de céder la place à d'autres. les ballets qui souvent encore faisaient partie de ce spectacle, tombaient avec lui, et laissaient à peine un foible souvenir de leur existence.

Mais enfin dans les derniers jours de cette même année, (1795.) Truskolawski et sa femme surtout, (la meilleure actrice tragique que la Pologne ait eue, si on excepte sa fille dont elle a été l'institutrice, le guide et le modele) reparurent à Varsovie, et semblerent donner une nouvelle vie au théatre. Ils formerent une troupe un peu plus nombreuse et mieux choisie, s'établirent au palais Radziwill, et laisserent les acteurs qu'ils avaient trouvés en possession du grand théatre[a] s'y morfondre, et attendre en

(a) Si nous ajoutons à ces deux sociétés polonaises, les troupes allemande, Italienne et française qui s'étaient comme donné rendez-vous à Varsovie, cette même année, et qui ~~venaient~~ vinrent concurremment ou à tour de rôle faire une apparition chez nous, et puis l'excellent spectacle d'amateurs formé par Mde la Csse Tyszkiewicz, et qui donnait deux ou trois fois par semaine, des représentations de petites pieces françaises, choisies avec le tact qui distinguait ces aimables actrices du moment, et rendues avec autant de goût que d'intelligence, nous trouverons dans le cours de cette année, quatre ou cinq théatres en plein exercice et réunis dans une ville, où jusque là un seul avait eu tant de peine à subsister. et ce qui doit paraître plus extraordinaire encore, c'est que bien qu'ils jouassent concurremment, et souvent le même jour, chacun d'eux cependant avait son auditoire, plus ou moins nombreux suivant les chances, ou l'opinion qu'on s'était faite et des pieces et des acteurs.

vain des Spectateurs qui trompaient souvent leur espoir. —

Au milieu de ce conflict journalier de Spectacles et d'artistes qui tâchaient de se supplanter les uns les autres, nos danseurs ne s'oubliaient pas, et se mettaient à tout hazard sur les rangs, dès que l'occasion leur paraissait favorable. Dispersés dans tous les coins de la Ville, sans chef, sans directeur, presque toujours contraints ~~d'exercer~~ de remplir pour subsister, quelques fonctions subalternes, ou d'exercer des arts et des métiers absolument étrangers à leur vocation, la détresse n'abattait pas leur courage; ils savaient encore profiter de toutes les circonstances, se réunir au besoin, former une espece de corps, et traiter, aux meilleures conditions possibles, avec le premier qui croyait pouvoir tirer parti de leurs talens. ainsi dans les conjonctures les plus critiques, on voyait par intervalles les ballets reparaître sur la scène, et du moins la varier, s'ils ne pouvaient l'embellir.

L'intensité des efforts de cette petite troupe, et les succès momentannés qui les couronnaient de tems à autre, reveillerent enfin le Zele ou plutôt l'amour-propre de l'ancien directeur, Ledoux, qui depuis le départ de son collegue, restait dans une inaction totale, et qui même avant cette époque, s'était en quelque sorte éloigné volontairement du théâtre. en 1802. il imagina de former une nouvelle école de danse, composée d'une trentaine de jeunes gens

de l'un et l'autre sexe, et après les avoir exercés à sa maniere pendant une couple de mois, il les produisit dans le cassino qu'il donnait alors, et pour lequel, malgré la prodigalité avec laquelle il tachait de répandre et ses billets et ses afiches, il avait fort peu d'abonnés. Il se flattait, sans doute, que cette nouveauté lui attirerait un peu plus de vogue: mais il était de longue main accoutumé à se mépren-dre dans ses calculs, cette entreprise eut le sort de toutes celles qu'il avait formées précédemment; elle n'obtint pas le succès qu'il s'en était promis. Depuis 18. ans qu'il travail-lait en cette capitale, soit au théâtre, soit dans les maisons particulieres, rien n'avait pu affaiblir la prévention que la haute noblesse avait conçue dès le commencement con-tre sa maniere de former et ses danseurs et ses élèves. elle s'était même très puissamment fortifiée du moment où Kurtz, pour la composition et l'exécution des ballets, et Kurzynski, pour la danse théâtrale et les leçons particulieres, étaient entrés en concurrence avec lui. mais toutes les plaintes qui s'élevaient contre ~~lui~~ sa méthode n'é-taient à ses yeux que des préjugés bizarres et mal fondés. depuis long tems il était accoutumé à luter contre l'opinion publique; depuis long tems il était dans

L'habitude de rejetter tous ses torts sur l'ignorance des Polonais et le mauvais ton de nos dames, bien que les Français eux-mêmes leur rendent la justice de convenir, qu'en fait d'élégance, de tact, de bon gout et d'amabilité, elles peuvent entrer en parallele avec les parisiennes de la plus haute distinction et les mieux maniérées.

Plus convaincu que jamais de l'injustice de ces préventions, Le Doux ne perdit ni l'espérance ni le courage, et malgrès le mauvais succès de son Cassino, quelques mois après il fit monter ses élèves sur le theatre. Ils y parurent la premiere fois dans l'opéra de Thélémaque qui fut donné vers la fin de Mars 1803. L'opéra réussit, et les ballets, quoique très foiblement exécutés, passerent à la faveur du poëme. ces nouveaux danseurs continuerent à se montrer une ou deux fois par semaine, bien qu'en général ils fussent peu goutés. mais enfin ils déplurent si fortement au public, que leur chûte qui se préparait depuis long tems, fut totalement décidée: leur régne fut de huit à neuf mois, et le directeur, malgré toutes ses plaintes contre le mauvais gout de son auditoire, fut contraint de renoncer à l'espoir de captiver ses suffrages.

Ne sachant plus quel parti tirer de sa troupe, il l'embarqua sur la Vistule, et la conduisit à Dantzig où il fit encore plus mal ses affaires qu'à Varsovie. Révenu dans la capitale vers la fin de 1804. il hazarda encore quelques ballets sur le grand theatre, mais comme ils ne réussirent pas mieux que les premiers, il fut bientôt forcé d'abandonner entièrement son entreprise, et de congédier ses ~~acteurs~~ danseurs.

Depuis ce moment le spectacle fut borné aux représentations théatrales, jusqu'à l'an 1809. que Volange reparut à Varsovie avec sa famille qui lui formait une petite troupe. il rassembla quelques uns des danseurs que le Doux avait renvoyés en quittant le théatre, et qui, sans doute, ne s'étaient pas perfectionnés pendant plus de quatre ans qu'ils étaient restés sans instituteurs et sans exercice. Il les débrouilla pendant quelques jours, et s'en servit pour exécuter de petits divertissemens pastorals qu'il donnait pour être de sa composition, et qui n'en étaient pas meilleurs pour cela. mais au moins ils faisaient un peu valoir son spectacle qui était trop médiocre pour se soutenir par lui-même.

A peine Volange avait-il organisé et ses représentations et ses ballets, que l'invasion du territoire polonais par les autrichiens vint en interrompre le cours, et l'empêcha de jouir recueillir le fruit de ses travaux. le théatre fut fermé pendant tout le tems que l'armée ennemie occupa nos provinces; et lors même que nos troupes victorieuses l'eurent forcée de se retirer, et se furent emparées de la Gallicie, le spectacle ne put encore de sitot se remettre en activité; car la majeure partie de nos acteurs s'était rendue à Cracovie, où Boguslawski les avait précédés, et ils y donnerent

de suite plusieurs représentations qui furent très suivies, et qui les dédommagerent en partie des pertes considérables que leur avait fait essuyer une relache de plus de trois mois. Le petit nombre d'acteurs qui étaient restés dans la capitale, tachaient d'y suivre leur exemple; mais ils n'eurent pas le même succès, et tout le tems qui s'écoula jusqu'au retour de Boguslawski, peut être regardé comme nul pour le théâtre.

Cette révolution fut encore plus funeste pour les ballets: ils ne purent se relever de leur chûte depuis cette époque; ~~et~~ ni Holowecki ni aucun de ses élèves ne reparut sur la scène, lors même qu'elle fut remontée au point d'où elle était déchue. Nous avons eu, il est vrai, pendant l'automne et l'hiver de 1817. à 1818. des divertissemens et des danses figurées d'un genre à peu près semblable; mais c'était une création absolument neuve, et qui n'avait rien de commun avec les anciennes entreprises formées par Kurtz et par ceux qui l'avaient précédé, ou qui l'ont suivi. Nous avons dû cette nouvelle source de jouissances que le public a paru gouter, à la haute idée que l'Italien Bernadelli s'était formée, sinon peut-être des connaissances, du moins de la ~~fortune~~ générosité de nos amateurs. L'espoir de faire une petite fortune en Pologne l'y amena à tout hazard, et à peine arrivé en cette capitale, il fit un accord particulier avec le directeur du théâtre, et s'engagea à donner à la suite

de chaque représentation, un divertissement pastoral ou allégorique, et quelque fois même un ballet pantomime, mais d'un genre moyen. Ses compositions, (si toutefois elles étaient de lui,) annonçaient ~~annonçaient~~ en général une connaissance assez réfléchie de son art, bien qu'elles fussent très inférieures à quelques unes de celles qui ont fait dans le tems la réputation de Kurtz. Quant à l'exécution, elle était infiniment plus soignée qu'on ne devait se le promettre d'une troupe aussi peu considérable. C'était la partie que l'entrepreneur surveillait avec le plus de soin, et l'attention qu'il y donnait, lui attirait ordinairement assez de monde, pour dédommager l'entreprise du surcroit de dépenses que nécessitait l'entretien de ces nouveaux artistes.

Cependant l'approche de l'été, où, comme je l'ai dit, la scène est peu fréquentée, a forcé M. Bernadelli de chercher un autre théâtre, où il pût tirer plus d'avantages de ses talens. aussi bien commençaient-ils à perdre un peu de la célébrité qu'on leur avait attribuée dans le premier moment d'enthousiasme. probablement, ils l'avaient due en partie à la longue privation où l'on avait été des plaisirs que procure ce genre de spectacle, toujours agréable et quelque fois intéressant. Mais l'habitude des jouissances finit

toujours par en diminuer le charme. alors l'objet qui les a fait naître, ramené à sa juste valeur, n'obtient plus que les éloges qu'il mérite réellement.

On a fait venir de Paris, ~~l'année dernière~~ vers la fin de cette même année 1818, un danseur qui probablement s'y trouvait alors sans occupation, et soit pour lui faire honneur, soit pour encourager ses efforts, soit enfin pour lui fournir plus de moyens de déployer ses talens avec un certain éclat, on l'a décoré du titre imposant de *Directeur des ballets*. Je me suis trouvé par hasard à deux de ses pantomimes dans lesquelles il jouait lui-même, et que les affiches annonçaient, en effet, sous la dénomination *de ballets*. Je ne leur disputerai point le mérite que quelques personnes leur attribuent; cependant j'avouerai de bonne foi, que malgré la prévention favorable que ce titre m'avait inspirée, je n'ai pu y voir autre chose que de très simples divertissemens de ces petites fêtes pastorales qu'on place assez souvent, par forme d'intermedes, dans les entre-actes de certains opéras comiques ou bouffa, pour leur prêter un peu plus d'intérêt.

Au surplus je ne prétends ni les soumettre à l'analyse, ni moins encore en porter un jugement. Mon opinion pourrait ne pas se trouver d'accord en tout avec celle des personnes qui les applaudirent, et je ne veux ni mécontenter les amateurs de ce genre, ni décourager les artistes. Je préfère de renvoyer aux principes que j'ai développés d'après les maîtres de l'art, dans le pa-

paragraphe ~~quatre~~ 3. de la ~~troisième~~ 2.de partie du 2d. volume. Si on veut se donner la peine d'examiner les danses figurées qu'on nous donne aujourd'hui, d'après les règles établies dans l'article 4. de ce paragraphe, sous le titre de: <u>ballets-pantomimes héroïques, historiques, allégoriques &c. en plusieurs actes</u>; on sera probablement forcé de convenir, qu'il faut un peu rabattre de la haute idée qu'on s'était faite de ce genre de Spectacle, ~~et~~ ou plutot du mode d'après lequel il est exécuté sur la scène.(a) — J'indique, Je conseille même cet examen comparatif, mais Je ne suis nullement tenté de l'entreprendre. Depuis deux ans et plus Je vais si rarement au Spectacle, que Je suis devenu comme étranger à tous les genres de représentations qu'on y donne, et qui Jadis étaient pour moi d'un si grand intérêt.

(a) Deux nouveaux danseurs venus de Paris au commencement de l'année suivante 1819, et chargés de la direction des ballet, ~~parviennent~~ tachant insensiblem.t à leur imprimer ce caractere de précision et de Justesse, et même ce ton d'élégance et de noblesse qui seuls peuvent remplir l'idée qu'on aime à se former de ce genre de Spectacle. Un décorateur qui les a suivis de près, aidé d'un peintre qu'on lui a joint, seconde leurs efforts, et en favorisant l'illusion qui est l'âme de la danse et de la pantomime, il ajoute à l'intérêt que l'un et l'autre doivent faire éclore. Cependant les réformes qu'ils ont introduites sont encore loin du dégré de perfection qu'on a droit d'en attendre. B. D.

Théatre français

§: 3.

Théatre français de Varsovie.

Nous avons observé dans l'histoire du théatre, que bienque la scène nationale eût tant de peine à se soutenir par elle même, et lorsqu'il n'y avait ici aucune autre espece de spectacle qui se trouvât en concurrence avec elle, on voyait toutefois arriver assez souvent en cette capitale diverses troupes ambulantes, Italiennes, allemandes ou françaises qui, faute de trouver mieux ailleurs, venaient passer chez nous presque tous les hivers, et qui ne quittaient ordinairement Varsovie, que lorsque la défection totale de leur auditoire et le manque absolu de ressources les y forçaient. Ces troupes, -comme on l'a vu,- étaient, en général, assez mal assorties, et d'ailleurs presque toujours composées d'acteurs très médiocres. aussi faisaient-elles rarement fortune ici.

Cependant soit l'attrait de la nouveauté, soit caprice de ceux de nos soi-disant amateurs, qui veulent se distinguer du commun des Spectateurs, et prétendent donner le ton partout, ces troupes avaient ~~presque toujours~~ encore plus de succès qu'elles n'en méritaient réellement. Malgré cela, depuis quelques

années, elles étaient devenues beaucoup plus rares, et les Français surtout semblaient nous avoir absolument oubliés. En effet, si on en excepte Volange qui s'est montré ici à deux reprises, avant et après la révolution de 1794. nous n'avons vu durant ce long intervalle, aucuns acteurs de cette nation venir disputer aux nôtres, ou partager avec eux, les faibles moyens de subsistance qu'ils se procuraient avec tant de peine.

Mais enfin ~~la~~ une troupe dirigée par trois entrepreneurs (MM Grandville et Mées, et Mde Bonnet.) a retrouvé en 1816. le chemin de la Pologne. cette compagnie du moins très supérieure à celles qui nous visitaient jadis, et quant aux talens et quant aux mœurs, s'est acquise par cela même plus de considération, et bien qu'elle n'ait pas eu tous les succès que peut-être elle s'étai[t] promis, elle se soutient depuis trois ans avec quelqu'avantage. Elle a occupé pendant les deux premières années le théâtre du palais Radziwill, et donnait quatre fois par semaine de ces petites pièces qu'on joue à la Comédie française (de Paris.) à la suite des tragédies et autres compositions du haut genre, et quelque fois même des comédies de caractère et d'intrigue de Molière ou autres poëtes plus modernes, des opéras comiques, des vaudevilles, des proverbes &c qu'elle choisissait parmi les ouvrages qui avaient, sinon peut-être le plus de réputation, du moins le plus de vogue et de succès sur les théâtres du second ordre de Paris.
Le mode d'exécution ~~qu'ils~~ que ces acteurs avaient adopté, avait plus d'un défaut, sans doute, mais ils les faisaient oublier par des beautés de détail, qui plaisaient également à l'œil et à l'imagination, et l'air d'expression que quelques uns d'entre

d'en attendre.

mettaient dans leur Jeu, prêtaient assez généralement à leurs représentations un intérêt capable d'attacher l'auditoire qui les fréquentait. J'excepterai toutefois du nombre des pièces qui méritaient les suffrages des connaisseurs, certaines farces qu'ils jouaient de tems à autre, sans doute pour se conformer au goût de quelques uns des habitués de leur théâtre. mais comme le nombre de ces soi-disant amateurs n'est pas très considérable, et que leur opinion ne fait pas loi, mm. les entrepreneurs, auraient pu sans scrupule faire un choix plus heureux, et nous dispenser du désagrément d'entendre ces arlequinades, dont la meilleure ne valait pas le tems qu'on lui donnait.

Les trois directeurs de cette troupe étaient en même tems acteurs, et sous ce ~~double~~ dernier rapport, ils étaient ordinairement ceux qui méritaient à de plus justes titres les applaudissements ~~qu'ils obtenaient~~ qu'on leur accordait. En effet, non seulement ils avaient une connaissance assez réfléchie de tout ce qui a trait aux représentations théatrales, mais ils possédaient à un dégré au dessus du commun, sans être d'ailleurs très éminent, toutes les parties de l'art dans lequel ils s'exerçaient. Ils tenaient, la première année, une vingtaine d'acteurs à peu près, dont quelques uns faisaient vraiment honneur à leur société. Ils en éloignèrent plustard deux ou trois que le public ne goûtait pas, mais ils les remplacèrent avec usure par un plus grand nombre d'autres qu'ils firent venir de Paris, l'été suivant, et qui sans avoir

des talens très supérieurs, firent du moins bientôt oublier ceux qu'ils remplaçaient.

Cependant, soit que ces nouveaux acteurs, quoique fraichement arrivés d'une capitale où le théâtre jouit d'une si haute réputation, ne répondissent pas encore assez pleinement à l'espoir peut-être outré qu'on en avait conçu d'avance; soit que l'espece d'engouement que les entrepreneurs eux-mêmes avaient excité dans le premier instant, se fût refroidi; leur spectacle ne fut pas aussi fréquenté l'hiver suivant que la premiere année. peut-être aucune de ces causes n'a-t-elle contribué à cette défection momentannée des spectateurs: l'inconstance si voisine de l'attrait de la nouveauté; cette espece d'indifférence qui chez nous succéde si promptement aux desirs les plus fortement prononcés, ont pu seuls produire ce refroidissement subit. au surplus, il suffirait pour cela des petites intrigues et des manoeuvres sourdes employées avec plus d'adresse que de justice, par certaines personnes, auxquelles les succès de ces étrangers faisaient d'autant plus d'ombrage, que de l'aveu du public éclairé, ils étaient mérités à plus d'un égard. du reste, je ne veux ni condamner ni justifier aucun des deux partis: il ne m'appartient pas de décider entre César et Pompée; et dans le vrai, la question n'est pas d'un intérêt assez pressant, pour mériter une plus longue discussion.

Quoiqu'il en soit, bien loin de perdre courage et de se relacher, nos acteurs français firent, au contraire, de nouveaux efforts, pour se remettre au niveau de leur réputation passée, et pour tacher de regagner ces suffrages que le public leur avait prodigué, si libéralement l'année précédente, et dont il commençait à devenir un peu plus avare. Dans l'espoir d'y réunir plus surement, ils ne ménagerent ni soins, ni travaux, ni dépenses, pour donner à leurs représentations plus d'intérêt, à leur spectacle plus de pompe et de dignité. tous ces moyens de perfectionnement pouvaient avoir leur utilité, mais ils ne suffisaient pas, et pour les rendre pleinement efficaces, ils fallait y joindre un double sacrifice qu'ils n'eurent pas le courage de faire; peut-être même n'en eurent-ils pas l'idée. Il ne leur vint pas à l'esprit que ce n'était pas assez de multiplier, de varier et d'embélir les accessoires qui pouvaient favoriser l'illusion, et la rendre plus séduisante; mais qu'il fallait encore, d'un coté, introduire une réforme sensible dans le mode de leur exécution, pour certaines pièces surtout, et dans le jeu de quelques uns de leurs acteurs; de l'autre, réléguer pour jamais de la scene ces comédies-folies, ces proverbes insignifians, ces parodies burlesques, ces bouffonneries dégoutantes, recueils fastidieux de calembourgs, de mauvaises pointes, de plats jeux de mots, plus dignes d'un Bergamasque que d'un acteur français. En effet, des pièces aussi mesquines, aussi dénuées d'intérêt ne sont faites que pour les tréteaux où des arlequins, des pantalons, des Scaramouches, des Colombines disputent de lazzis, de grotesque et de ridicule: ils ne méritaient nullement l'importance que certaines personnes y attachent, et

par cela même, elles ne peuvent plaire à un auditoire choisi, tel que celui qui fréquente habituellement le théâtre français; elles doivent même révolter des spectateurs qui joignent à la connaissance de l'art dramatique, un tact sûr, un goût épuré, une judiciaire à l'épreuve de tous les prestiges, en garde contre tous les manèges du faux bel-esprit. C'était donc par ces deux réformes que ces MM. devaient commencer; il fallait couper dans le vif, et ils n'ont fait les choses qu'à demi. aussi l'événement n'a-t-il pas tout à fait répondu à leur attente.

Cependant tous ceux de nos connaisseurs qui n'avaient pas de raisons particulières de décréditer la Scène française, croyant pouvoir, sans se compromettre, apprécier plus loyalement les bonnes intentions et les efforts des directeurs et de leurs artistes, ont continué d'assister à leurs représentations, et ne leur ont point refusé les applaudissements qu'ils sentaient leur être dus. — au surplus, cette prévention en leur faveur était plus apparente que réelle, et bien qu'on leur en fît ~~dont souvent on leur fai~~ ~~fait~~ un crime, elle n'a pas été poussée assez loin, pour mériter les reproches flétrissans qu'on lui prodiguait. leurs prosélites leur ~~Ils~~ rendaient justice ~~aux Français~~, quand ils pouvaient le faire sans blesser la vérité, mais ils n'abandonnaient pas pour eux la scène polonaise: ils lui donnaient même, et très hautement, cette préférence marquée que doit obtenir dans tous les pays et dans tous les tems, un spectacle national.

Les pertes considérables que les directeurs du théâtre français ont essuyées l'année dernière, ne leur ont pas permis de l'ouvrir cet hiver. Ils se sont réunis aux artistes polonais, et ceux de leurs acteurs qui n'ont pas voulu quitter Varsovie, jouent concurremment avec les nôtres. ainsi les deux théâtres se sont, en quelque sorte, amalgamés, et nous avons alternativement spectacle français et polonais. S.M.I.et R. a assigné pour l'entretien de cette seconde troupe, une somme annuelle de 4000.# qui se prélève sur la caisse générale.

~~chapitre~~ 2:

Théâtres de province.

I.

Théâtre de Vilna.

Je commence par le théâtre de Vilna, bien que depuis près de trente années, cette antique capitale de la Lithuanie ait cessé de faire partie de ce qu'on a coutume d'appeler la Pologne, et qu'elle n'ait même presque aucunes relations avec ce qui forme aujourd'hui le Royaume de ce nom. L'ordre et la régularité qui s'observent constamment sur ce théâtre, le choix des pieces qu'on y donne habituellement, le perfectionnement sensible des acteurs, le mode d'organisation qu'il a adopté depuis quelques années, et qui est infiniment plus sage, plus méthodique qu'on ne devait se le promettre d'un établissement aussi moderne : tout lui

donne des droits à cette prééminence sur tous les théâtres qui, depuis quelques années, se sont ouverts successivement dans les principales villes de nos provinces; et l'on peut dire, sans être taxé de partialité, qu'il tient le premier rang après celui de notre capitale: peut-être même finira-t-il par se mettre à son niveau, pourvu toutefois qu'il ne se relâche point, et qu'il continue de tendre avec la même intensité vers le dégré de perfection qu'il paraît s'être proposé.

Il est depuis quelque tems soumis comme le nôtre, à une direction générale établie par le gouvernement, et composée de même d'un président et de plusieurs conseillers ou assesseurs, tous choisis parmi les personnes qui se sont acquis le plus de recommandation par leurs connaissances, leurs talens et leur mérite personnel. Il a en outre un secrétaire, sans doute général, comme ils le sont presque tous dans notre nouvelle administration, un archiviste et peut-être quelques autres membres dont j'ignore les titres. On a d'ailleurs décrété un réglement où sont détaillées ~~toutes~~ diverses les obligations que prennent sur elles toutes les personnes employées et dans cette direction en chef, et dans la direction spéciale du théâtre. Je suppose qu'animée du desir de se rendre réellement utile, chacune d'elles les remplit à la rigueur.

Les acteurs et, en général, toutes les personnes qui appartenaient à ce théatre, formaient entre elles, il y a quelques années, une société particulière et absolument indépendante, dans laquelle tous jouissaient des mêmes droits et d'une autorité à peu près égale. Ils partageaient entre eux les émolumens des représentations, suivant l'accord arrêté librement avec chaque acteur ou chaque employé, et soutenaient le théatre à frais communs, contribuant tous aux dépenses générales, à proportion de la part que chacun d'eux avait aux bénéfices. Mais ~~depuis quelque tems, ils ont substi-~~ ~~tué à~~ comme cette société, tant, pour le partage des profits, ~~comme~~ que pour celui des dépenses journalières et des déchets momentanés et imprévus, était devenue un peu arbitraire et quelque fois litigieuse, on y a substitué depuis quelque tems, une entreprise par actions, qui sont attribuées à un certain nombre des principaux acteurs. M. Kaczynski est le premier de ces actionnaires, et comme un des artistes les plus distingués, et comme directeur du théatre, et comme propriétaire de la salle de spectacle et de tous les édifices qui en dépendent. Ces trois titres réunis dans sa personne, devaient nécessairement lui donner une prééminence marquée sur tous les membres de cette société.

Vilna ne voyait autrefois comme les autres chef-lieux de provinces, que de mauvaises troupes ambulantes qui venaient, par intervalles, y donner quelques représentations. La première qui y fit une sensation assez vive et assez générale pour faire naître l'idée d'y établir un théatre à demeure, fut celle que Boguslawski y conduisit en 1785. et qui y resta cinq années consécutives. Je pourrais dire cinq hivers, car pendant l'été

qui à Vilna comme dans notre Capitale, est une saison morte pour le théatre, il était obligé d'y faire ce qu'il a fait si souvent ici, de parcourir les villes voisines, pour y gagner de quoi pourvoir à ses dépenses habituelles. Cependant le goût des représentations théatrales qu'il avait inspiré comme d'emblée, et qu'il semblait même avoir généralisé, ne se soutint pas long-tems. A son départ, cette espece d'enthousiasme qui avait gagné jusqu'aux classes inferieures, s'éteignit insensiblement, et, je dois en convenir, les troupes qui lui succéderent n'étaient guères propres à le faire renaître.

Mais enfin Morawski un des acteurs de l'école de Boguslawski, revint à Vilna en 1795. et reprit la direction du théatre qui avait été abandonnée pendant plus de cinq ans. Il fit tous ses efforts pour y attacher plus d'intérêt, et lui donner plus de consistance, et malgré toutes les vicissitudes qu'il éprouva, il parvint à se soutenir avec une certaine distinction. Mais ce n'est que dans les premieres années de ce siecle, et surtout depuis la création d'une direction générale sous la surveillance du Gouvernement, et la proclamation du réglement qui s'y observe aujourd'hui, que le théatre est parvenu à ce dégré de perfection qui lui présage une existence stable, et des succès constans.

2.

Théatre de Léopold.

En traçant l'histoire du théatre de Vilna, j'ai esquissé en quelque sorte celle du théatre de Léopold. lors de leur organisation primitive, leur position était à peu près la même; Ils ont du par conséquent, éprouver les mêmes vicissitudes. Nous n'y voyons, en effet, dans les premières années, qu'une succession continuelle d'essais mal dirigés, de tentatives infructueuses, d'épreuves hazardées et de réformes irréfléchies. d'après cela on doit s'attendre à voir chaque création suivie d'une chûte; chaque restauration, d'un revers: en un mot, les succès qui paraissaient devoir acquérir le plus de stabilité, étaient souvent ceux dont la durée ~~la plus~~ éphémère, répondait le moins à l'espoir qu'on en avait conçu. Tel était encore en 1800. l'état du théatre de Léopold.

Mais enfin M. Kaminski est parvenu à mettre un terme à ces changemens continuels, à cette fluctuation décourageante, qui semblait rendre impossible toute espece de réussite. efficacement secondé par le gouvernement, il ~~est parvenu à~~ à su conduire cet établissement jusqu'alors si précaire, ~~éphémere~~, au point où nous le voyons aujourd'hui. Son ancien

Instituteur, celui auquel il devait en partie ses connaissances et ses talens, Boguslawski lui avait préparé les voies, et rendait son entreprise plus facile. Les cinq années qu'il avait passées à Léopold, de 1794 à 1799 inclusivement, avait produit dans cette capitale de la Gallicie, le même effet que dans celle de la Lithuanie, où l'on avait admiré pendant le même nombre d'années, sa constance et ses talens. Aussi le meilleur de ses élèves, Kaminski, qui vint s'y établir en 1800 et très peu de tems après son départ, n'eut-il qu'à développer le germe qu'il y avait semé. Il est vrai qu'il n'avait ni autant d'acteurs, ni des artistes aussi bien exercés que Boguslawski: mais le travail, l'intelligence, le désir de se faire honneur, et l'espoir de se ménager un établissement sûr et lucratif excitèrent son zèle, donnerent plus d'intensité à ses efforts, plus de latitude à ses vues, et lui fournirent le moyen de suppléer à tout ce que lui refusaient la modicité de sa fortune et la le manque de ressources, la crise des circonstances.

Cependant son théâtre n'est point encore parvenu au dégré de perfection qu'il parait s'être proposé. il avait tant d'obstacles à lever, tant de difficultés à vaincre, qu'on ne devait pas même espérer de le voir sortir si promptement victorieux de

ces épreuves multipliées. au surplus, les progrès que son spec-
tacle fait tous les jours, donnent lieu de croire que l'époque
à laquelle il atteindra ce but, n'est pas aussi éloigné qu'on pour-
rait se le figurer d'après les apparences. L'attention avec la-
quelle il surveille et le choix des pièces et le mode d'exécution dont
elles sont susceptibles, hâtera, sans contredit, ce perfectionnement,
qui a déja pris un caractere très marqué: en effet, il rivalise~~ra~~ avec
succès le théâtre de Vilna, après s'être ~~qui s'est~~ établi comme lui, ~~de~~
~~Léopold~~ sur une base d'abord très foible, et non moins éclan-
celante, et si jusqu'ici il s'est borné à ~~et après avoir~~ suivre de loin la marche rapide du spectacle ~~de celui~~
de notre capitale, il espère, sans doute, l'atteindre bientôt ~~il l'atteindra sans doute~~, et finira peut-être
par vouloir se mettre à son niveau. Les encouragemens que lui don-
nent les représentans du souverain, les autorités suprêmes,
les fonctionnaires publics et même les simples particuliers,
sont bien propres à seconder ses efforts, à accélérer ses progrès.

Kaminski s'est reservé l'entreprise du théâtre pour la surveillance
et la protection du gouvernement, et les profits qu'il en tire
le mettent à même de soutenir son établissement ~~entreprise~~ avec honneur,
et de donner même à ses représentations, une pompe et un
éclat qui contribuent autant que son jeu et celui de ses acteurs,
à lui attirer beaucoup de monde. L'hiver surtout est très lucratif
pour lui; tous les citoyens riches ou même simplement aisés des

environs passent ~~assez~~ généralement toute cette saison à Léopold, et presque tous y font une dépense ~~assez~~ considérable. D'un autre coté, Les Sociétés que forment entre elles les personnes d'un rang distingué ou la haute noblesse sont ~~plus~~ très brillantes, ~~mais~~ et quoique moins fréquentes et moins nombreuses que les rassemblements bourgeois, ~~mais~~ le gout du plaisir ~~les~~ anime également les unes et les autres; il s'étend jusqu'au théâtre; il y exerce le même empire; et de là cette affluence de personnes de toutes les classes, et ~~de~~ tous les états qui s'y rendent tous les jours, et qui en ont fait comme un point de réunion, où l'on se retrouve, où l'on se voit sans gêne et sans étiquete. –

Léopold est la résidence du Gouverneur de la province, Lequel est ordinairement un prince ou dumoins un très grand seigneur, qui jouit d'une fortune considérable, qui tient une suite nombreuse, et rassemble très souvent chez lui toute la haute noblesse. Il a sous ses ordres deux généraux, l'un commandant de la ville, l'autre de la garnison qui est plus forte que ne semble le comporter une capitale du second ordre, et Les officiers qui en font partie ont presque tous assez de fortune pour se procurer, chaque jour, le plaisir du spectacle. Joignez à cela les Bureaux, les chancelleries, Les employés de tous ordres de la Cour et du gouvernement;

diverses magistratures qui jouissent d'une très grande considération, et avec lesquelles tous les gentilshommes des environs se trouvent en relation plus ou moins fréquente, suivant l'état de leur fortune et de leurs affaires domestiques; ce qui les force de se rendre souvent à la ville, et d'y passer quelquefois plus de tems qu'ils ne le voudraient. mettons encore en ligne de compte un grand nombre d'habitans riches ou aisés, de marchands qui font un commerce considérable, et même de simples ouvriers qui sont en état de se procurer tous les plaisirs qui n'entraînent pas de trop fortes dépenses. enfin n'oublions pas les Juifs qui, proportions gardées, sont presque en aussi grand nombre qu'à Varsovie qui ont de même la passion du théâtre, et qui de longue main sont en possession du droit d'occuper le paradis et ~~qui~~ souvent même quelques coins de la gallerie. On peut juger combien cette affluence doit augmenter pendant la tenue des diètes, les contrats, les foires et certains jours de cérémonies civiles ou religieuses dont la solemnité attire une foule de personnes de l'un et l'autre sexe, qui profitent de ces occasions, pour se procurer le plaisir du spectacle.

D'après cela on peut conjecturer que la recette de M. Kaminski est assez considérable pour le mettre en état de faire face à toutes les dépenses que nécessitent et les

embélissement de son théâtre, et le perfectionnement de ses acteurs. c'est pour mettre le public à même de juger de l'un et de l'autre, qu'il a, ainsi que la Direction de Vilna, adopté l'usage de donner chaque année un almanach du théâtre, dans lequel il rend un compte exact des progrès de son établissement, des réformes qui s'y sont opérées, des changemens que les circonstances ont rendus nécessaires, des pièces qu'on a jouées, du nombre de représentations qu'elles ont eues, des succès qui les ont couronnées & quelques traits d'histoire, de petites anecdotes amenées à propos prêtent à cet ouvrage que sa nature et son objet doivent rendre nécessairement très éphémère, un intérêt que peut-être n'a pas encore obtenu l'almanach de notre théâtre, dont l'origine est plus ancienne, puisqu'elle date de l'an 1809.

3.

Théâtre de Posnanie.

Quelques années après l'occupation de la Grande-Pologne par le gouvernement prussien, le Roi actuellement régnant fit ériger en cette ville qui en est le chef-lieu, une salle de spectacle dont les proportions et l'élégance ne feraient pas déshonneur à une ville du premier ordre. Les acteurs de ~~Varsovie~~ notre capitale qui allaient assez habituellement passer, chaque année, quelques semaines à Posnanie, jouerent pour la

premiere fois sur ce nouveau théâtre en 1805. Depuis que
cette ville est devenue la capitale d'un grand Duché, quel-
ques uns des acteurs qui jadis s'y arrêtaient à peine assez
de tems, pour donner une douzaine de représentations, parais-
sent s'y être fixés à demeure, dumoins pendant l'automne
et l'hiver, et ils y forment une espece de ~~direction~~ socié-
té sous la direction d'un entrepreneur. Toutefois je
doute que cet établissement puisse avoir le même succès que
ceux de Leopold, et de Vilna, et de Varsovie surtout. cette
ville, bienqu'elle semble assez bien peuplée, ne l'est pourtant
pas à proportion de son étendue. Sa position d'ailleurs
et le peu de relations qu'elle entretient, ne lui permettent
pas d'ouvrir un commerce assez considérable, pour pouvoir
réunir dans son sein autant de banquiers, de négocians,
de marchands, de capitalistes, de faiseurs d'affaires, d'ar-
tistes et même d'ouvriers qu'on en voit dans notre capitale;
et dans le peu qui s'y trouve, il n'y en a sûrement point
d'aussi riches ou dumoins d'aussi aisés. D'un autre coté, le
nombre de dignitaires, de fonctionnaires publics et des employés
n'y est pas aussi considérable à beaucoup près, et la garnison
qui n'est pas la moitié de la nôtre, n'y fait ~~sûrement~~
pas autant de dépenses: Il en est demême des autres classes
d'habitans. On connait l'économie des Prussiens: elle est

Louable à tous égards, mais elle ne favorise ni la circulation du numéraire, ni par conséquent l'aisance des citoyens. ajoutons que la noblesse des environs qui jadis y passait à Danzig la saison la plus désagréable de l'année, et qui même s'y rendait dans quelque tems que ce fût, dès qu'il s'y annonçait un Spectacle quelconque, n'y paraît plus guères, à moins qu'elle n'y soit appelée par quelques affaires d'un intérêt assez puissant, pour l'engager à faire ce qu'elle regarde aujourd'hui comme une espece de sacrifice, et d'ailleurs elle n'y reste que le tems nécessaire pour les terminer, encore même durant ce peu de tems, elle n'y fréquente le Spectacle que lorsque le hazard ou quelque considération particuliere l'y conduit.

Une raison encore qui retient dans la détresse les fabricans, les artistes, les ouvriers et même les hommes de journée, c'est qu'il n'y a point comme ici de travaux publics ordonnés et payés par le gouvernement, et qu'on ne voit même presque nulle part de batisses particulieres. en général le peuple privé de presque toutes les ressources qu'on trouve ordinairement dans une Capitale, ne jouit pas d'assez d'aisance pour pouvoir se permettre des dépenses superflues. Les Juifs eux-même qui sont partout si entreprenans, si avides de gain, et chez lesquels le desir de s'enrichir est la passion dominante,

et presque la seule qu'ils connaissent, les Juifs hors d'état de soutenir la concurrence avec les manufacturiers et les fabricans des autres provinces prussiennes, ne peuvent, faute de débouchés, ouvrir un aussi vaste champ qu'ils le voudraient, à leurs spéculations commerciales et industrielles. Or, chez nous, ce sont les Juifs aisés et certaines classes du peuple qui forment habituellement la majeure partie de ce qu'on peut appeler les Spectateurs du 3e et même du 2e ordre, de ces Spectateurs que nous voyons tous les jours s'entasser et se presser au paradis. Cette cohue, quelque mal assortie qu'on la suppose, et qu'elle soit réellement, arrive la caisse, et contribue pour sa part, à mettre la direction en état de fournir plus largement aux dépenses qu'entraîne l'entretien du théâtre.

4.

Théâtre de Plock.

Depuis que la ville de Plock existe, elle n'a jamais eu ni théâtre, ni peut-être aucune salle assez vaste pour en tenir lieu au besoin. Il est même très probable qu'il n'était jamais venu à l'idée de qui que ce soit, qu'on pût en construire un dans une ville aussi peu considérable, aussi mal peuplée,

et dans laquelle les habitans plus modérés et peut-être plus heureux que nous, ne savaient s'occuper que de leurs affaires et de leur ménage; et ne sentaient ni le besoin, ni même le desir de ces représentations théatrales, qui dans les cités populeuses, riches ou non; sont devenues la source la plus féconde des jouissances et des plaisirs, pour les individus de toutes les classes.

Toutefois, dans l'année 1808. M. Rembielinski alors Préfet du département de Plock, conçut le projet d'ériger une salle de Spectacle dans ce chef-lieu de la province confiée à son administration; il fit plus, il osa tenter de l'exécuter, et réussit. cette salle est d'une petite dimension, il est vrai, mais elle est probablement plus que suffisante pour le nombre de Spectateurs qu'elle doit contenir. Du reste, elle est distribuée avec assez d'intelligence; et présente dans son enceinte, quelque bornée qu'elle soit, toutes les comodités que pourrait offrir la salle la plus vaste; il n'y manque rien qu'un assez grand nombre de Spectateurs pour la remplir; defaut d'autant plus grave, qu'il peut jusqu'à un certain point décourager les acteurs, et les empêcher de donner l'essor à leurs talens,

à leurs talens, s'ils en ont. Depuis cette époque, au lieu de troupes ambulantes qui ~~y~~ passaient par hazard, mais s'y arrêtaient à Plock peu, il s'y est établie une petite société d'acteurs qui parait s'y être fixée. à en juger par les apparences, elle ne doit pas avoir de très grands succès, car pendant ce petit nombre d'années, elle a eu successivement jusqu'à cinq entrepreneurs, dont aucun n'a fait fortune. D'un autre coté ~~et~~ comme probablement chacun d'eux avait ses vues particulieres, ses principes, son système, son mode d'exécution; comme d'ailleurs ils s'établissaient avec peu de fonds, et qu'ils ne cherchaient qu'à les faire valoir, qu'à en tirer le meilleur parti possible, on doit bien présumer que le théatre de Plock n'a pu acquérir encore ce dégré de perfection qu'il aurait atteint ailleurs, et dans des circonstances plus favorables. ce n'est point au milieu de pareilles vicissitudes et de fluctuations aussi fréquentes, aussi incertaines, que les arts en général, et surtout l'art dramatique, peuvent prendre racine, se consolider et parvenir à la hauteur qui seule peut leur faire obtenir la considération qui leur est due.

Le premier de ces entrepreneurs fut un nommé Mierzynski. sa mort arrivée quelque mois après qu'il eût formé cet établissement, prévint la banqueroute qu'il ~~eût~~ aurait faite à coup sûr un peu plus tard. cet événement fit passer son entreprise entre les mains d'un de ses acteurs, nommé

Miélewski qui ne put la soutenir plus de huit à dix mois.
Il la céda, d'après un arrangement particulier, à Baüer,
Lequel s'en démit quelque tems après, en faveur de Kaminski. Celui-
ci resta à son poste à peu près deux ans; mais ayant
trouvé ailleurs un établissement qui lui parut plus sta-
ble, et qui pouvait lui offrir plus d'avantages, il quitta
Plocku au moment où l'on s'y attendait le moins, et
céda cette entreprise à Jewierski qui la dirige jusqu'à
ce jour, et qui bientôt peut-être se donnera de même
un successeur. ce théatre n'étant point sous la surveil-
lance immédiate du gouvernement, est, en quelque sorte,
abandonné à lui-même, sans protection et sans appui.
L'entrepreneur qui jusqu'ici a été acteur lui-même, la
dirige à son gré, et partage les profits qu'il en tire
avec ses coartistes, n'oubliant pas, sans doute, de s'at-
tribuer la plus forte part, en dédommagement des pei-
nes et des ~~soins~~ brigues qu'entraine nécessairement et son titre
d'entrepreneur, et la responsabilité qui s'y trouve atta-
chée. ce spectacle au reste a fait jusqu'ici trop peu de
sensation, et je pourrais ajouter peut-être, trop peu de

progrès, pour mériter que je m'y arrête davantage.

5.

Théatre de Cracovie.

J'ai vu ce théatre se former sous mes yeux[a] je l'ai suivi avec une certaine attention pendant plus de cinq années consécutives, et je serais bien embarassé de dire quels progrès il a faits pendant ce long intervalle de tems. On peut juger, au reste, de ceux qu'il pouvait faire, par le mode d'organisation qu'il reçut à son origine, et par la maniere dont il fut dirigé plus tard.

Une chambre assez vaste, mais absolument nue, et rembrunie par le tems fut la premiere salle de spectacle qui eût jamais été ouverte dans cette antique capitale du Royaume de Pologne. Des planches mal rabotées, et assujetties à force de clous sur de ~~grossiers~~ mauvais trétaux; deux toiles d'avant et d'arrière scène grossierement barbouillées; des ciels inégalement suspendus; quelques coulisses qui vacillaient au moindre mouvement: voila trait pour trait le théatre sur lequel on allait mettre aux prises Melpomène et Thalie. le reste

(a) autant que je puisse me le rappeler, ce théatre fut ouvert dans le courant de l'automne de 1778. deux ans après mon arrivée à Cracovie, où j'avais été envoyé par ~~l'ancienne~~ la commission d'éducation, en 1776. ainsi son ancienneté fait en quelque sorte sa justification; car, outre le défaut de ressources et de moyens, il n'avait eu ni auteurs, ni guides, ni modèles. ~~car~~ en effet aucune ville du Royaume n'avait ~~encore~~ et ne devait avoir de longtems, aucun spectacle à demeure, si l'on en excepte la capitale, où l'on venait d'ouvrir un théatre, mais qui ne présageait guère en alors la célébrité qu'il devait acquérir plus tard.

de la salle formait le parterre. point d'amphithéâtre, point de loges, de gallerie ni de paradis. tout cela était remplacé par quelques bancs non rembourés qui tenaient lieu de fauteuils, et qui étaient ordinairement réservés pour les dames. les hommes étaient pêle-mêle; aucune distinction de rangs; c'était l'asyle et le triomphe de l'égalité.

Six actrices et à peu près autant d'acteurs, tous jeunes gens qui n'étaient jamais sortis de l'enceinte des murs de leur ville, et qui jusque là n'avaient rien vu qui pût leur donner la moindre idée d'une représentation théatrale, montèrent d'emblée sur ces trétaux, et devinrent, sans presque s'en ~~apper-cevoir~~ douter eux-mêmes, les Garryck, les Kean, les Lekain, les Clairon, les Sylvia, qui devaient former les moeurs de ce bon peuple de Cracovie, et l'amuser, s'ils pouvaient, en l'instruisant. Ils étaient secondés dans cette noble entreprise par un orchestre composé de cinq ou six musiciens, plus faits pour figurer dans une taverne que sur un théatre.

L'entrepreneur et le directeur de cet établissement d'un genre si neuf alors, était un coëffeur qui s'était fait une assez belle réputation dans son état. j'avais l'honneur d'être une de ses pratiques; et je ne fus pas un des derniers qu'il invita, et

Je ne fus pas non plus un des derniers à m'y rendre. On donnait pour cette première épreuve, Zémire et azor. Le Spectacle était terminé par la Scène Lyrique de Pigmalion.

O tendre et intéressant Marmontel! ô bon et sensible Jean-Jacques! Combien mon cœur reconnaissant vous plaignait et souffrait pour vous! de vos contes; qu'eussiez vous dit, si vous eussiez pu vous voir si horriblement estropiés? L'exclamation de Lully aurait, sans doute, été trop foible, pour exprimer votre surprise et votre indignation! (a)

Le lendemain quand il vint me coeffer, je me permis de lui adresser quelques conseils: mais comme il était très convaincu qu'il s'entendait infiniment mieux que moi à l'arrangement d'un théâtre, ainsi qu'à l'exécution des pièces, et au jeu des acteurs, il ne tint compte ni de mon opinion, ni de mes avis, et je me donnai bien de garde de les réitérer. Je fis plus; insensiblement, et sous divers prétextes, je cessai de me rendre à ses invitations journalières.

Mon exemple eut des imitateurs. Soit la faute de ses artistes ou la sienne, soit le défaut de gout qu'il reprochait assez hautement aux habitans de Cracovie, tout le monde finit comme

(a) le créateur de l'opéra français, Lulli, assistant à un salut qu'on célébrait avec une grande solemnité, un jour de fête, dans l'eglise de St. Roch, et entendant jouer un des airs du dernier opéra qu'il avait mis sur la scène, leva les yeux au ciel, et dit en se frappant la poitrine avec componction: pardonnez, ô mon dieu! je ne l'avais pas fait pour vous!

moi, par déserter son spectacle. ce contretems le força de renoncer à son entreprise; il ferma boutique au bout de quelques mois. un de ses amis et de ses éleves la rouvrit quelque tems après, et ne fut pas plus heureux. L'opinion s'était trop fortement prononcée contre son prédécesseur, pourqu'il pût espérer de réussir.

Enfin Le C.te Kluszewski staroste de Brzégów osa se mettre sur les rangs, et conçut l'espoir de subjuguer cette opinion qu'il influençait déja assez puissamment, et qu'il dirigeait presqu'à son gré. sa naissance, son rang, son âge, sa figure, son amabilité, l'élégance de ses manieres, la recherche de sa mise, l'agrément de sa conversation, ce ton de supériorité avec lequel il décidait sur tous les objets de gout, sans toutefois afficher ni morgue ni prétentions, tout se réunissait pour attirer sur lui l'attention des habitans d'une ville où il donnait le ton; tout concourrait à fixer sur lui les regards de toutes les jolies femmes. D'ailleurs bien qu'il fût ruiné ou à peu près, et qu'il n'eût renouvellé cette entreprise que pour tâcher de retablir ses affaires; il avait cependant encore où il trouva assez de fonds pour la soutenir avec plus d'avantages que ses dévanciers; il avait même tous les moyens de lui donner plus de latitude et lui prêter plus d'intérêt.

Le premier pas qu'il fit et qui était décisif, fut de transporter le théâtre dans une très belle salle du palais Mashalski, qu'il fit ~~repeindre avec~~ à neuf, et décorer avec autant de gout que de ~~magnificence~~ d'élégance. elle pouvait contenir beaucoup plus de monde

que l'ancien Local, et graces à la disposition qu'il y avait établie, on y était un peu plus à son aise. Il sut de même tirer parti de trois autres salles contigues, un peu moins vastes, il est vrai, mais aussi bien ornées. Elles lui offrirent un emplacement très commode pour les Concerts, les bals, les redoutes, les Cassinos et les Klubs qu'il voulait introduire à Cracovie, où rien de tout cela n'était connu, et qu'il se proposait de joindre à son Spectacle, dans l'espoir que cet amalgame d'un genre neuf piquerait la curiosité et lui attirerait du monde. Il ne se trompait pas tout à fait dans son calcul, et cette multiplicité d'amusements, qui variaient tous les jours, et se diversifiaient au gré des amateurs, fit une assez vive sensation parmi la noblesse et la classe de bourgeois plus aisés; elle leur inspira, du moins pour le moment, le gout de ces plaisirs encore nouveaux pour eux.

Quant aux décorations, aux draperies et aux Costumes dont la mesquinerie et le mauvais gout étaient révoltans, il relégua dans le garde-meuble tous ceux que les premiers entrepreneurs lui avaient cédé, et tâcha de leur en substituer de plus analogues aux pièces qu'il voulait donner, et qui, sans être beaucoup plus riches, s'annonçassent au moins sous des formes plus agréables. mais il n'y réussit pas toujours comme il l'aurait

désiré: Les arts d'agrément n'avaient pas fait à Cracovie des progrès aussi rapides, aussi soutenus, que les sciences abstraites, qui depuis plus de trois siècles florissaient sous les auspices de son université. aussi tout ce qui tient aux diverses branches de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, et même de la simple méchanique, était encore si imparfait, qu'il lui eût été impossible de trouver des ouvriers assez intelligens pour remplir pleinement ses vues. D'ailleurs des changemens aussi considérables, auraient nécessairement entraîné des dépenses très au dessus de sa fortune.

Il en fut de même de l'orchestre: ce ne fut qu'à force de recherches et de soins, que le Comte parvint à doubler le nombre des musiciens qu'il avait trouvés en place; il éloigna les plus mauvais; leur en substitua d'un peu plus versés dans leur art, et les força, en quelque sorte, de s'y perfectionner autant que le leur permettait la faiblesse, ou plutôt la presque nullité de leurs moyens. mais il lui fût impossible d'en trouver un seul qui méritât pleinement le titre qu'on lui donnait, et qui pût le justifier. au surplus, comme il était lui-même excellent violon, et qu'il avait voyagé en Italie, il les forma peu à peu à sa manière, et les surveilla avec tant de soin, qu'on n'eût plus

du moins à craindre d'avoir les oreilles aussi cruellement déchirées qu'autrefois.

Pour ce qui concerne les acteurs, les efforts du Comte furent encore plus infructueux. Comme il n'y avait pas de choix à faire, il fut obligé de retenir ceux qu'il avait trouvés en possession du théâtre, et tout ce qu'il put faire fut de leur en associer quelques nouveaux qui, sans doute, devaient être encore plus mauvais; car les premiers avaient au moins pour eux cette routine, réfléchie ou non, que donne un exercice d'une année et plus. aussi, malgré tous ses efforts et ses dépenses, son spectacle resta toujours très médiocre, et ce ne fut qu'à force de décorations et d'embélissemens qu'il parvint à y attirer du monde. Les concerts, les bals, les redoutes, les casinos qu'il y avait joints le servirent aussi et même très efficacement. mais ce qui le ~~servit~~ seconda le mieux dans cette entreprise, ce fut son crédit, ses liaisons avec les premières maisons de la ville, la haute idée qu'on avait conçue ~~de ses talens~~ de ses connaissances, et le soin qu'il eut de n'admettre parmi ses actrices que de jolies filles, dont la jeunesse, les charmes et la coquéterie suppléassent aux talens qui leur manquaient. Les brillantes annonces dont ses affiches étaient habituellement remplies, devaient faire le reste; car le charlatanisme réussit au théâtre comme partout ailleurs;

on peut dire même que la scène est son véritable élément, et que c'est là qu'il remporte ses plus beaux triomphes, surtout dans les pays où le gout a fait peu de progrès, où les connaisseurs sont aussi rares qu'ils l'étaient alors à Cracovie.

Lorsque j'arrivai en cette ville au commencement de 1813. à la suite du Gouvernement qui vint s'y installer pour une couple de mois, j'y trouvai un théatre construit à peu près sur le modele de celui de notre capitale, quoique d'après des dimensions moins vastes, et du reste bien distribué, décoré avec gout, et assez commode, n'ayant enfin d'autre défaut essentiel que son emplacement qui n'est propre à flatter ni l'oeil ni l'imagination. Mais quant aux acteurs, je ne fus pas longtems à m'appercevoir que, bien qu'un peu meilleurs qu'autrefois, ils étaient cependant encore très loin du degré de perfection qu'ils auraient du atteindre pendant un aussi long espace de tems. or, s'ils n'ont pas su profiter des modeles et des exemples que leur ont offert en 1809. Boguslawski et les acteurs qui l'avaient accompagné; s'ils ont fait si peu de progrès à des époques infiniment plus favorables, que doit-on attendre d'eux aujourd'hui, que cette ville détachée du

Royaume

~~ailleurs; on peut dire même que la scène est son véritable élément, et que c'est là qu'il remporte ses plus beaux triomphes.~~

du Royaume de Pologne, et comme abandonnée à elle-même, tombe de jour en jour, et s'écroule en quelque sorte, sur ses débris, malgré la protection dont l'honorent les trois puissances qui l'ont érigée en République.

6.

Théâtres de Białystok, de Grodno, de Minsk, de Kiiow &c.

Białystok et Grodno qui jadis voyaient à peine, et encore même à des intervalles très éloignés, de mauvaises troupes composées de 4. 5. à 6. acteurs, tous plus médiocres les uns que les autres, s'arrêter une couple de jours dans leur enceinte, parcequ'elle se trouvait sur la route de Vilna; et que des artistes de cette trempe en sont toujours reduits ~~à la~~ aux dernieres extrémités; Białystok et Grodno, dis-je, ont aujourd'hui un théâtre à peu-près fixe, du moins pendant l'hiver, l'un sous la direction de M. Szuminski; l'autre, sous celle de M. Niedzielski ancien acteur de Cracovie. On dit même qu'ils y donnent des tragédies,

des comédies de caractere et d'intrigue du haut genre, des drames, des Opéras &c. mais comment tout cela est-il joué? je l'ignore, et j'avoue que je suis si peu curieux de le savoir, que quand même des circonstances imprévues me conduiraient dans l'une ou l'autre de ces deux villes, je n'aurais probablement ni la tentation ni le courage d'assister à une seule de leurs représentations. quand on a eu comme moi le malheur d'entendre un M. Niedzielski sur le théatre d'une Capitale, on n'a nullement envie de le revoir sur celui d'une ville aussi médiocre

<u>Minsk</u>: Je ne dirai rien du théatre de Minsk, car je ne connais ni le directeur ni aucun de ses acteurs. je crois toutefois que la troupe qui y passe l'hiver, pourrait être plus considérable et peut-être même mieux assortie que celles de Białystok et de Grodno, car la ville est plus grande, mieux peuplée, et sans doute plus riche, plus féconde en ressources. les foires, le commerce, et les relations qu'elle entretient avec tous les chefs-lieux des districts et même des provinces au centre desquelles elle se trouve, doivent y attirer une plus grande affluence de négocians et même de gentils-hommes

Kiów. Les Gouvernemens de Kiowie, de Wolhynie et de Podolie ont chacun séparément une ou plusieurs troupes ambulantes qui, pendant toute la belle saison, parcourent successivement les principales villes de la province où elles sont fixées, et qui, durant l'hiver, s'établissent à demeure dans les chef lieux de ces provinces. De ces diverses troupes dans lesquelles il y auroit peu de choix à faire, celle qui a ouvert un théatre à Kiów, sous la direction de M. Zmiiewski, est, sans contredit, la meilleure, ou, si l'on veut, la moins mauvaise. elle est d'ailleurs la plus nombreuse, peut être même la mieux choisie, et dumoins la plus considérée dans cette capitale; ~~et même~~ comme dans les villes circonvoisines qu'elle visite à tour ~~de rôle,~~ lorsqu'elle n'a rien à faire, dans la cité qu'elle a choisie pour son principal domicile. Le grand nombre de citoyens de tous les rangs, de toutes les classes et de tous les états, que les contracts, les foires, la multiplicité des autorités qui y siegent, et leurs affaires particulieres attirent dans cette capitale, et qu'ils y retiennent, à chaque fois, pendant un assez long-tems, avive nécessairement la caisse de la troupe qui s'y trouve à cette époque, et fournit à l'entrepreneur des ressources qu'il ne trouverait surement pas

ailleurs. aussi se tient-il fortement au poste dont il s'est emparé, et probablement aucun de ses concurrens ou de ses rivaux ne parviendra à l'en expulser. Il lui sera d'autant plus facile de le conserver que, si j'en crois la voix publique, plus modeste ou plus sensé que ses confreres de Bialystok et de Grodno, il se borne aux piéces de moindre appareil, et qui sont plus en harmonie avec les talens de ses artistes. Il a bien raison, sans doute, de consulter son intérêt de préférence à sa vanité, et de laisser tous les poémes du haut genre qui exigent des connaissances multipliées, de grandes vues et des moyens bien décidés, à ces acteurs ~~que~~ consommés dans leur art, et que la reflexion, l'étude, un long exercice et une pratique soutenue ont insensiblement familiarisés avec ces rôles sublimes, qui malgré leurs difficultés, sont devenus pour eux une espéce d'habitude.

troupes ambulantes.

Outre ces troupes qui ne sont ambulantes que durant le printems et ~~l'automne~~ l'été, et qui se fixent avant la fin de l'automne et pendant tout l'hiver, il s'en trouve un très grande nombre d'autres qui restent telles dans toutes les saisons, et qui s'étant choisi une province qu'elles semblent adopter de préférence, y parcourent, sans distinction, toutes les villes grandes ou petites qui se ~~trouvent~~ rencontrent sur leur passage, et s'y arrêtent quelques semaines ou quelques

jours, suivant la récette qu'ils y font. Il y en avait jadis autant, et plus peut-être, dans la grande et la petite Pologne, qu'en Lithuanie, en Samogitie et dans les diverses provinces de l'Ukraine. J'ai vu moi-même, et à plusieurs reprises, de ces ambulances composées de cinq ou six mauvais acteurs, que la misere avait associés, et que le besoin de vivre jettait, comme au hazard, dans quelque misérable bourg, ou dans la terre de quelque seigneur dont la générosité ou plustot la fortune les attirait, et qui venaient y briguer non des suffrages, mais des secours. Leur mise, leur tenue, leurs costumes et leur jeu justifiaient assez l'opinion, que leurs courses vagabondes donnaient d'eux, partout où ils se montraient. aussi, suffirait-il de les entendre une fois, pour perdre l'envie de les voir une seconde.

Je puis citer pour exemple de ces turlupinades de bateleurs, ~~deux~~ 3. representations que donnerent à Pulawy, en 1810. de prétendus acteurs, qui pourtant venaient de Cracovie, et qui n'en étaient pas moins détestables pour cela. c'était pendant un séjour d'apeuprès six semaines que j'y fis sur l'invitation du Pce dans les mois de Juin et de Juillet. Ils avaient fait peut-être plus de vingt stations sur la route, avant d'arriver à cet asyle des connaissances et du gout, où ils croyaient

trouver les mines du Potosi. La Princesse dont on connait le
caractere obligeant et l'affabilité, leur permit d'établir leurs
tréteaux dans son ancienne orangerie, au bas du Jardin, sur le bord
de la Vistule, et leur fit même donner quelques décorations
et autres accessoires qu'ils ne pouvaient porter avec eux dans d'aussi
longues courses.

A la premiere représentation ils eurent près de 300.
personnes, tant de la Cour du Prince, que de la Ville et des envi-
rons. à la Seconde, le nombre des Spectateurs était déja
diminué d'un quart pour le moins: mais ce fut bien pire à la
troisieme; L'auditoire était presqu'entierement disparu.
Le Lendemain, la Princesse dont la patience était épui-
sée, fit fermer l'orangerie; et la bande Joyeuse partit
incognito comme elle était venue, emportant avec elle
les ducats et les huées des amateurs de Pulawy.

Il est hors de doute ~~qu'un aussi~~ qu'on ne peut se promettre aucune utilité de ce grand nombre de
prétendus artistes, dont l'indigence fait toute la vocation,
qui n'ont presque Jamais aucun des talens que réclame leur
état, et qui seraient à peine dignes de figurer sur le chariot
d'un Thespis moderne. ~~ne peut~~ Ils ne peuvent concourir ni à l'instruc-
tion ni à l'amusement des spectateurs qu'ils rassemblent
– et leurs representations ~~[illegible]~~

et leurs représentations, les plus soignées même, ne produisent rellement d'autre effet, que de corrompre le goût et très souvent les mœurs de ceux qui les écoutent.

Si maintenant nous observons ces coureurs de province sous le rapport de l'art dramatique, de cet art divin qui est devenu de nos jours et dans nos climats, la base de la civilisation, l'aliment de l'esprit et du cœur, la source de nos plus douces jouissances; nous verrons qu'ils ne lui offrent pas plus d'avantages qu'à la morale et aux mœurs; nous nous convaincrons même que bien loin de contribuer à ses progrès, ils ne peuvent, au contraire, que les rétarder, et arrêter l'essor que lui donne de tems à autre un heureux concours de circonstances: que dis-je! ils finiraient bientôt par le réplonger dans le cahos d'où nous sommes enfin parvenu à le tirer, si les théâtres de nos grandes villes étaient aussi mal organisés que le sont ordinairement ces rassemblemens informes, et si nos artistes ne faisaient pas plus d'efforts pour sortir de ce cercle étroit de la routine où se renferme l'acteur ignorant, servile imitateur des modèles qu'il suit au hazard, sans jamais avoir su apprécier ni leurs beautés ni leurs défauts.

D'après cela je demande s'il ne serait pas et de l'intérêt de l'art dramatique en particulier, et de celui des lettres en général, que le gouvernement deffendît sous des peines séverres, ces espèces d'ambulances oiseuses, qui ne ressemblent à celles de nos armées que dans ce qu'elles ont de plus mauvais, et qui ne compensent pas toujours comme elles par des vues d'utilité quelque fois réalisées, les dangers évidens auxquels elles nous exposent.? En effet, quels fruits l'étude et la science retirent-elles de ces courses vagabondes que font entreprendre la paresse, le dégout du travail, le besoin de vivre et le desir de se faire un sort et un nom à peu de fraix? quels effets peuvent produire tous ces motifs vils et méprisables, déguisés sous les déhors de l'intérêt public et d'une vocation plusqu'équivoque? aucun qui ne tournent visiblement au désavantage des diverses classes de citoyens, du peuple surtout qui est hors d'état de calculer les résultats funestes que doivent nécessairement ~~produire~~ enfanter ces jongleries artificieuses. Or, c'est presque toujours le peuple, ou du moins des individus des classes les plus ordinaires de la société qui forment l'auditoire de ces coureurs éternels de provinces. Aussi les abus qu'ils font éclore, la corruption dont ils sèment le

germe, jettent-ils bientôt de profondes racines; ils se répandent, ils se propagent plus rapidement encore qu'ils ne se sont développés, et s'il a été difficile de les prévenir et de les corriger à leur naissance, il l'est bien davantage encore d'y mettre un terme, et d'en arrêter les progrès, quand le double attrait de la nouveauté et du plaisir leur prête ~~chaque jour~~ habituellement son influence, et se réunit pour leur donner chaque jour une importance plus marquée. (a)

(a) S'il était permis de comparer les choses saintes à des objets aussi profanes, je dirais que c'est ainsi que la plus pure, la plus auguste des religions s'est vue insensiblement souillée des abus les plus criants, des préjugés les plus absurdes et les plus dangereux. une piété mal éclairée, de fausses idées de perfection, des principes erronés accrédités par la superstition, et souvent aussi des prétextes astucieux adroitement colorés ont jetté les hommes dans une foule d'erreurs toutes plus funestes les unes que les autres, et les y ont retenus, en les garotant par les doubles liens de l'ignorance et de la crédulité. avec plus de prévoyance et de fermeté, les gouvernemens eûssent pu prévenir les méprises qui devaient en résulter, ou du moins en arrêter le cours avant qu'elles eûssent pris un caractere décidé. mais un respect mal entendu pour des opinions que l'interêt seul avait sanctionnées, ~~ont~~ a glacé leur zele, et la prévention est venu se joindre à une indifférence coupable, pour les aveugler sur les suites qu'ils devaient prévoir. cependant ceux qui trouvaient leur interêt dans la propagation de ces erreurs, ont profité adroitement de cette condescendance irréfléchie, ils ont mis tout en œuvre pour ~~fait~~ séduire le peuple, pour l'attirer dans leur parti, et n'ignorant pas que pour le tromper, il faut en imposer à ses sens, et subjuguer son imagination, ils ont érigé en dogmes leurs visions décevantes, les ont revêtues de formes séduisantes malgré leur ridicule, et sont parvenus à en faire un spectacle public que des dehors religieux rendaient imposant. dès lors ils ont pu tout oser, bien sûrs que tout réussirait au gré de leurs désirs. telle fut la base sur laquelle reposerent dans leur origine, ces pélerinages ~~indécens~~ scandaleux qui se sont si étrangement multipliés dans tous les états de l'Europe.

Tel est l'état actuel du théâtre de notre capitale, et de ceux des chef-lieux les plus marquans de nos provinces. J'ai pu dans cette esquisse omettre quelques détails que certaines personnes désireraient y trouver. mais, d'un autre coté, peutêtre aussi parmi ceux que

remontez au principe, vous ne verrez d'abord que quelques oisifs quitter leur maison et leurs travaux, pour aller, sans besoin, fêter un saint du voisinage, qu'ils ne préferaient à celui de leur paroisse, que parcequ'il était à quelques lieues plus loin, parce qu'il avait plus de réputation; qu'il était orné de plus de fleurs et de rubans, et chargé d'un plus grand nombre d'ex-voto, mais surtout parcequ'il était censé faire plus de miracles, et qu'on y prodiguait avec plus de pompe et d'ostentation des indulgences pleinieres, auxquelles on attribuait plus de pouvoir. aujourd'hui, quelque part que vous vous tourniez, vous rencontrerez partout, à des époques fixes pour chaque pays, des milliers et des milliers d'hommes et de femmes, qui abandonnent pour des semaines et des mois entiers, le soin de leur économie et de leurs affaires, pour courir en désordre à 20. 30. 40. et quelquefois 100. lieues et plus, sans autre objet que l'espoir trompeur d'y ~~obtenir~~ gagner de ces graces spéciales que le culte de telle ou telle image fait obtenir à ses adorateurs, de préférence à tous les autres. Ce n'était jadis qu'un faible ruisseau dont on n'appercevait pas la source, et dont l'œil pouvait à peine reconnaître et suivre le cours. maintenant c'est un torrent fougueux qui brise toutes les digues qu'on lui oppose, et dont les ravages destructeurs portent au loin la désolation et la terreur. Le poète latin avait raison de dire:

Principiis obsta; sero medecina paratur,
cum mala per longas invaluere moras.

Cependant je serais bien tenté de demander à ces pieux enthousiastes, qui font de l'éternel et des saints, qu'ils veulent mettre en crédit, des objets de dérision, en les exposant en spectacle aux yeux d'un peuple qu'ils abrutissent, en les déshonorant par une foule de pratiques superstitieuses et de cérémonies bizares, qui souvent ressemblent plus à des farces burlesques, qu'à des actes de dévotion; je serais, dis-je, bien tenté de leur demander, si le dieu qu'ils nous annoncent n'est pas le même partout; si sa providence aussi juste, aussi impartiale qu'elle est sage et éclairée, ne verse pas également ses bienfaits sur tous les pays et sur tous les hommes, comme le soleil, qui est le plus majestueux de ses ouvrages, répand sans distinction, sa lumière et sa chaleur sur tous les êtres qu'il doit éclairer. Je leur

J'ai tracés, en est-il plusieurs qui paraîtront oiseux et par con-
séquent inutiles. il pourra même s'en trouver dont l'exactitude semblera
suspecte à ceux qui exigent d'un écrivain, qu'il réunisse, qu'il fasse mar-
cher de front les preuves de fait et celles de raisonnement. quelque soit l'opi-
nion que l'on se formera de ces détails historiques, je ne chercherai point
à les justifier. si j'ai commis quelqu'erreurs, je les abandonne à la censure de ceux
qui, mieux instruits que moi, voudront bien se donner la peine de les recti-
fier. au surplus, en pareille matiere, des méprises de ce genre sont d'une
très mince importance, et mes lecteurs pourront, à leur gré, ou pas-
ser ce qu'ils croiront de redondant, ou suppléer à ce que j'aurai omis.

---

demanderais encore, si la religion que l'éternel lui-même nous a donnée comme un flam-
beau celeste, pour nous éclairer dans les sentiers de la vie pour nous prémunir contre
l'erreur, pour nous mettre à l'abri des atteintes du préjugé, du fanatisme et de la su-
perstition, pour nous rappeler sans cesse les obligations qu'il nous a imposées, et nous
affermir dans la pratique du bien; si, dis-je, ~~peut~~ la religion peut trahir tous
ces devoirs, en nous détournant de la route que nous devons suivre, en nous présen-
tant un simulacre de vertu qui n'est qu'une ombre vaine et décevante: si elle
peut abuser du crédit que lui donnent sur l'esprit des hommes qui la
professent, la sainteté de son origine, et l'auguste dignité de ses dogmes et
de ses mysteres, en leur apprenant elle-même à les profaner par des supers-
titions qui l'avilissent: si elle remplit sa destination, en appelant des milliers
d'individus à des spectacles indécens, auxquels elle prête sa pompe et sa magnificen-
ce, pour les faire paraître plus vénérables, en les forçant d'abandonner les ma-
nufactures, les fabriques, la culture de leurs terres, en un mot, toutes les branches d'in-
dustrie, dans le tems même où elles ont le plus besoin de leurs bras, pour aller
au loin puiser au sein des désordres inséparables de ces courses vagabondes,
l'oubli de tous les devoirs, le mépris de toutes les bienséances, le germe de tous les
vices.... je pourrais leur faire encore bien d'autres questions: mais ne tou-
chons point cette corde délicate; ses vibrations sont trop fortes pour les
oreilles de ceux qui ont intérêt de propager la superstition, et de ceux qui en
sont déja les esclaves ou les victimes. gardons-nous surtout de porter la main
sur cet édifice informe que ces faux dévots appelent l'arche du seigneur, et que
notre bon peuple vénère sur leur parole. il faut à tous ces gens là des spectacles pom-
peux, des décorations imposantes dans les temples, pour y attirer la foule, comme il en faut à nos
comédiens sur leurs tréteaux, pour en imposer à la multitude, soutirer son argent, remplir
la caisse, et faire végéter la troupe.

Note renvoyée de la dernière page de l'histoire du théâtre de Varsovie.

Je pourrais indiquer ici plusieurs de ces théâtres, mais pour abréger, je me borne à celui de la Comédie françaiſe (de Paris.) Il mérite cette préférence par la supériorité marquée qu'il s'est aſsurée sur tous les spectacles de l'Europe dès les premières années de son établissement et qu'il a conservée jusqu'au règne de Louis XVI. Parmi un grand nombre d'exemples qui se présentent d'eux-mêmes, j'en choisis trois qui pourront donner une idée de ceux que je passe sous silence et je les prends à diverses époques très éloignées l'une de l'autre, pour prouver qu'en France comme ici, certains abus se multiplient et se propagent, sans qu'on pense à les corriger, et moins encore à les prévenir.

On connaît les _plaideurs_ de Racine, mais ceux qui ne l'ont pas vu jouer, ne se doutent pas qu'il est peu de pièces où les décorations et la plupart même des costumes offrent un contraste auſsi frappant avec l'action, et ils croiront moins encore que cette méprise a subsisté jusqu'à nos jours. Je n'en citerai qu'un trait qui pourra faire juger des autres. Tout le milieu de la toile d'arrière-fond, qui est presque toujours en vue, était occupé par un très gros arbre en pleine verdure et chargé de fleurs. Cependant et le sujet lui-même et les épisodes, et les dialogues, et les dates des pièces de procédure annonçaient clairement que le lieu de la scène était le ~~cour~~ parlement de Paris, et que l'action se paſsait dans les premiers jours de janvier. Or MM. les acteurs n'ignoraient pas, sans doute, que Paris n'est pas sous les mêmes parallèles que Rome, Florence ou Naples, et qu'il n'y croît en plein hyver ni fleurs ni verdure. Ils savaient auſsi qu'on ne voit pas d'arbres en plein vent dans les salles d'une cour de justice. Mais le peintre qui n'y regardait pas de si près, avait placé là cet arbre à peine esquissé, pour s'éviter la peine de peindre avec un peu plus de soin le profil d'un frontispice, où l'intérieur d'un appartement, et les comédiens l'y laissèrent parce qu'il y était, et parce qu'un arbre figure auſsi bien sur une toile de fond, qu'une ruine, un vestibule, une cascade, ou tel autre point de vue de ce genre.

2.) Je citerai maintenant une tragédie un peu plus moderne, et que le nom de l'auteur, la beauté du sujet, l'originalité du genre et l'extrême perfection du travail ont rendu très célèbre dans le tems, mais qui est devenue plus fameuse encore par un _quiproquo_ auſsi singulier, et plus bizarre même que celui dont je viens de faire mention. Le sujet était tiré des archives d'un ancien Royaume de l'Indostan. L'action par conséquent devait se paſser dans le lieu qu'avait occupé jadis cet empire, et les costumes comme les décorations devaient de même être en harmonie avec les sites, les mœurs et les usages du pays et du tems que le sujet indiquait. L'auteur dans son programme avait détaillé toutes ces convenances; mais dès la première ~~repres~~ répétition Mlle Clairon qui jouait le rôle de Reine, crut s'appercevoir que le costume indien ne faisait pas aſsez reſsortir l'élégance de sa taille, et n'allait pas à sa figure. — D'un autre côté, elle se rappela très à propos, que dans une pièce où elle avait joué l'année

précédente, —

précédente. L'habillement des Princesses de l'ancienne Memphis lui était au contraire très favorable. Or en sa qualité de souveraine elle crut avoir le droit d'exiger de l'auteur, qu'il transportât le lieu de la scène des Indes en Egypte. Il eut beau s'en deffendre, il fallut céder. La Clairon était toute puissante au théâtre; elle donnait le ton au comité des acteurs comme sur la scène, d'après cela il était tout simple que sa volonté y fit loi. On força donc le poète de reprendre sa piece, et de lui faire subir tous les changemens qu'on venait de lui indiquer. Il passa un mois entier à la refaire ou plustôt à la gâter; après quoi elle fut admise, comblée d'éloges à la répétition, et sifflée à la representation depuis le 1.er acte jusqu'au dénouement, par tous les connaisseurs et les gens de gout, qui ne concevaient pas qu'une action qui s'était passée dans l'Indostan, à une époque si reculée, pût être transportée en Egypte, et rajeunie de plusieurs siècles. Ils ne concevaient pas d'avantage, sans doute, que le caprice fantasque d'une actrice pût faire adopter le costume de Memphis dans un drame, où il n'était question ni de cette magnifique capitale, ni de ses moeurs, ni de ses usages.

Heureusement pour l'auteur et pour la scène, M.lle Clairon quitta le théâtre au bout de quelques années. alors il reproduisit sa tragédie sous sa premiere forme; elle fut reçue, jouée et applaudie comme elle méritait de l'être.

3.) Encore un exemple et un exemple bien frappant de cette negligence inconcevable ou de cette parcimonie plus risible encore dans le choix des décorations et des costumes, laquelle s'est manifestée assez souvent au théâtre françois, et quelque fois d'une maniere si criante qu'elle révoltait jusqu'à la partie la moins ~~frq~~ instruite du public. cet exemple est d'autant plus décisif qu'aucune raison particuliere, aucun interêt personnel n'a influencé l'opinion du comité des acteurs, ni par conséquent déterminé les contrastes bizarres que ce comité mettait en vogue, ou que du moins il autorisait en leur donnant son assentiment.

On mit sur la scène en 1814. une espece de drame ou de comédie larmoyante qu'on décora du nom de tragédie, nom qu'elle ne méritait à aucun égard, à moins que l'assassinat d'un grand homme commandé par la plus basse jalousie, exécuté par la trahison la plus infame, payé au poids de l'or, et accompagné des circonstances les plus odieuses, ne suffise pour faire donner ce titre à une pièce de théatre, lors même que toutes les règles y sont violées sans pudeur; que dis-je! quand même elle ne compenserait par aucun genre de beautés, les défauts sans nombre que l'auteur y aurait, comme à dessein, semés d'un bout à l'autre. En ce cas, la mort d'Annibal dont je vais parler, peut tenir un rang très distingué parmi les tragédies modernes; elle peut faire

sans conséquence, augmenter le nombre de ces ébauche, informes qui ont de tems à autre, déshonoré la scène française, durant le cours des 30. dernières années, et qui s'y montrent encore par intervalles, mais qui heureusement pour l'art et pour le public, y périssent presqu'en naissant. au surplus, ce n'est pas de la pièce en elle-même qu'il s'agit ici, mais du mode de représentation qu'on a jugé à propos d'y employer.

C'était déjà une très grande inconvenance que de l'avoir admise au repertoire, et plus encore d'avoir osé présenter une carricature aussi ridicule, sur un théâtre illustré jadis par les productions immortelles des Corneille, des Crébillon, des Racine et des Voltaire. une pareille bévue ne donnait pas une haute idée du bon gout de MM. les comédiens juges-nés de tous les ouvrages qui doivent paraître sur la scène. mais comme s'ils eussent craint que cette inepte parodie ne s'y montrât avec trop d'avantages, ils firent encore tout ce qui était en leur pouvoir, pour en faire disparaître l'illusion qui eût pu du moins couvrir une partie de ses défauts. Le moyen qu'ils employerent pour cela ne pouvait manquer de réussir; ce fut d'adapter à cette pièce des décorations, des draperies et des costumes qui contrastaient de la manière la plus choquante avec le sujet du poème, avec l'époque à laquelle il se rapporte, le lieu où l'action s'est passée, et les circonstances qui ont du la précéder ou la suivre.

Ainsi, par exemple, les ambassadeurs romains envoyés chez le Roi de Bithynie, Prusias, pour demander la tête d'Annibal, le Monarque lui-même, ses courtisans, ses ministres, ses principaux fonctionnaires et les officiers en chef de son armée avaient tous indistinctement le costume moderne des Mandarins chinois; tandisque les officiers subalternes, les sous-officiers et les soldats portaient l'uniforme d'une garde attachée à la personne de l'Empereur, et connue sous le nom de tigres de guerre, garde dont la création ne datte que d'un siècle ou à peu près. ajoutez à cela que ces costumes n'avaient pas été faits pour la tragédie d'Annibal, mais pour L'orphelin de la chine que Voltaire donna il y a près de 50. ans: encore même alors n'étoient-ce que de vieux habit, tirés du garde meuble et rajustés tant bien que mal à cette pièce. aussi l'auteur s'était-il plaint et très amèrement du mauvais gout de ces habillemens, et des autres accessoires qu'on y avait joints. qu'on juge d'après cela

de ce qu'ils devaient paraître en 1814. et dans une pièce si différente de cell de Voltaire, et quant au sujet et quant au genre; dans une pièce dont l'action se passe en Bithynie près du pont-Euxin, il y a plus de 2000. ans, et à 3. ou 400. lieues de Pekin, où le dernier rejetton de la dynastie des Empereurs chinois devait être (et presque de nos jours,) sacrifié à la jalouse ambition d'un usurpateur étranger?

fallait-il donc avoir une connaissance si approfondie de la chronologie et de l'histoire pour sentir la différence énorme qui se trouvait entre les siècles les plus brillans de la République romaine et ces tems désastreux où le féroce Gengiskan dévastait l'Asie? entre les conquêtes souvent injustes, mais toujours glorieuses des Romains, et les expéditions barbares et sanguinaires des Tartares? entre la basse jalousie d'un peuple de vainqueurs qui sacrifie à ses craintes et à ses ressentimens, un grand-homme qu'il redoute jusque dans son exil, et le patriotisme généreux d'un sujet fidèle qui expose à un danger imminent sa vie et celle de sa famille, pour sauver les jours d'un enfant dont la tête est mise à prix, qui livre à la mort son propre fils pour conserver et remettre ensuite sur le trône, l'unique héritier de la maison impériale? et c'étaient des objets si différens qu'on présentait sous le même point-de-vue, qu'on prétendait peindre des mêmes couleurs?

mais je ne dois m'occuper ici que des mœurs, des bienséances théâtrales et des localités. quelle ressemblance trouvera-t-on entre les usages actuels de l'Asie et ceux de cette même contrée du tems des Romains? entre les goûts et les habitudes des chinois modernes et celles des antiques habitans de la Bithynie? entre les costumes de ces deux peuples à des époques si éloignées? entre la position et les sites de ces deux pays situés sous des parallèles, où la nature se montrait et s'annonce encore sous un aspect qui ne diffère pas moins que le caractère des nations qui les ont habités jadis, ou qui s'y sont établies plus tard? Je laisse à mes lecteurs le soin de porter tel jugement qu'ils ~~jugeront~~ croiront convenable, de la pièce que je viens de leur dénoncer, de l'auteur qui après avoir eu la sottise de la composer, n'a pas craint de la soumettre au tribunal alors très antilittéraire des comédiens françois, et de ces comédiens eux-mêmes qui n'ont pas rougi de l'accepter et de l'exposer aux regards du public éclairé d'une vaste capitale.

Je me borne à demander si parmi ces erreurs sans nombre et ces méprises souvent déshonorantes qui, à certaines époques surtout, se sont renouvellées tant de fois — — sur notre théâtre —

qu'elles s'étaient insensiblement converties en habitude. Je demande si on y a jamais
remarqué des contrastes aussi choquans, des contradictions aussi manifestes? Cependant, je le re-
pête, la Scène polonaise, telle qu'elle est même de nos jours, ne peut être assimilée à la Scène fran-
çaise. L'extrême différence qui se trouve entre les ressources dont l'une et l'autre peuvent disposer,
en met une plus considérable encore entre les moyens d'exécution qui sont en leur pouvoir, et cer-
tainement, observé sous ce point-de-vue, le théâtre de Varsovie a bien plus de droits à l'indulgence
que celui des Français, qui jouait déja un rôle si brillant à une époque où l'on n'avait pas
même l'idée d'un pareil établissement chez nous, et qui avait dès lors sous la main des facilités
dont nous ne jouissons pas encore. — Nous pourrions, il est vrai, faire valoir hautement ces diffé-
rences, car elles parlent toutes en notre faveur. Mais d'un autre coté, ~~il faut convenir aussi~~ on peut dire
~~qu'en~~ en supposant que la rareté des moyens et la modicité des fonds aient comme on ne peut en
disconvenir, donné lieu à plusieurs de ces méprises, — on peut dire aussi que l'esprit de routine, le défaut de réflexion, le man-
que de gout et la lésine ont eu souvent autant de part à cette longue série d'inconvenances et d'erreurs.
or, de pareilles causes ne peuvent trouver grace aux yeux des connaisseurs, et la critique la moins
sévère ne les admettra jamais: car tout abus qu'on peut aisement prévoir peut être prévenu avec
la même facilité, et l'artiste qui se laisse entraîner à des inconséquences aussi déraisonnables
par ignorance, défaut de tact, inattention ou telle autre cause semblable, n'a pas droit de se
plaindre du jugement qu'en porte le public, quelque sévère qu'il soit. Non sans doute, les
fautes commises par les comédiens français, toutes évidentes qu'elles soient, dussent-elles ~~mê-~~
~~me~~ révolter ceux là mêmes qui s'en permettent de semblables, ne peuvent être une excuse
pour eux. a peine les justifient-elles dans les cas dont j'ai fait mention, dans ces circons-
tances difficiles où il est presqu'impossible de les éviter. Je sais bien que les réformes et les inno-
vations que les gens de gout ~~exiger~~ auraient desiré il y a un demi siècle, étaient im-
praticables alors, et que même celles qu'ils reclament encore aujourd'hui, éprouveraient
de très grandes difficultés. mais il fallait au moins tenter tout ce qu'il était possible de faire;
et avec le tems, de la constance et un peu moins de parcimonie, on pouvait se flatter de
réussir. mais l'idée de cette possibilité ne s'est pas même présentée à l'esprit des an-
ciens entrepreneurs, et de nos jours même elle nous échappe encore quelque fois. —
n'oublions donc pas que si les excuses que je viens d'alléguer ont pu justifier jusqu'à
un certain point la Scène polonaise à ces époques reculées et dans ces tems de crise où les
moindres changemens étaient d'une exécution si difficile, elles ne sont plus admissibles
dans un siecle où les progrès des arts donne la hardiesse de tout entreprendre et l'espoir de
réussir en tout. tirons tout le parti possible des méprises des Français, pour mettre notre théatre à ~~mais rien~~
l'abri des reproches qu'il pourrait encore mériter; mais ne en abusons pas, et ne suivons pas l'exemple qu'ils nous ont donné, quand nous pouvons
faire mieux.

Seconde partie

Des causes qui ont retardé les progrès de l'art dramatique en Pologne, et des moyens qui pourraient lever le reste des obstacles qui entravent encore sa marche.

§. 1.

Causes dépendantes des circonstances, des localités, des évènemens politiques, révolutions &c

Il n'est pas de Littérateur qui n'ait refléchi plus d'une fois sur les causes physiques et morales qui se sont réunies dans tous les siècles et chez tous les peuples, pour retenir plus ou moins longtems dans les entraves de la routine, et la scène et l'art dramatique lui-même. Le théatre de Varsovie a été comme toutes les institutions de ce genre, chez les anciens et chez les modernes, et peut-être plus qu'aucune d'elles, soumis à l'influence désastreuse de ces diverses causes, il n'est donc pas étonnant qu'il ait éprouvé le même sort. vouloir lui en faire un crime, ce serait commettre à son égard une injustice gratuite, et qui d'ailleurs ne remédierait à rien. Il est toutefois interessant et même indispensable de se rappeler et ces causes et les sinistres effets ~~que ces causes~~ qu'elles ont produit chez nous, ne fut ce que pour arrêter le cours de ceux qui existent encore, et empêcher les autres de se renouveller.

Tentons cet examen: observons chacune de ces causes séparément, d'après l'ordre dans lequel nous les avons vu se développer; distinguons celles qui dépendaient des circonstances momentannées et locales, et qui ont dû cesser avec elles, de celles qui existent encore, et qu'il est urgent de ~~faire cesser~~ déraciner: développons enfin les moyens à l'aide desquels on pourrait rendre à la scène

ce service précieux. Je dis précieux ; car en la débarassant des entraves qui retiennent parfois l'essor qu'elle pourrait prendre, on lui ouvrirait un champ et plus vaste et plus libre ; on la forcerait, en quelque sorte, de tendre sans cesse ~~s'élever~~ à ce dégré de splendeur que sa destinée avait fixé d'avance à ce point d'élévation qu'elle peût et doit atteindre. Elle y arrivera, n'en doutons point sous les auspices d'un Monarque aussi éclairé que bienfaisant, qui la protège qui seconde puissamment ses efforts, et qui regarde comme une obligation sacrée d'étendre et de multiplier autant qu'il est en son pouvoir, les avantages qu'elle nous procure. — Pour abréger, je me bornerai à celles de ces causes qui se sont prononcées d'une manière plus sensible et qui sont d'ailleurs plus à la portée de toutes les classes de lecteurs. Je me contenterai même d'entrer dans les détails auxquels les circonstances, les événemens ou les hommes ont donné plus d'importance, et j'abandonnerai les autres à la discussion des personnes qui voudront prendre la peine de les commenter, et d'en développer les résultats.

1.) — Parmi ces causes dont les suites funestes se font encore sentir par intervalles, bien que le principe n'existe plus, celle que je regarde comme la principale, et que, par cette raison, je crois devoir mettre en première ligne, c'est le défaut de lumières, de goût et de connaissance de la scène qui était, j'oserai le dire, le véritable apparenage de nos ancêtres, du plus grand nombre au moins, à l'époque où Stanislas auguste conçut le projet d'ouvrir un théâtre dans sa capitale. Ce fut même au desir et peut-être à l'espoir de faire renaître dans ses nouveaux Etats, ces connaissances, ce goût qui s'y étaient entièrement éclipsés, qu'il dut cette heureuse idée, que sa position devait lui faire regarder comme téméraire.

Et dans le vrai, il fallait avoir un certain courage d'esprit pour oser aborder toutes les difficultés qui s'étaient amoncelées d'avance sur la route qu'il voulait suivre. En effet, lorsqu'il monta sur ce trône glissant et environné de tant d'écueils, les sciences, les lettres et les arts négligés sous cinq règnes successifs, étaient tombés dans

dans un état d'inertie et d'abandon, qu'on pourrait appeler une vraie décrépitude. Cette longue suite de guerres étrangeres et de troubles domestiques qui bouleversaient le pays et dégradaient le caractère national depuis près de deux siècles, avaient mis les monarques hors d'état de travailler à l'instruction publique et à la réforme des mœurs, et quelques grands que fûssent les obstacles qu'ils avaient à vaincre, l'insouciance les grossissait encore à leurs yeux; elle paralysait leurs efforts, et les empêchait de rien tenter pour remédier au mal, qui chaque jour devenait plus incurable.

D'après cela, au lieu de s'étonner que le théâtre ait fait si peu de progrès dans les premieres années, et que nos auteurs dramatiques aient donné alors de si mauvaises pièces, on doit au contraire regarder comme un espece de phénomène que cet établissement ne se soit point enséveli sous ses propres ruines, et que des écrivains qui n'avaient ni modéles ni encouragemens, aient su imprimer à leurs compositions, toutes imparfaites qu'elles fûssent d'ailleurs, ce ton d'originalité qui les rendait supportables, malgré tous les vices de construction et de style qu'on y

retrouve à chaque pas. c'est au moins ce que j'ai
éprouvé en lisant les ouvrages de Bohomolec, qui le
premier a ouvert cette carrière hazardeuse; et même
ceux de quelques uns de ses imitateurs qui, sans avoir
son génie, ont pourtant déployé ~~quelque~~ un certain talent
dans des pièces esquissées à la hâte, et qu'ils rédigeaient
en quelque sorte sous l'inspiration de la nature.

2.) La seconde cause qui peut tout au moins aller
de pair avec celle que je viens de décrire, c'est cette
succession presque continuelle de confédérations
qui s'élevaient sur les débris les unes des autres;
c'est cette multitude de partis qui se formaient
les uns en faveur du souverain, les autres contre
lui; de partis qui tous également altérés de la soif de la vengeance, ~~et qui tous acharnés les uns contre les autres~~,
ne cherchaient qu'à se détruire réciproquement,
et ~~qui~~ sacrifiaient sans pudeur comme sans
remords, l'intérêt général à l'intérêt particu-
lier, la seule divinité à laquelle on rendit alors un vé-
ritable hommage. Les troubles qui ne cessaient
un instant que pour se renouveller ensuite avec
plus de fureur; les intrigues sourdes ou déclarées

qui les propageoient; les désordres qui en étaient la suite iné-
vitable; les dévastations, les dilapidations de tous genres que
se permettaient les chefs, les fauteurs et les agens de ces
fédérations partielles: tout se réunissait pour épuiser la
fortune publique et les ressources des particuliers. les amé-
liorations les plus nécessaires et même les plus faciles, deve-
naient chaque jour moins praticables; le gout des scien-
ces et de l'instruction déja si rare, s'affaiblissait encore,
et disparaissait insensiblement, même au sein de la
capitale; la crainte, les défiances et les soupçons en éloi-
gnaient jusqu'à l'idée des amusemens les plus naturels
et les moins couteux. D'un autre coté, presque tous les
grands seigneurs et les gens riches qui eussent pu aider l'en-
trepreneur du théatre à le soutenir avec plus de dis-
tinction et de succès, abandonnaient une ville où leur
sureté personnele était compromise à chaque instant.
De nos jours comme dans le siecle d'Ovide, les muses
fuient le bruit des armes; la culture de l'esprit et l'amour
de l'étude sont incompatibles avec les troubles et la licen-
ce. la plume tombe des mains de l'écrivain le plus zélé pour les inté-
rets de sa patrie; il n'ose dire la vérité; il craint que des
applications gratuites et dictées par la malignité ou

la haine, ne l'exposât à des dangers auxquels toute sa pru-
dence ne pourrait le soustraire. a peine quelques au-
teurs faméliques hazardent-ils de se mettre aux gages
d'une entreprise exposée elle-même à tomber d'un jour
à l'autre. de mauvais acteurs jouent sur un théâtre
mal décoré, des piéces détestables, et négligent sans
scrupule comme sans crainte, leurs obligations les plus
sacrées, parce que le défaut de subordination et de dis-
cipline leur permêt d'y manquer impunément. ainsi
la scène ~~tombe~~ languit, se dégrade, se dénature et
ne laisse appercevoir de traces de l'ombre d'existence
qui lui reste, que par ses mouvemens rétrogrades
et dénués d'énergie.

3.) On peut encore, si je ne me trompe, compter parmi
les causes les plus actives de cette détérioration du théâ-
tre, le changement continuel de gouvernemens, d'ad-
ministrations et de magistratures qui se succédaient
et se remplaçaient les unes les autres, sans ordre et
sans préparation, au milieu du tumulte des armes
et des désordres inouis qui les accompagnaient; chan-
gemens non moins irréfléchis que précipités, et qui
portaient non seulement sur les formes et les

manipulations, mais aussi sur les individus que les puissances dominatrices mettaient à la tête des affaires, au gré de leur caprice, et qu'elles y maintenaient ou en éloignaient suivant leur intérêt du jour ou leurs vues ultérieures. Il est hors de doute que ces gouvernemens instantannés et provisoires, qui ne pouvaient compter sur la stabilité de leur gestion, n'avaient aucun intérêt de maintenir l'ordre public et de coopérer au bonheur de la nation: ils devaient bien moins encore favoriser les progrès des sciences, encourager les talens, et seconder les efforts de l'industrie. Et que leur importait la civilisation d'un peuple, dans lequel ils ne voyaient qu'un tourbe de sujets courbés sous le joug, dont la volonté toujours passive devait être subordonnée à celle du monarque qui les tenait sous sa domination? ne savaient-ils pas qu'ils n'étaient eux-mêmes que de vils instrumens sous la main de l'artiste impérieux qui les employait? ignoraient-ils que l'intention d'un despote n'a jamais été d'éclairer les esclaves qu'il se soumet? que propager les lumières de la philosophie, qu'ouvrir, comme Alexandre I. un libre cours

aux idées libérales, c'est fournir des armes aux infortunés qu'on opprime; c'est leur donner la conscience de leurs droits et de leurs forces; c'est leur apprendre à se servir des unes pour revendiquer les autres et les faire respecter? le théâtre cependant excitait parfois leur surveillance: mais ce surcroit d'attention qu'ils voulaient bien lui donner, n'avait lieu que dans certaines circonstances qu'ils jugeaient être d'une importance majeure pour eux. qu'un auteur se permît dans une pièce très indifférente d'ailleurs, un trait un peu hardi, une maxime trop philantropique à leur gré, une sentence qui effleurât le libéralisme, mais surtout quelqu'allusion dont la malignité pût faire l'application à souhait; c'en était assez pour attirer l'animadversion de la police sur l'écrivain qui avait hasardé ces propos outrageans, sur les acteurs qui les avaient répetés, sur l'entreprise qui l'avait permis, et quelquefois même sur ceux qui les avaient applaudis avec un air d'affectation. Je pourrais citer plusieurs traits de cette espèce sous ces divers gouvernemens, mais surtout sous celui qui a peut-être

Le moins lésé, mais le plus outragé les Polonais. assurément une surveillance de cette espèce ne pouvait seconder l'essor que la scène eût du prendre. garrotée par les doubles liens de la servitude et de la routine, elle devait ramper terre à terre. aucun écrivain n'eût osé hazarder une pièce qui eût exposé sa liberté individuelle; l'entrepreneur ne l'eût point admise au répertoire; les acteurs n'auraient pas voulu se charger des rôles, dans la crainte de s'exposer à quelque persécution. Les choses ont heureusement changé de face. Le théâtre renaît en quelque sorte de ses cendres; il fera, j'aime à le croire, des progrès plus sensibles chaque jour, sous le gouvernement libéral d'un monarque philosophe, qui, bien loin d'étouffer, comme autrefois, jusqu'au germe des connaissances chez les peuples soumis à sa domination, emploie, au contraire, les moyens les plus efficaces pour les éclairer, bien certain qu'ils en apprécieront mieux les efforts qu'il tente pour mettre à l'abri de toute atteinte, leur liberté, leurs droits et leur bonheur.

4.) Me taxera-t-on d'injustice et de partialité si je range parmi les causes qui ont dégradé la scène, l'insouciance du gouvernement national lui-même

qui, tant qu'il a été investi de l'autorité, disons mieux, de l'ombre du pouvoir qui presque toujours en tenait lieu, n'a jamais protégé ni les sciences ni ceux qui les cultivaient, et qui les négligeait même au point que sans les efforts du monarque et ceux de la commission d'éducation, (malgré le zèle éclairé de l'un et l'autre, ne produisaient pas toujours les heureux effets qu'on devait s'en promettre,) les lettres, les études et peut-être la civilisation elle-même seraient retombées dans le cahos dont on avait eu tant de peine à les tirer.

Mais quand ce gouvernement perdait presqu'entièrement de vue et les sciences et l'instruction publique, pouvait-on espérer qu'il prendrait à cœur le perfectionnement et la gloire du théâtre? Il ne soupçonnait pas l'influence prédominante que les représentations scéniques exercent sur les usages, les mœurs, les gouts et les habitudes de toutes les classes de citoyens: Il n'y voyait qu'un simple amusement, qui n'avait aucun trait à ses occupations publiques, et qui, par conséquent, ne méritait pas de fixer son attention. Parlons franchement; il semblait ne pas se douter qu'il existât

dans la capitale, un spectacle qui réclamait impérieu-
sement ses soins. il ne lui donnait ni appui ni secours, et
il en faisait même si peu de cas en général, que j'ai connu
plusieurs de ses membres qui sont morts sans avoir vu
l'intérieur du local qu'il occupait. Stanislas Auguste
qui en avait pris le gout dans les pays étrangers où il avait
passé toute sa jeunesse, le protegeait, il est vrai, mais
plutôt par des vues particulières, par désœuvrement et par vanité, (car c'était sa
création) que par amour du bien public, que par une
suite de cette conviction intime qu'aurait du lui donner
la certitude du bien qu'il pouvait opérer. Il lui accordait
toutefois des encouragemens, mais de loin à loin, et d'ail-
leurs ils étaient trop foibles pour pouvoir la soutenir
avec éclat. La modicité de ses revenus, l'énormité de
ses dépenses, et ses prodigalités journalières qui pres-
que toujours avaient pour objet les personnes et les cho-
ses qui le méritaient le moins, le mettaient bien
souvent hors d'état de remplir envers la scène les enga-
gemens tacits qu'il avait pris avec elle, lors de son établis-
sement. Il ne faisait pas toujours ce qu'il aurait
voulu, ce qu'il sentait qu'il devait faire.

5.) Cette cinquieme cause étonnerait sans doute un étranger qui lirait cet ouvrage. un Français, un Italien surtout qui n'a point dégénéré de la passion de ses ancêtres pour le théatre, ne pourrait concevoir que les habitans d'une Capitale, ~~à plus forte~~ à l'instar de ceux des villes de provinces, aient témoigné, et même affiché avec une espece de complaisance, une indifférence ~~aussi~~ marquée, ou plutôt un défaut de gout total pour tous les genres de Spectacles, quel qu'interêt qu'ils pussent offrir, et cela pendant le cours d'une quinzaine d'années et plus, en dépit de tous les efforts qu'on a tentés pour les ramener de cette bizarre antipathie. cet étranger aurait bien plus de peine encore à donner quelque croyance à ce récit, s'il était témoin de la passion démésurée que ces mêmes habitans ont prise plus tard pour le théatre, surtout depuis la fin du dernier siécle. cette contradiction dans les gouts, à des époques si rapprochées, pourrait, en effet, être regardée comme un phénomène, et peut-être même passer pour une fable controuvée à plaisir, si on n'en avait pas eu sous les yeux autant de preuves et de preuves irrécusables, à deux réprises differentes. en effet, ce qui est arrivé au commencement du régne de Stanislas auguste, lorsqu'il fit ouvrir pour la premiere fois

un théatre polonais à Varsovie, n'était qu'une copie très imparfaite de ce qui s'était passé du tems d'Auguste III. Je dis plus, bienque ces deux Princes aient éprouvé les mêmes difficultés pour attirer du monde à leur Spectacle, Auguste avait bien plus de raisons de se plaindre de cette indifférence, que Stanislas, à raison des dépenses immenses qu'avaient nécessitées la construction et l'embélissement de la Salle où l'on donnait les grands opéras, les décorations et les costumes qui étaient de la plus grande magnificence, l'entretien des peintres, des décorateurs, des chanteurs et cantatrices, des danseurs et danseuses, des maîtres de ballets, des musiciens formant l'orchestre, des machinistes et autres artistes qu'il avait fait venir d'Italie à très grands frais; dépenses que n'avait point eues son successeur, puisqu'il trouvait une salle toute prête, et qu'il n'employait que des hommes du pays.

Quoiqu'il en soit, et dans les deux cas, il est évident qu'une entreprise théatrale ne peut réussir, quand non seulement elle est dénuée d'appui, de secours et d'encouragemens, mais quand elle voit en outre toute la masse des citoyens armés contre elle, déprécier ses efforts, les paralyser, payer ses travaux d'un insouciant mépris,

et lui enlever tous les moyens qui pourraient la mettre à même de se soutenir. aussi, bien loin de pouvoir se permettre la moindre dépense qui eût pour objet le perfectionnement de la scène, elle était au contraire, et presque toujours, dans l'impossibilité de subvenir à celles qu'exigeait son entretien. les frais les plus urgens étaient pour elle un vrai fardeau, et par une économie que commandaient les circonstances et peut-être d'autres motifs, elle tenait beaucoup moins d'acteurs et de musiciens qu'elle n'eût du en avoir, si elle eût voulu donner au théâtre la considération qui convient à un spectacle public, dans une capitale du premier ordre. (il en était de même des décorations et des costumes.)

6.) ce défaut de ressources devait nécessairement donner naissance à un grand nombre d'abus. outre ceux que je viens de signaler, il en est un sur lequel je dois insister plus particulièrement, parce qu'il contribuait davantage encore à la dégradation de la scène. cet abus, c'était le changement continuel des entreprises théâtrales qui, ne pouvant se soutenir avec le mince revenu des représentations, et ne recevant

aucun secours ni du gouvernement, ni des Seigneurs qui
habitaient la capitale, finissaient par tomber au bout
de quelques mois. -et devenaient l'appanage momentané du premier qui s'en emparait.- en passant ainsi de mains en mains,
elles devaient varier et changer de formes suivant les
gouts particuliers de ceux qui s'en chargeaient, et le
plus ou moins de ressources qu'ils y avaient apportées.

delà il résultait qu'elles ne pouvaient être assujé-
ties à aucune regle fixe, car le mode de leur organi-
sation et la marche habituelle qu'on y suivait, dépendaient
nécessairement du caprice et de l'intérêt du moment
de chaque directeur qui se mettait à la tête de l'admi-
nistration; d'autant plus que le public qui alors était
très peu familiarisé avec le théatre, et qui n'y prenait
presqu'aucune part, n'entrait pour rien dans tous
ces détails, qui, sans doute, lui paraissaient trop mi-
nutieux pour qu'il daignât s'en occuper.

7.) Mettons encore en ligne de compte l'usage établi
parmi les Seigneurs et les propriétaires fonciers qui
jouissaient d'une certaine considération, d'aller pas-
ser le printems, l'été, et même la plus grande par-
tie de l'automne, à la campagne, où ils réparaient
par leur économie, l'échet que les dépenses de la ville

avaient fait à leur fortune. Ces trois saisons étaient donc absolument mortes pour le théâtre, car il ne restait dans la capitale que les personnes qui s'y trouvaient rétenues par leurs fonctions ou leurs emplois. mais ces personnes n'étaient pas celles qui fréquentaient le plus le spectacle, aussi on peut dire qu'il était à peu près désert pendant la moitié de l'année et souvent plus. cette espèce de défection était portée au point, que les acteurs reduits à la plus extrême détresse, auraient été obligés d'abandonner la scène, s'ils n'avaient pas trouvé un expédient qui leur fournissait le moyen de subsister jusqu'à nouvel ordre, et d'attendre des tems plus heureux.

8.) cet expédient qui était comme toutes les ressources de ce genre, un très grand abus, et qui tournait de même au détriment de la scène, c'était l'usage qui s'était établi parmi nos acteurs, dès l'origine du théatre, de se partager en deux troupes, dont l'une, (la moins nombreuse et la plus mauvaise ordinairement) restait à Varsovie, pour amuser le public comme elle pouvait, tandis que l'autre, souvent encore divisée et subdivisée,

parcourait

parcourait les principales villes de province pour s'y procurer des ressources que la Capitale ne pouvait lui offrir pendant la belle saison. ces courses annuelles et si religieusement observées produisent deux nouveaux abus, dont le public ressent par contrecoup les effets sinistres. D'abord elles enlevent aux artistes un tems qui leur serait nécessaire pour exercer leurs talens et les perfectionner; ensuite elles leur font perdre l'habitude du travail, sans lequel les dispositions les plus heureuses et les plus décidées languissent et finissent souvent par tromper toutes les espérances. Bien sûrs de ne trouver en province ni des Juges aussi difficiles que ceux de Varsovie, ni de ces Argus aux cent yeux qui, déguisés sous le monograme de X. les suivent pas à pas, et signalent dans leur Jeu, tout ce qui répugne aux bienséances théatrales, ils s'oublient, se négligent et sacrifient les principes à la routine.

Je sais bien que l'usage d'accorder des congés de quelques mois à certains acteurs, s'est introduit même à Paris, mais il faut observer 1. que la comédie française en a deux ou trois fois plus ~~d'acteurs~~ que le théatre polonais. 2. qu'elle ne concède cette faveur qu'à un ~~ou deux~~ tout au plus ~~acteur~~ à la fois.

3. que chacun de ces acteurs a un remplaçant et une doublure qui laissent à peine soupçonner son absence. 4. qu'il n'obtient cette permission qu'à la suite de services essentiels rendus à la scène pendant bien des années. 5. que c'est une espece de dédommagement pour les bénéfices qu'on ne prodigue pas comme ici, et qui même ne sont en usage plus habituel que depuis quelques années. 6 que pour quelques artistes surtout, comme Talma, Mlle Mars, Mlle Leverd, cette licence est une espece de sacrifice que leur réputation arrache en quelque sorte à la direction du théâtre. la crainte de les perdre opère en leur faveur ce que ne pourraient faire ni leurs réclamations ni leurs plaintes. — à l'académie royale de musique ces licences sont encore plus rares. Lays, le Nestor de la scène, qui vient de se montrer avec tant d'éclat sur le théâtre de Bruxelles, n'a obtenu la permission de s'absenter, qu'après 40. ans et peut-être plus de travaux constamment assidus dans la capitale, et au moment d'une retraite que son grand age lui commande impérieusement. au surplus, ni dans l'un ni dans l'autre de ces spectacles, la société des acteurs ne gagne rien à ces concessions, qui sont la récompense des services individuels rendus par ceux qui les obtiennent.

l'inconvénient dont j'ai fait mention dans l'article 7. et qui servait de prétexte aux pélérinages de nos acteurs, n'existe plus, ou du moins ne se fait plus sentir comme autrefois; pourquoi donc l'abus qu'il avait fait éclore et qu'il semblait justifier n'a-t-il pas cessé avec lui? — la coéxistence habituelle des autorités civiles et militaires, des magistratures de divers ordres, des tribunaux et autres cours de justice qui restent continuellement en exercice; le grand nombre de fonctionnaires publics et d'employés de tout grade, qui sont obligés de se fixer à Varsovie, d'un bout de l'année à l'autre; cette multitude de citoyens que leurs affaires, des relations commerciales, et quelquesfois la simple curiosité attirent dans la capitale, surtout depuis qu'on travaille avec tant d'activité à son embélissement; l'augmentation considérable de la garnison, et par une suite nécessaire, des officiers de tout grade qui en font partie, et qui ont contracté dans les pays étrangers, où ils ont séjourné si long-tems, une passion pour le spectacle qu'ils ne connaissaient pas autrefois; l'établissement des foires d'été et d'hiver qui rassemblent ici presqu'autant d'étrangers que de nationaux: toutes ces causes réunies entretiennent maintenant en cette ville, une population plus nombreuse et plus égale dans toutes les saisons, attirent au

théâtre un plus grand nombre de spectateurs, et peuvent par conséquent fournir à l'entreprise, toutes les ressources que les artistes étaient jadis contraints d'aller chercher ailleurs. D'après cela, elle pourrait supprimer ces courses annuelles qui lui font un tort très considérable, ou du moins tâcher de les rendre moins fréquentes.

9.) On peut bien aussi compter parmi les causes (mais les causes devenues plus rares,) les visites si fréquentes et si peu lucratives que nous rendaient autrefois ces troupes ambulantes françaises, allemandes, Italiennes qui abordaient ici comme à une foire, s'y établissaient pour quelques semaines ou quelques mois, restaient maîtresses du poste dont elles s'étaient emparé, jusqu'à ce qu'elles se fussent culbutées l'une ou l'autre, et attiraient la foule, surtout de cette classe d'amateurs ou soi-disant tels, qui ne voient rien de beau, rien de supportable que ce qui est étranger; de ces amateurs aux yeux desquels une ébauche d'opéra Italien mal exécuté, une parodie des variétés ou du vaudeville, et même un drame de Kotzebue, si généralement décrié aujourd'hui par toute l'allemagne, acquièrent un intérêt qui semble

être en raison directe de leur médiocrité. Si du moins toutes ces troupes avaient été aussi bien composées que celle qui a passé ici les deux derniers hyvers, sous la direction de MM. Grandville et Mées, elles auraient pu nous rendre au moins quelques services pour le moment; elles auraient pu, par exemple, nous offrir quelques modèles dans certains rôles peu connus ici, et d'ailleurs exciter une ~~certaine~~ salutaire émulation parmi nos acteurs; mais la plupart, au contraire, auraient eu besoin elles-mêmes d'exemples et de leçons.

Quoiqu'il en soit, on ne peut se dissimuler que ce partage des spectateurs en deux partis, dont chacun soutenait de tout son pouvoir la troupe qu'il affectionnait, ne nuisit infiniment au spectacle national, surtout à ces époques où, je le répète, malgré ses travaux et ses efforts, il trouvait à peine assez de ressources pour se soutenir avec une certaine distinction.

10. 11. 12.) J'ai remis pour la fin ces trois dernières causes, parce qu'elles me pèsent d'avantage sur le cœur. elles sont aussi anciennes que les autres; elles remontent de même à l'origine du théâtre. elles reconnaissent

aussi les mêmes principes; la crise des circonstances, la collision si souvent funeste des évènemens, le défaut de culture, de civilisation et de ces idées libérales, dont la création et la propagation ultérieure devaient être l'ouvrage de notre siècle. mais elles ont de plus à leur charge un grief qui doit peiner, révolter même tous les personnes instruites, tous les gens de gout, tous les amateurs du spectacle. ce grief qui dépose si hautement contre elles, c'est que bien loin de cesser comme les premières, avec les circonstances qui les avaient fait naître, elles ont continué pendant très long-tems encore de produire les mêmes effets que dans leur origine, et quelque fois même de plus funestes. Osons dire la vérité toute entière et sans détours: elles se sont jouées de tous les efforts qu'on a tentés pour les détruire; elles n'ont pas cessé, et ~~continué~~ presque jusqu'à nos jours, d'exercer, même sur le théâtre de la capitale, cette influence dangereuse que la rouille de l'esprit, la prévention et l'ignorance des principes leur avaient jadis attribuée, et que le tems, la routine et le pouvoir de l'habitude ne pouvaient que propager.

Ces trois causes qui ont fait éclore tant d'abus, et

de si révoltans, étaient le résultat inévitable du ~~c'est le~~ peu de circonspection, d'ordre et de soin qu'on mettait autrefois dans le choix des acteurs, dans celui des piéces et dans le mode de leur exécution.

1.) Quant à la premiere, on a vu dans l'histoire du théatre, et je l'ai repété plus d'une fois pour sa justification, que le défaut presqu' absolu de ressources forçait les entrepreneurs de tenir le moins d'acteurs possible; d'attendre la mort ou la défection de quelqu'un d'entre eux, pour en prendre un nouveau; de l'employer presque sur le champ, sans se donner le tems de la former, ce qui était impossible pour le moment, vu la nécessité urgente de compléter le nombre qui, même avec ce renfort, ne répondait pas encore au besoin qu'on en avait; enfin de donner la préférence, comme dans nos encheres au rabais, à ceux qui demandaient le moins d'appointement; clause qui ne devait pas faire soupçonner des talens d'un haut prix. — heureusement nous n'en sommes plus reduits à cette extrémité.

2.) cette même cause (le manque de ressource) devait aussi influer sur le mode de représentation; car si, d'un coté, on ne pouvait se procurer que de mauvais acteurs qui, reçus au hazard, ~~pris au hazard,~~ ~~non seulement de mauvais acteurs~~ employés d'emblée et sans préparations, comme ils avaient été admis sans examen, ne pouvaient ni entrer dans leurs rôles, ni les rendre avec intelligence;

de l'autre, il n'était pas moins impossible d'avoir, à point nommé, des décora-
~~mais il était en outre impossible de se procurer des décora~~
tions et des costumes qui répondissent à la dignité des pièces
même les plus ordinaires, telles qu'on en donnait alors; par la même raison tous
les autres accessoires étaient également négligés; or nous ne
pouvons nous dissimuler que les embélissemens extérieurs
contribuent sensiblement au succès du poème mis en
scène, surtout aux yeux du vulgaire, et, sans contredit,
ils devaient avoir, à cette époque, une influence encore
plus marquée que de nos jours. ajoutez à cela que la
plupart de ces entrepreneurs ou directeurs particuliers étaient eux-
mêmes des acteurs qui, avec un peu plus de ressources
pécuniaires, n'avaient guères plus de talens que les autres.
et que, par conséquent, ils étaient hors d'état de former les élèves qu'ils prenaient à
~~très~~ Echo de l'opinion publique, j'en excepte M.
leur solde.
Boguslawski, aux connaissances et aux travaux duquel
tout homme impartial aimera toujours à rendre
justice, mais qui pourtant ~~et qui~~ eût fait beaucoup plus encore, si le sort
l'eût fait naître plus tard, si la nature lui eût don-
né moins de passion pour tous les genres de plaisirs,
et s'il se fût chargé de cette entreprise à l'époque
où le gouvernement a commencé à protéger le théâtre;
à réunir sous la main du directeur, tous les moyens de
le porter au point de splendeur que réclament sa
vocation et le vœu public.

Heureusement les circonstances ont changé de face;

et les événemens ont pris une tournure plus favorable.
nous vivons sous un gouvernement protecteur, aux yeux du-
quel les amusemens eux-mêmes ne sont pas des objets indiffé-
rens, quand ils peuvent offrir quelques vues d'utilité. ~~nous~~
Je l'ai dit, je le répète avec plaisir, nous
devons à son zèle éclairé pour l'intérêt public, une admi-
nistration générale du théâtre et une école dramati-
que qui, surveillée avec toute l'attention qu'elle exige,
pourra, à la longue, fournir de très excellens sujets.
un fond annuel destiné à l'entretien de cette école
et du théâtre lui même, ~~fournit~~ donne les moyens de per-
fectionner l'un et l'autre. En outre, on a vu plus haut que la nouvelle direc-
tion a fait, par la voie des papiers publics, un appel
à tous les jeunes gens de l'un et l'autre sexe, tant de
la capitale que des provinces, et promet un sort hono-
rable et lucratif à ceux qui se sentiraient une vocation
décidée pour le théâtre, et qui joindraient à ce don de
la nature, des talens capables de faire honneur à
la scène. ajoutons que le gout du spectacle est infi-
niment plus répandu qu'autrefois ; que le théâtre
est beaucoup plus fréquenté, depuis qu'il est soumis
à une surveillance plus active et mieux calculée, ce qui
donne l'espoir d'un perfectionnement dont on ne pouvait

par même avoir l'idée aux époques où nous avons cher-
ché les causes de sa dégradation. par une suite néces-
saire, les représentations sont devenues plus lucratives,
et la caisse mieux avivée peut fournir au moins à
toutes les dépenses nécessaires, en attendant que de nouveaux
secours que tout doit nous faire espérer, la mettent à
même de se procurer les objets de luxe qui, en prêtant
plus d'éclat et de magnificence au Spectacle, le rendraient
plus agréable et plus interessant même à certains égards.
– au défaut d'intelligence et de gout dans – de même
3.) Quant – le choix des pièces, il a tenu ~~un peu~~ jusqu'i-
– mais malheureusement il
ci aux causes que je viens de décrire, ~~la direction~~
n'a pas eu le sort des deux abus précédens, il n'a pas cessé avec elles. Jadis la di-
rection qui se trouvait presque toujours au dépourvu, cherchait
les moyens d'attirer la foule, et les meilleures pièces
la plus
ne sont pas celles qui excitent ~~davantage~~ la curio-
sité des Spectateurs ordinaires. De là résultait né-
cessairement l'espece d'obligation qu'on s'était
alors
faite de reproduire continuellement sur la scène,
ces fastidieux vaudevilles, ces parodies sans intérêt,
ces farces ridicules et souvent indécentes qu'on y
voyait si souvent autrefois, et dont l'annonce seule
exaltait l'imagination de tous les liseurs d'affiches.

Les gens des classes ~~ordinaires~~ inférieures formaient alors la partie principale de l'auditoire; (ce qui arrive assez souvent ~~encore~~ de nos jours:) ainsi l'on était sûr que du moins la gallerie, le paradis, et les trois quarts du parterre seraient remplis, or c'était l'unique but qu'on se proposait en donnant ces bisarres arlequinades: pourvu que la recette fût abondante, peu importait d'où et par quelle voie venait l'argent. cette inconvenance qui révoltait toutes les personnes de goût, est devenue plus rare depuis la création de la direction actuelle, et surtout depuis sa nouvelle organisation. cependant elle se fait sentir encore par intervalles, et il serait à souhaiter qu'elle disparût entièrement. L'honneur de la Scène et l'intérêt public l'exigent, le commandent impérieusement; et ces deux motifs également nobles, également respectables sont très supérieurs à tous ceux que pourraient faire valoir et nos acteurs et leurs partisans.

De ce défaut de ressources qui pesait plus ou moins sur les divers entrepreneurs que l'espoir de s'enrichir mettait à la tête de la direction du théâtre, résultait encore un autre inconvénient ~~sous prétexte qu'ils~~ qui contribuait aussi et très souvent à ce mauvais choix; c'était la crainte de la dépense. Sous prétexte qu'ils

ne pouvaient se soutenir qu'à force d'économie; ces entrepreneurs la poussaient souvent jusqu'à la lésine. non seulement ils ne donnaient que d'anciennes pieces, pour éviter les frais qu'aurait nécessités la mise en scène de nouveaux drames; mais presque toujours ils choisissaient les plus ordinaires, les plus communes, celles dont la représentation, tout bien calculé, devait couter le moins; encore même ce peu de dépenses auxquelles ils ne pouvaient se refuser, était-il marqué au coin d'une parcimonie qui dégoutait tous les spectateurs. Il faut pourtant excepter de cette règle qui était devenue à peu près générale, les époques où Boguslawski se chargea de cette entreprise, et surtout la dernière. Comme il traduisait beaucoup de petites pieces du français, (lesquelles devenaient ici des pièces de caractere,) et plus encore d'opéras du genre moyen qu'il tirait des repertoires de quelques théâtres d'Italie du second ordre, la petite vanité d'auteur se joignait à la noble ambition que devait lui inspirer son titre de directeur; et pour accorder et satisfaire ce double orgueil, il regaloit souvent le public de ces nouvelles productions, qu'il savait adapter au gout

de son auditoire, aux circonstances, et, quand cela était
possible, aux talens de ses acteurs. il tâchait même,
au risque d'exposer à des chances incertaines les restes
de sa petite fortune, de donner à ces représentations
un appareil, qui pût faire une sensation assez
vive pour intéresser les Spectateurs, et lui attirer
la foule. Il y réussissait assez souvent; toute fois il fi-
nissait toujours par se ruiner comme les autres; — et ce qui était d'une bien plus
il y mettait
mais du moins ~~tirer~~ plus d'éclat — ~~alors il se faisait~~ il l'enrichissait de productions
haute importance, il relevait, et honorait la scène,
= dans quelqu'autre ville, où sa réputation l'avait
plus dignes des suffrages du public. au surplus, quand il manquait de ressources, il passait
devancé, et tâchait d'y regagner ce qu'il avait per-
aussi, peut-on dire à sa louange que —
du à Varsovie. ~~quoiqu'il en soit~~; parmi tous les
auteurs dramatiques qui ont régné concurremment
avec lui sur la scène, il n'en est aucun qui ait au-
l'ennoblir
tant fait pour ~~la relever~~ et pour enrichir le re-
— j'avouerai toutefois que —
pertoire. témoin de ses efforts; j'ai souvent été doulou-
reusement affecté, en voyant que la direction qu'il
assez généralement
leur donnait ~~le plus souvent~~, ne pouvait les conduire
au but qu'il s'était proposé, et qu'en général ils
soutenus
étaient trop foiblement ~~suivis~~, pour pouvoir produire
les heureux effets qu'on s'en promettait. au reste, ce n'étoit
pas toujours sa faute, et d'ailleurs, il —
— n'est pas le seul auquel on puisse faire ce reproche: parmi
ses concurrens

concurrens et ses successeurs, il en est plus d'un qui l'a mérité à d'aussi justes titres pour le moins.

Boguslawski avait au moins un motif très excusable; il voulait répandre et faire valoir ses nombreuses traductions du français et de l'Italien; et dans le fait, soit pour le choix des pièces, soit pour la diction, elles valaient, pour la plupart, un peu mieux que la majeure partie de celles qui se succedent aujourd'hui avec encore plus de rapidité que les siennes. Cependant plusieurs personnes lui ont fait une espece de crime de cette prodigalité ~~avec laquelle il~~ qui encombrait, disait-on, la scena de pièces nouvelles, avec lesquelles on n'avait pas le tems de se familiariser. ces personnes pouvaient avoir raison: mais ceux qui imitent ~~et~~ Boguslawski, qui n'ont ~~pas~~ ni les mêmes talens ni les mêmes motifs, sont ils exempts de ce reproche? la société X. avait-elle tort de s'adresser l'hyver dernier à la direction, lorsqu'elle recevait sans examen des pieces qu'elle eût du rejetter avec mépris? Il est vrai que pour ne pas s'exposer elle-même à l'inculpation de partialité ou d'injustice, elle convenait que le public[a] était plus coupable que la direction et les acteurs; et cela est vrai: notre auditoire a, comme les Français, tous les défauts de la satiété sans ~~en~~ avoir comme eux ses avantages. Il lui ~~faut tous~~ veut, il demande

(a) les personnes instruites, les connaisseurs et les gens de gout devineront bien, sans que je l'explique, de quel public j'entends parler ici.

les jours du nouveau, fût-il médiocre, fût-il même détestable, et il faut qu'une pièce soit d'un genre très supérieur, ou qu'elle se soit assuré des droits, mérités ou non, aux suffrages de la multitude, pour pouvoir obtenir, sans réclamations, deux ou trois représentations de suite, même à quelques jours l'une de l'autre. autrement, on est obligé de la laisser reposer au répertoire pendant trois ou quatre mois, et souvent plus, avant de la reproduire. si elle reparaissait trop tôt, elle exciterait des murmures, au lieu de captiver l'assentiment de ses juges, et ce serait une espèce de miracle si on se bornait à la recevoir avec indifférence. — MM. XX avaient raison, sans doute, de regarder le deffaut de connaissance et de gout des classiques, comme la véritable cause de cette antipathie pour tout ce qui est ancien, quelque parfait qu'il soit, et de cette passion pour la nouveauté, quand même toutes les règles y seraient violées, et qu'elle n'offrirait que de ces beautés triviales, qui forment le principal embellissement de la pleupart de nos chefs-d'œuvre modernes. Ils ne pouvaient mieux appuyer cette opinion, qu'en citant l'exemple de la Comédie française, qui ne se lasse point de donner presque tous les jours les plus

beaux ouvrages des maîtres de l'art, parce qu'on ne se lasse pas de les revoir, bien qu'ils datent presque tous de plus d'un demi siècle. Ils pouvaient ajouter que si ce théâtre paraît quelquefois se prêter au vœu inconsidéré d'une certaine classe de ~~lecteurs~~ spectateurs, ce n'est jamais que ~~dans~~ pour les petites pièces, où il met beaucoup moins de choix, parce qu'il y attache beaucoup moins d'importance. Mais ces petites pièces qui forment comme la bordure du cadre majestueux où l'on a déployé tant de beautés, sont regardées comme des bagatelles insignifiantes par tous les gens de goût, et les loges de tous les étages sont vuides pour la plus grande partie, lorsque la toile se lève et que ~~la petite pièce~~ cette pièce de fantaisie commence; il reste même très peu de monde au parterre. Serait-il donc honorable pour nous de ne nous élever au niveau du théâtre français que dans ce qu'il a de défectueux; de ne l'imiter que dans ses écarts, pendant ces années désastreuses qui ont amené sa dégradation?.... mais je m'arrête ici; il ne m'appartient pas de m'ériger en commentateur d'une société de savans, aussi recommandables par leur patriotisme que par leurs connaissances; d'une Société dont le zèle et les talens eussent à la longue opéré

une révolution

une révolution salutaire dans l'art dramatique, et favorisé
les progrès de la Scene, si des vues particulieres dans lesquelles
je ne prétends pas entrer, n'eussent contrecarré les siennes, para-
lisé ses efforts, et arrêté pour le moment le cours de ses travaux.

13.) aux trois abus que j'ai détaillés dans l'article précé-
dent, je pourrais en ajouter un quatrieme qui n'a pas
fait moins de tort et à l'art dramatique et à la Scene. ce nou-
vel abus ~~que~~ contre lequel la Société x s'est élevée aussi ~~a repris~~ plus d'une fois et avec raison,
c'est cette négligence, cette espece d'abandon, que St. Evre-
mond appelait le laisser aller, qui régnent dans la diction
et dans le style, ~~—~~ et qui déshonorent un grand nombre de productions
originales, qu'on offre toutefois à l'admiration du public, comme
des ouvrages parfaits, au lieu de les soumettre à son jugement.
et comment ces vices n'entacheraient-ils pas des créations de ce
genre, quand on les retrouve, et si souvent, dans de simples
traductions de pieces étrangeres, bien qu'il soit infiniment
plus facile d'y éviter ces défauts révoltants et dans le vrai,
quelles grandes difficultés présente donc une version peu lit-
térale et souvent très inexacte de petites comédies, de vaux-
devilles, de parodies ou de farces aussi dénuées d'intérêt
que d'importance, telles que la plupart de celles dont
notre repertoire est journellement encombré, et qui se

montrent aussi hardiment sur la scène, que si elles méritaient réellement les honneurs de la représentation? combien cependant ne voyons-nous pas, aujourd'hui même encore, de ces ébauches informes esquissées à la hâte, et traitées avec tant d'insouciance, et si peu de respect pour la langue, qu'on serait tenté de croire que l'auteur a voulu se jouer de l'indulgence du public, et mettre sa patience à l'épreuve.

Ce qu'il y a de pire encore, c'est qu'une bonne partie de ces productions monstrueuses, qu'on nous donne pour des traductions parfaitement exactes et calquées sur l'original, ne sont presque jamais que des imitations très imparfaites, rédigées au hazard et sans gout, d'après d'autres traductions qui peut-être ne valaient pas mieux que celles dont on nous régale. heureux encore quand elles ne remontent pas en ligne ascendante, à la troisième ou quatrième génération. J'ai vu de ces pièces primitivement écrites en anglois, transportées plustard, et successivement, en français, en Italien et en allemand, passer enfin de ce dernier idiôme dans le nôtre, et s'y montrer défigurées par toutes

les inexactitudes qu'elles avaient contractées sur la route,
sans compter les erreurs de tous genres que ces copies serviles
acquéraient ici, sous la plume du prétendu littérateur qui
croyait de bonne foi enrichir le repertoire. Si du moins
ces traducteurs à la douzaine suivaient l'exemple de quel-
ques uns de ceux qu'ils semblent avoir pris pour modeles;
si, comme eux, ils faisaient subir au sujet qu'ils emprun-
tent, les modifications et les changemens que réclament
les circonstances, les localités, les mœurs de la nation,
les usages du pays et les bienséances théatrales! mais
outre qu'un pareil travail serait audessus de leurs
forces, l'attention et les soins qu'il exigerait, fatigueraient
leur imagination, ~~et~~ leur prendrait (-ent) trop de tems,
et nécessiterait (-ent) des détails auxquels ils ne veulent pas
se prêter. ces MM. pensent, sans doute, que ni les
spectateurs ni même les lecteurs ne valent la peine que
cet effort d'esprit leur couterait. au surplus, comment
oser se plaindre des traductions, quand, (je le répète,) nous avons tant
d'originaux infectés des mêmes vices, bien que nous ayons
droit d'y exiger plus de méthode, de justesse et de précision?

Telles sont, du moins en partie, les causes qui ont retardé la marche de notre théâtre dès ~~le commencement~~ son origine; tels sont les principaux obstacles que non seulement le ~~défaut~~ manque de ressources, mais souvent aussi les circonstances, les localités, ~~et~~ les événemens, - et le défaut ~~[illegible] et~~ de surveillance ont opposés à l'essor qu'il semblait devoir prendre, et qu'auraient dû favoriser les encouragemens que l'ambition et la vanité lui prodiguèrent dans les premiers instans. ces obstacles fortement secondés par le défaut de goût ~~l'~~ l'ignorance et le préjugé, ont exercé la même influence sur l'art dramatique, et retardé ses progrès pendant bien des années. quelques uns même ont résisté jusqu'ici à tous les efforts qu'on a tentés pour les faire disparaître.

Si, par hazard, cet ouvrage tombait entre les mains de quelques uns de ces étrangers qui ne connaissent la Pologne que par ouï-dires, et qui ne sont familiarisés ni avec ses usages ni avec ses mœurs, ils pourraient tirer de la lenteur des progrès que j'attribue à l'art dramatique et à la scène, des conséquences peu honorables pour le caractère, l'esprit et le goût de la nation en général, et à plus forte raison, des individus.

ils auraient tort assurément. qu'ils soient justes; qu'ils
consultent le raisonnement et l'expérience, et ils sentiront
qu'il serait inconséquent de condamner tout un peuple
sur de simples apparences, et de lui imputer des erreurs
ou des travers dont il a plus d'une fois souffert lui-même.
non, sans doute, les abus que je viens de signaler n'ont
pas toujours été son ouvrage: l'esquisse que j'en ai tracée
en est la preuve.

En effet, si on me lit avec attention, on ne pour-
ra se dissimuler que ces abus, quelques multipliés qu'ils
fussent, et tout nuisibles qu'ils aient été, et par eux-
mêmes, et par les suites dangereuses qu'ils devaient
nécessairement avoir, étaient excusables à bien des
égards, ne fût-ce que sous le rapport du tems qui
~~(J'en excepte pourtant les derniers, que je viens de signaler.) en effet~~
les a vus naître. Si nous les observons sous ce dernier
point-de-vue, nous verrons qu'ils nous sont communs
avec tous les peuples de l'Europe, que dis-je! avec les
nations les plus anciennes et les plus célèbres. Partout
et dans tous les siècles, ils ont été plus ou moins
le résultat immédiat et nécessaire de l'état d'im-
perfection dans lequel doit ~~nécessairement~~ languir

un théâtre naissant, durant les premieres années de son existence, quelques efforts qu'il tente pour en sortir. c'est le sort qu'éprouvent tous les nouveaux établissemens, et surtout ceux dont le succès dépend des progrès de la civilisation, des sciences, des lettres et des arts, en un mot de tout ce qui tient à la culture de l'esprit; et telle est, sans contredit, l'institution d'un théâtre national.

Cependant cette destinée ne pèse pas également sur la scène dans tous les pays et dans tous les tems: cela dépend des circonstances où elle s'établit, et des moyens qu'elle peut mettre en œuvre pour accélérer son perfectionnement. Or à ce double égard la Pologne a plus de droits à l'indulgence qu'aucune autre contrée. En effet, s'il est un pays où cet état d'imperfection ait dû se montrer plus sensible; où l'insuffisance des tentatives et de ressources qui eussent pu en abréger la durée, ait été plus réele et plus décisive, c'est le nôtre. N'avons-nous pas vu qu'à cette époque les lettres et les arts, même de première nécessité, se reveillaient à peine du sommeil léthargique où ils étaient restés ensevelis pendant

près de deux siècles? Les ouvrages qui nous restent et qui datent de ces tems désastreux, ne prouvent-ils pas que le peu d'écrivains qui se mettaient alors sur les rangs, n'annonçaient pas même toujours ce germe de talent équivoques, qui semblent ne se produire, que pour tromper toutes les espérances qu'ils ont fait naître? auroit-on oublié qu'au milieu des troubles affreux qui bouleversaient sans cesse le royaume, les ressources en tout genre étaient si rares, que bien loin de pouvoir rien donner au luxe, rien consacrer à ce qu'on est convenu d'appeler superfluités, il était presqu'impossible de subvenir au simple nécessaire? et comment au sein de ces guerres destructives, de ces divisions intestines, et des ~~ces~~ désordres inouïs qu'elles faisaient éclore, comment eût-il paru des savans ou même des écrivains passables, quand ils ne pouvaient compter sur aucunes des récompenses qui sont dues aux travaux du citoyen qui consacre ses talens à l'utilité publique; quand ils ne pouvaient se promettre ni ces encouragemens, ni ces distinctions flateuses qui font éclore le génie et qui exaltent l'imagination?

D'après cela on est forcé de convenir qu'il eût été

difficile, pour ne pas dire impossible, de prévenir, au moment de leur naissance, ces abus dont quelques-uns de nos aristarques modernes se plaignent avec tant d'amertume. Je vais plus loin, et je crois qu'on eût rencontré encore plus d'obstacles à vaincre, si on eût voulu les signaler trop hautement, et les corriger, en quelque sorte, à force ouverte, lorsqu'ils commencèrent à s'introduire, lorsqu'ils vinrent dégrader les premiers essais de nos poëtes dramatiques. ~~J'ajoute qu~~ Il était dans la nature des choses que ces défauts qui nous paraissent impardonnables aujourd'hui, naquissent alors, qu'ils se multipliassent, qu'ils s'étendissent, et qu'ils prissent même, chaque jour, un nouvel accroissement, jusqu'à l'instant où ce torrent destructeur rencontrerait enfin une digue assez puissante pour s'opposer à sa fougue impétueuse. or cet instant devait se faire attendre bien des années, et ~~bien que~~ chacun, et quoique, dans l'intervalle, on ait ~~tenté~~ essayé toutes les réformes que l'intérêt de la scène conseillait, et que les circonstances permettaient de tenter, il était impossible qu'elles pro-

produisissent à cette époque les effets salutaires qu'on
s'en promettait, ou du moins que leurs résultats acquis-
sent toute la latitude dont ils étaient susceptibles, d'autant plus ~~cette~~
que par une suite du malheur des tems, ils étaient rarement dirigés et soutenus comme
= espece de prodige était reservé au dixneuvième siecle. sous
ils auraient dû l'être. cette =
l'appui d'un monarque qui protège tout ce qui est grand
tout ce qui est utile. Le gouvernement plus éclairé et
moins soupçonneux ne craindra plus de compromettre comme autrefois,
son autorité, en secondant les vues paternelles d'un chef
qui lui donne l'exemple; il favorisera hardiment les
progrès de la civilisation et des lumieres; il laissera un
libre cours à ces idées libérales dont le développement l'eût
effrayé jadis; il fera plus, il les encouragera; il ne verra
dans le concours de travaux des savans et des gens de gout,
qu'un moyen propre à consolider l'ordre de choses que les con-
jonctures actuelles rendent indispensable. Alors cette réforme
dont tous les bons citoyens sentaient depuis long-tems la
nécessité, dont ils savaient apprécier tous les avantages,
mais que, d'un coté, la crainte d'échouer avant d'atteindre
le but, de l'autre, l'insouciance et le préjugé empêchaient
d'entreprendre. cette réforme s'opérera d'elle-même; et ce qui
reste à faire s'achevera sans peine.
Je n'ajoute plus qu'un mot: quand même on mettrait
de coté cette foule de difficultés et d'obstacles que j'ai décrits
plus haut, et qui ont entravé si long-tems la marche et

difficile, pour ne pas dire impossible, de prévenir, au moment de leur naissance, ces abus dont quelques-uns de nos aristarques modernes se plaignent avec tant d'amertume. Je vais plus loin, et je crois qu'on eût rencontré encore plus d'obstacles à vaincre, si on eût voulu les signaler trop hautement, et les corriger, en quelque sorte, à force ouverte, lorsqu'ils commencèrent à s'introduire, lorsqu'ils vinrent dégrader les premiers essais de nos poëtes dramatiques. ~~J'ajoute qu~~ Il était dans la nature des choses que ces défauts qui nous paraissent impardonnables aujourd'hui, naquissent alors, qu'ils se multipliassent, qu'ils s'étendissent, et qu'ils prissent même, chaque jour, un nouvel accroissement, jusqu'à l'instant où ce torrent destructeur rencontrerait enfin une digue assez puissante pour s'opposer à sa fougue impétueuse. or cet instant devait se faire attendre bien des années, et ~~bien que~~ chanque, et quoique, dans l'intervalle, on ait ~~tenté~~ essayé toutes les réformes que l'intérêt de la scène conseillait, et que les circonstances permettaient de tenter, il était impossible qu'elles pro-

§: 2.

= Des obstacles qui retardent encore les progrès de l'art dramatique et
= Des moyens à l'aide desquels on pourrait les lever.

~~lever le voile Des obstacles qui retardent encore~~
~~les progrès de l'art dramatique en Pologne, et des moyens de~~ =

Parmi les nombreux abus que j'ai signalés dans le paragraphe précédent, et qui, durant les premières années surtout, ont opposé tant d'obstacles au perfectionnement de la scene, ceux qui devaient leur existence et leur pouvoir ~~empire~~ à l'impulsion souvent victorieuse des circonstances critiques où l'on se trouvait alors, pouvaient, sans contredit, paraitre invincibles à cette époque, et ils le sont devenus réellement, parce qu'on n'osait pas les attaquer de front, et parce que d'ailleurs la collision perpétuelle qui existait entre les opinions et les événemens ne permettait pas toujours de soutenir avec avantage la lute dans laquelle on ~~se~~ s'etait engagé. Mais enfin les circonstances ont changé, et ces abus ont fini par disparaître. Il en est cependant quelques uns qui ont continué encore assez longtems à produire des effets aussi nuisibles, parce que l'ignorance et le préjugé qui les avaient fait éclore, ont continué plus long-tems aussi d'exercer sur les esprits leur empire destructeur.

que dis-je! ils conserveraient encore toute leur force, et feraient
chaque jour de nouveaux progrès, si un heureux concours
d'un côté
d'efforts et de moyens n'était parvenu à déraciner au moins
– de l'autre, à diminuer l'influence qu'exerçaient ceux qu'on
les plus dangereux. – Mais je l'ai dit, et je ne puis assez
n'a pu corriger alors.
répéter pour l'honneur de la nation et de la génération
présente, les progrès soutenus, quoique trop lents peut-être,
de la civilisation, l'ascendant marqué qu'ont pris les
sciences et les lettres, desquelles ont été mieux appréciées,
les travaux constans des savans et des artistes, bien qu'en
petit nombre, en un mot, tous ces motifs puissans qui éclai-
rent l'opinion et la dirigent, se sont trouvé heureusement
réunis contre cet ennemi commun, que tous avaient éga-
lement à redouter. Ainsi on est parvenu à le désarmer;
on a arraché des mains de l'erreur le sceptre qu'elle
avait usurpé, on l'a précipitée elle-même dans le néant
d'où elle n'eût jamais dû sortir.

Cependant, ne nous le dissimulons pas, quelques uns
de ces abus que l'on croyait avoir détruits, existent encore; ils
retardent les progrès de l'art; ils ôtent à la scène une
partie de la considération dont elle devrait jouir. Or si
on ne tentait pas de les combattre, si on ne parvenait
pas à en détruire le germe, et que (ce qui n'est que trop

commun chez nous) on vît renaître une seule de ces circonstances malheureuses qui ont favorisé jadis leur développement, ils pourraient à la longue reprendre leur ancien ascendant, et produire par la suite autant de maux qu'autrefois. Mais peut-être alors cette nouvelle calamité serait-elle sans remede; elle deviendrait au moins d'autant plus accablante pour nous, qu'elle nous exposerait tout à la fois aux nombreux désagrémens qui l'accompagnent, et à la honte qui en est la suite inévitable. Car enfin que penserait-on de notre théâtre si, dans ce siècle de lumieres, on le voyait se dégrader, retourner, en quelque sorte, sur ses pas, refuser de suivre cette heureuse impulsion qui agit si puissamment sur toutes les institutions de ce genre; se montrer rebelle à ce noble essor qui les pousse, comme à leur insçu vers le dégré de perfection auquel les appelent hautement et le mode de leur organisation et l'objet qu'elles se proposent?

Il est donc de l'intérêt de la Direction et des acteurs eux-mêmes, d'arrêter le plus promptement possible, le cours de ces abus, d'y mettre un terme, et de leur opposer une digue qu'ils ne puissent jamais rompre. Cette entreprise

au surplus, ne serait aujourd'hui ni aussi pénible, ni aussi dangereuse qu'elle l'eût été dans les premieres années. Nous trouverions pour la faire réussir, un secours bien puissant, des ressources éminemment efficaces dans l'heureuse révolution qui nous a replacés sous un gouvernement plus modéré et plus stable; dans les vues philantropiques d'un Monarque qui ne voit, qui ne desire que le bonheur de ses peuples, et qui veut donner pour base à la liberté dont il les fait jouir, la justice, la morale et l'instruction. dans le discrédit où sont enfin tombés ces préjugés destructeurs qui jadis régnaient en tyrans; dans la rapidité avec laquelle les lumieres se propagent; enfin dans l'assentiment chaque jour plus unanime que l'opinion publique donne à toutes les institutions nobles et utiles. tous ces motifs réunis et qui concourent au même but, ne pourraient que favoriser une réforme que toutes les personnes sensées desirent depuis long-tems, et dont elles apprécient d'avance tous les avantages.

plusieurs routes s'ouvrent devant nous, et toutes pourraient peut-être nous conduire également au terme que nous

devons nous proposer dans cette entreprise. mais toutes n'offrent pas les mêmes facilités, et dans la position où nous nous trouvons aujourd'hui, il est urgent de choisir la plus courte, la moins pénible, et celle où nous aurons à craindre le moins d'écueils. c'est d'après ce principe que nous devons faire un choix parmi tous les moyens qui sont à notre disposition, afin de nous borner à ceux que nous croirons les plus efficaces, les plus propres à lever immanquablement et sans retour, le reste des obstacles qui entravent encore notre marche. Je dis sans retour, car nous devons surtout tâcher de nous mettre à l'abri des effets retrogrades qu'ils pourroient produire, et qui peut-être seraient plus funestes que tous ceux qu'ils ont fait éclore jusqu'ici.

La direction du théâtre ne peut se dissimuler que la considération due à la Scene, que l'intérêt public et son propre honneur lui imposent l'obligation de rechercher soigneusement ces moyens, et de mettre dans la préférence qu'elle donnera à ceux qui lui paraitront la mériter, autant ~~autant~~ de bonne foi que d'intelligence et de gout. mais ce n'est pas assez de sentir l'urgente nécessité de cette entreprise, et d'en appercevoir comme dans

un lointain, les principaux avantages. pour en tirer tout le parti qu'elle peut offrir, il faut avoir le courage de l'aborder et de la soutenir jusqu'à la fin; il faut saisir hardiment tous les moyens qui peuvent en faciliter l'exécution, s'en rendre maitres, les employer concurremment, les faire marcher de front, et les suivre avec une constance, une fermeté qui ne se démentent jamais, Il faut surtout réflechir d'avance, et bien mûrement, le plan que l'on veut se tracer, observer avec soin tous les détails qu'il peut comporter, en former un ensemble dont toutes les parties soient sagement coordonnées, en presentir jusqu'aux moindres résultats, et ne laisser au hazard aucunes des précautions qui peuvent en assurer le succès; il faut enfin faire tout le contraire de ce qu'on faisait autrefois. ce plan une fois adopté, on ne doit, sous aucun prétexte, ni se relacher dans son exécution, ni a plus forte raison s'en départir; on ne doit y admettre ni modifications ni exceptions, lors même qu'un concours d'intérêts momentannées ou de considérations personnelles sembleraient les autoriser. Combien de fois de pareilles modifications, des exceptions de ce genre déterminées par

l'un ou l'autre

l'un ou l'autre de ces motifs, ou par tous les deux à la fois, ont fait échouer ici des entreprises qui pouvaient offrir les plus grandes vues d'utilité, et qui, à la suite de quelques travaux mal dirigés, et de dépenses plus ou moins considérables, mais toujours faites mal à propos et en pure perte, ont fini par être abandonnées, sans avoir produit aucun effet sensible!

De tous les moyens dont on pourrait tenter l'essai avec quelqu'espoir de succès, ceux qui me paraissent les plus sûrs, les plus efficaces, et ceux par conséquent, auxquels on devrait attacher le plus d'importance, sont les suivans...

1.) d'établir un comité de censure exclusivement destiné à l'examen des pièces de théâtre, et qui eût le droit imprescriptible de refuser toutes celles qui ne seraient pas traitées d'après les principes de l'art, qui ne porteraient pas l'empreinte d'une étude approfondie des classiques, dans lesquelles l'auteur n'aurait pas observé strictement ce qu'on est convenu d'appeler bienséances théâtrales, et qui enfin le goût désavouerait. (on verra dans le ~~paragraphe sui-~~ traité sur la critique ~~vant~~ quelle devrait être l'organisation de ce comité; et quelles seraient ses attributions et ses devoirs.)

2.) de nationaliser la scène, c'est à dire de n'y recevoir, ou du moins d'y donner de préférence des productions vraiment originales, des productions qui fussent tirées des archives du

pays, pour le genre tragique, et fondées sur les usages, les moeurs, les habitudes et les gouts de la nation, pour le comique, même du genre moyen.

3.) de ramener les écrivains et les acteurs, chacun pour leur partie, à l'étude des classiques anciens et modernes, et de tâcher même d'en inspirer le gout à ceux des spectateurs qui possèdent quelques connaissances, en attendant qu'il puisse se répandre dans les classes inférieures.

4.) de surveiller avec un soin particulier tout ce qui tient aux décorations et aux costumes, et de ne plus admettre pour cette partie dont l'importance est généralement reconnue, des apprentifs, des barbouilleurs ~~dénués~~ dénués de savoir et de gout, tels que l'ancienne direction en employait habituellement; mais des artistes qui méritent ce nom, qui connaissent les règles de l'optique et de la perspective, qui aient un peu plus approfondi le genre de peinture qui convient au théâtre, surtout pour les batisses, les ruines, les échafaudages et les monumens antiques; qui sachent adapter les décorations, les costumes, les groupes et même les couleurs, aux tems, aux circonstances, aux localités, aux personnages qui figurent dans l'action qu'on met en scène

5.) d'établir dans l'orchestre une réforme que le vœu public réclame depuis long-tems, et sans laquelle

les pieces où la musique instrumentale et le chant font la
partie dominante, ne peuvent avoir cette énergie soutenue
ce ton de naturel et de vérité, ce charme qui est le résultat
de l'un et de l'autre, cet accord de la mélodie euphonique
et de l'harmonie qui fait ressortir les beautés de la composi-
tion; qualités indispensables qui doivent former le caractere
des representations de ce genre.
6.) de mettre à la tête de l'orchestre, comme en Italie, un
maître de piano, que la nature ait doué de cette espece
d'instinct, de ce tact heureux que les connaisseurs appe-
lent génie musical; un maître qui ait une oreille si déli-
cate et si bien exercée, que quelque soit le nombre des instru-
mens, la plus légere discordance ne puisse lui échapper;
qui observe d'un œil vigilant et sévere tous les mouvemens
des artistes qu'il dirige; qui surveille leur jeu avec une atten-
tion constamment soutenue, et reprenne sans aucun égard
les moindres fautes, les plus petites négligences qu'ils se permet-
tent, surtout dans les ouvertures et les finals, dans les grands mor-
ceaux d'ensemble, dans certains détails même qui exigent
une exécution plus soignée, et en général dans toutes les par-
ties d'accompagnement, où le son des instrumens doit être
constamment en rapport, tantôt avec les tons graves et roulans
des chœurs, tantôt avec les modulations plus douces et plus suaves

des premiers chanteurs et des cantatrices qui exécutent ensemble ou séparement, des morceaux de caractère.

7.° de renoncer à la mise en scène de ces compositions d'une magnificence solemnelle, chefs-d'œuvre des maîtres consommés dans leur art; de ces compositions que les Italiens appelent grands Opéras par excellence, et dont, en effet, la partie musicale, soit pour le chant, soit pour l'accompagnement, est du travail le plus recherché et le plus fini, mais qui, d'un autre coté, présentent de si grandes difficultés, que les meilleurs artistes, les acteurs les plus exercés, doivent les étudier plusieurs semaines de suite, avant de pouvoir les rendre avec toute la précision, ~~avec~~ toute la justesse qu'elles exigent. en effet, ~~car~~ il faut observer qu'en Italie les chanteurs comme les cantatrices ne se contentent pas d'étudier à fond les rôles dont ils sont chargés, mais qu'ils s'exercent en outre à bien saisir l'esprit des partitions confiées à ceux des artistes avec lesquels ils se trouveront en rapport, afin de pouvoir prendre à leur suite l'intonation convenable, et donner aux modulations de leur chant, un accent qui se coordonne sans efforts, et comme de lui-même, avec celles qui les ont précédées ou qui les suivront; précaution sans laquelle ils ne pourraient prêter aux sentiments qu'ils ont à rendre, toute l'expression qu'ils doivent avoir. Or comment pourrions-

- vous exiger cette haute perfection de nos artistes, dont la majeure partie ne possede pas même les premiers élémens de musique, qui par conséquent sont obligés d'apprendre leurs rôles par cœur, et ne peuvent mettre aucune méthode dans leur exécution; d'autant plus qu'on ne leur donne guères plus d'une semaine pour se préparer à un nouvel opera, et qu'ils doivent employer la plus grande partie de ce tems à étudier les pieces qu'ils ~~doivent~~ ont eû jouer dans l'intervalle.

8.) de bannir de même de la scène ces ambitieux mélodrames, monstres équivoques qui n'appartiennent à aucun genre et qui les corrompent tous, comme aussi ces Comedies héroïques qu'on essaye d'introduire ici, bien qu'elles ne s'accordent ni avec le caractere, ni avec les habitudes de la nation, et que d'ailleurs les proportions trop resserrées de la salle, le défaut de machines, l'extrême médiocrité des décorations et le ton mesquin des costumes ne permettent pas de leur donner cette pompe, cet air de grandeur, ce luxe de Spectacle qui doivent en être le principal ornement. Je pourrais ajouter encore une raison qui est décisive, et qui seule serait un motif d'exclusion auquel on ne pourrait se refuser; c'est que dans ces mélodrames comme dans les comédies héroïques, il se trouve, par intervalles, des morceaux de chant et d'accompagnement d'un travail aussi

achevé que ceux des plus grands opéras, et qui présentent d'aussi grandes difficultés. delà il résulte que l'exécution de ~~pareilles~~ toutes les pièces de ce genre est fort au dessus, non seulement des ressources que nous pouvons nous procurer ~~aussi~~ ici, mais aussi des moyens de nos artistes; car la perfection qu'elles exigent n'est pas seulement le fruit de l'étude, du travail, et d'une connaissance réfléchie de la musique, mais aussi le résultat de cette heureuse habitude contractée par une oreille et un organe exercés dès l'enfance, et que la nature elle-même a doués de cette sensibilité exquise, qui rend propres à recevoir les sensations les plus légeres et les plus délicates.

9.) de rejetter à plus forte raison et de la scène qu'elles déshonorent, et du repertoire qu'elles encombrent inutilement: 1.- toutes ces pieces de circonstances, si mesquinement traitées, et si completement dénuées d'intérêt, que, malgré la célébrité des événements auxquels les auteurs prétendaient faire allusion, elles n'ont pas même eu alors ce faible mérite que donnent et la nouveauté et l'a-propôs: telles que Clarisse, la Conscription, le siége de Varsovie, le débordement de la vistule, l'irruption en Lithuanie, Les préparatifs pour la

reception des troupes à Cracovie, et cent autres fadaises du même genre, qui nous ont excédé d'ennui dans leur primeure, et qui seraient encore moins supportables aujourd'hui. — 2: — ces plates bouffonneries, ces farces aussi ridicules qu'indécentes qui ne sont faites que pour le bas peuple, et que toutefois on a si souvent encore l'impudeur de mettre sous les yeux des gens de gout: ces Kminek, ces Pumpernikel, ces Cymbalek, ces Kociol, ces Marcynowa z Dunaju, ces Marysia Cracowianka, ces Jocrisses (a) modeles d'un ridicule

(a) Je sais que plusieurs de ces farces impertinentes sont des traductions, ou plutôt des imitations, et des parodies de pièces françaises et allemandes: mais cette excuse qu'on fait sonner si haut, n'est réellement qu'une défaite insignifiante, qui ne justifie ni les écrivains qui consacrent à ce travail oiseux, des momens qu'ils pourraient donner à des occupations plus utiles, ni la direction qui reçoit sans examen ces assomantes platitudes, ni les acteurs qui les jouent, et qui souvent les rendent plus ennuyeuses encore, par le ton d'insouciance et d'abandon avec lequel ils les débitent, surtout quand ils paraissent sans avoir appris leur rôle, comme cela arrive si fréquemment. — quoi! parceque'il plait à d'ignorans émules de Kotzebue d'inonder de leurs plates rêveries, quelques petits théatres allemands, et souvent même ceux des faubourgs de la Capitale, faut-il que ces niaiseries qu'on produit et reproduit, chaque jour, sur les trétaux d'un Kasperley, viennent corrompre notre idiôme, infecter notre littérature dramatique, et déshonorer la scène? — parceque quelques beaux esprits, habitués-nés des boulevards de Paris composent, à tant la feuille, pour le théatre de la porte S.t Martin, le vaudeville ou les variétés, des parquinades qui font sourire de pitié, tous les gens de gout, devons nous de plein gré, nous rendre complices de leur sottise? la décence, le raisonnement, l'honneur national nous permettent-ils d'adopter, au hazard, cette foule de comédies si monstrueusement construites, que les auteurs eux-mêmes — ne sachant =

outré qui n'existe ni dans la société, ni dans la nature, et que cependant on métamorphose, à plaisir, de vingt manieres differentes, et qu'on met à toutes les sauses, pour reveiller le gout blasé des amateurs de nouveauté.

10.) de ne donner aux acteurs que des rôles qui leur conviennent exclusivement, et qui s'accordent avec leur talent connu, leurs habitud[es]

=ne sachant dans quelle classe les ranger, sont contraints de leur donner, à tout hazard, des noms aussi ridicules que les sujets qu'ils ont choisis, et de les appeler, au gré de leur caprice, comédie sans nom, comédie-farce, folie, folie-extravagance, pot-pourri, ce qui plait à chacun, ou de tel autre nom qui annonce autant le vuide de leur esprit que celui de la piece. — les habitans de Varsovie n'en sont point encore venus à ce point de satiété qui jette les Parisiens dans tous les excès. Il faut être aussi riches qu'eux, avoir autant joui, autant abusé, pour avoir le droit d'être dégoutés de tout, et de se précipiter, tête baissée, dans les extrêmes les plus opposés. ~~Mais~~ D'un autre coté, nous n'avons pas encore atteint ce dégré de perfection dont les Français que nous prenons pour modeles en tout, tiraient jadis tant de vanité, et duquel ils ont cru, sans doute, qu'il leur était permis de descendre. ainsi le tems n'est pas encore venu pour nous, comme pour l'académie royale de musique, la comédie française et l'opéra-comique, de nous dégrader, de nous jetter, de notre propre mouvement, dans un état d'abjection et de bassesse qui nous livre comme ces trois spectacles, jadis si renommés, au mépris des vrais connaisseurs et de tous les gens honnêtes. tachons d'abord d'atteindre le point de splendeur et d'illustration auquel ils étaient parvenus. alors, si des révolutions, si des circonstances critiques ramenent chez nous la confusion et le désordre; si l'anarchie et la licence éteignent le flambeau de la philosophie, et nous font perdre le gout des sciences, après nous avoir fait oublier nos devoirs, nous pourrons, à cette époque, décliner comme les Français, quitter la route que de grands écrivains nous auront tracée, nous égarer dans les sentiers obscurs que nous ouvriront des poëtes à gages, qui préféreront la fortune à la gloire, et attendre ensuite paisiblement qu'une académie ou tel autre institut litteraire cherche à grands frais et sans fruit, les moyens de nous tirer de cet abyme où nous serons jettés volontairement, pour plaire à un certain public qui n'est jamais content de ce qu'il a, et pour lequel il n'est rien de beau, rien de louable que ce qui est nouveau et ridicule. en attendant, tachons de nous élever, au risque de tomber de plus-haut.

physiques et morales, leur gout particulier, leur âge, leur figure &c: — d'exiger d'eux qu'ils les étudient à fond, qu'ils les méditent, les réfléchissent, et s'en pénètrent intimement, afin de pouvoir, dans leur Jeu, donner à chaque sentiment toutes les nuances qui s'y réunissent, à chaque expression, le ton de couleur qui lui convient: — de leur prescrire, à plus forte raison, de les apprendre par cœur, avant de monter sur le théâtre, de manière que le souffleur ne soit pas obligé de leur dicter à haute voix et presque mot à mot, chaque phrase, chaque vers séparement, dans toutes les scènes où ils paraissent; car ils doivent déclamer avec énergie, et non pas répéter en balbutiant, ce que les spectateurs ont entendu avant qu'ils aient ouvert la bouche. une pareille négligence est d'autant plus impardonnable, qu'elle fait disparaître toute l'illusion, qu'elle enlève, par conséquent, au drame une partie de l'intérêt qu'il devait exciter, et qu'elle fatigue horriblement l'auditoire, qui, ~~éprouve~~ pendant toute la durée de ce colloque entre le souffleur et l'acteur, éprouve un vrai supplice, au lieu du plaisir qu'il s'était promis: — enfin de leur faire une loi de prendre, pour jouer les rôles dont ils sont chargés,

le costume prescrit par la nature du sujet, et la marche de l'action; le costume que reclament le siécle, les circonstances et le lieu où elle s'est passée; car il est contre la bienséance qu'un acteur paraisse sur la scéne avec les habits qu'il porte habituellement, fussent-ils même d'une coupe et d'une propreté recherchée, à plus forte raison s'ils annoncent un simple négligé, comme cela arrive assez souvent.

II.) de multiplier les repetitions et les épreuves autant que le sujet de la piéce peut l'exiger; d'imposer aux acteurs et aux actrices, sans aucune distinction, l'obligation stricte de s'y trouver à chaque fois, et dès le commencement; de ne point s'en éloigner jusqu'à la fin de la derniere scéne, et de suivre les rôles de ceux qui doivent jouer concurremment avec eux, avec la même attention que leurs propres rôles: — d'engager même les artistes qui ne doivent pas paraître dans la piéce, à se rendre aux repetitions qu'on en fera, et de s'en occuper de maniere à pouvoir profiter des conseils qu'on adressera à ceux qui feront le service effectif.

(a) <u>note oubliée à la page precedente</u>. parmi les anecdotes vraies ou fausses du théatre, je viens d'en lire une qui prouve que l'usage de ne pas apprendre son rôle est aussi ancien que l'etablissement de nos spectacles; et que c'est par cette raison, sans doute, qu'il a acquis force de loi parmi les acteurs de nos jours: = un particulier vient prendre à la caisse un billet de parterre, et le paie double. on lui en demande la raison: — elle est toute simple, repondit-il; je paie deux fois, parceque j'entendrai deux fois la piece.

12.) D'établir une fois pour toutes que les membres de la direction gé-
nérale et ceux du comité de censure, se trouvent à ces répétitions, ou du moins
à la dernière épreuve, surtout pour les pièces nouvelles, et d'un intérêt majeur,
obligation que leur impose l'honneur de la scène, et à laquelle ils doi-
vent se prêter d'eux-mêmes et sans répugnance, pourvu toutefois que
des obligations publiques, plus importantes et plus indispensables ne
les en empêchent pas. Cela doit s'entendre, à plus forte raison,
du directeur particulier du théâtre et des deux directeurs de l'or-
chestre, pour lesquels c'est un devoir beaucoup plus stricte encore.
Mais pour que leur présence ne dégénère pas en une simple
cérémonie de parade, il faut que tous aient le droit de faire,
chacun suivant son grade, et l'objet mis en discussion, toutes
les observations qu'ils jugeront nécessaires pour l'instruction
des acteurs, et qu'ils usent sans restriction de ce privilège.

Je suppose (comme on le verra dans le ~~l'article suivant~~ du traité de la critique: sous
le titre: <u>comité de censure</u>:) que ces examinateurs seront
tous versés dans les diverses branches de la littérature drama-
tique ancienne et moderne; familiarisés avec toutes les
réformes et les changements qu'elle a éprouvés à chaque épo-
que et dans chaque pays où elle a été en honneur; au cou-
rant de la marche qu'elle suit de nos jours, dans les prin-
cipaux Etats de l'europe; et surtout attentifs à rechercher
et à saisir les véritables caractères qui doivent la distinguer
ici. D'après cela il est hors de doute qu'ils sauront faire
l'application de toutes ces données au théâtre de la nation,

et qu'ainsi ils pourront contribuer très efficacement à l'effectuation des réformes que Je viens de proposer, à la réorganisation de la scène, et par une suite nécessaire, aux progrès des sciences, des lettres et des arts, qui partout suivent dans leur accroissement et leur ~~dégradation~~ décadence, les proportions plus ou moins sensibles d'après lesquelles le théâtre s'élève ou s'abbaisse, s'améliore ou se dégrade dans chaque siècle, et chez tel ou tel peuple en particulier.

Telles sont, Je ne dirai pas toutes les réformes qui seraient d'une nécessité indispensable dans les circonstances actuelles, mais au moins les principales, et les seules d'ailleurs qui puissent porter notre théâtre au dégré de perfection qu'il doit atteindre, s'il veut se mettre au niveau de ceux qu'il a pris pour modèles. Si Je voulais entrer sur chacun de ces objets séparément dans tous les détails qu'ils comportent, et qu'ils semblent même exiger, au lieu d'un paragraphe Je pourrais faire un très gros volume, et Je ne veux pas excéder les bornes que Je me suis prescrites.

Cependant il en est quatre qui réclament des développemens plus circonstanciés, non seulement parce qu'ils sont d'une importance plus marquée, et par eux-mêmes et par les résultats qu'ils peuvent produire, mais aussi parce que les avantages qu'on a droit de s'en promettre sont plus nombreux,

— plus généralement —

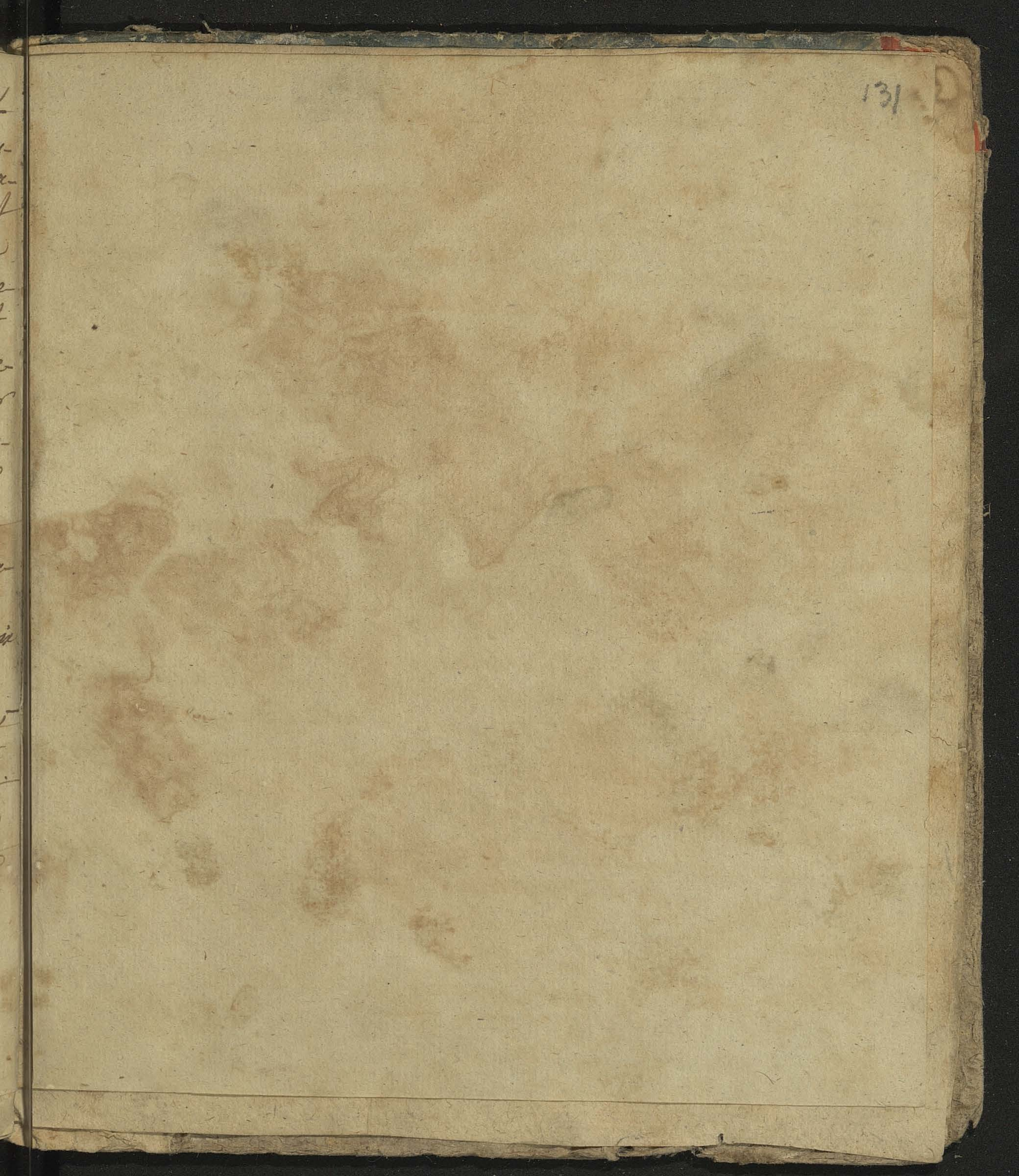
plus généralement reconnus, et d'un plus grand intérêt. D'ailleurs, si on veut se donner la peine de les réfléchir et de les comparer entre eux, on reconnaîtra aisément que les huit autres ne sont, en quelque sorte, que des ramifications de ces quatre premiers: ce sont comme les anneaux d'une même chaîne, qui s'en trouvent momentanément détachés, et qui tendent à s'y réunir. Ces quatre objets sont 1. L'établissement d'un comité de censure qui soit exclusivement consacré à l'analyse des ouvrages destinés au théâtre. 2. le mode d'après lequel on pourrait nationaliser la scène, et y faire revivre le goût et l'étude des classiques. 3. les réformes qu'il est urgent d'introduire dans la composition et la répartition de l'orchestre, et, par une suite nécessaire, dans tout ce qui tient à la partie musicale, soit pour le chant simple ou composé et l'accompagnement, soit pour la coordination des chœurs. 4. les améliorations que réclament et très impérieusement, la confection, le choix et l'emploi des machines, des décorations, des draperies, des costumes, et, en général, de tous les accessoires qui servent à l'embélissement de la scène, et qui y sont d'une nécessité absolue, principalement pour l'exécution des opéras même les plus ordinaires, et des ballets du genre moyen, les seuls que puisse admettre notre théâtre, en supposant qu'il reste, et pour la forme et pour les ressources, ce qu'il est aujourd'hui.

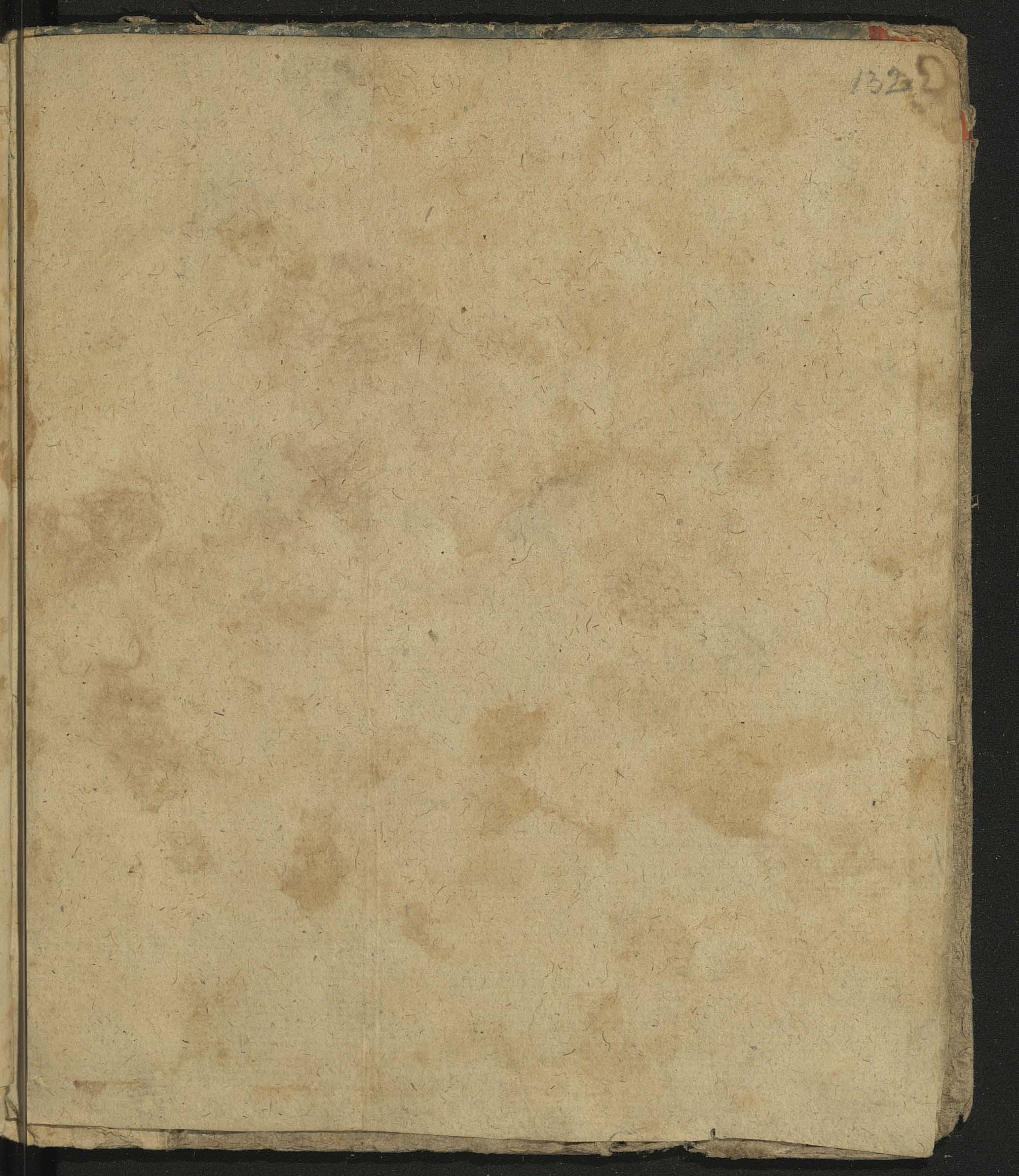
Toutefois, quelqu'intéressans que puissent paraître ces divers objets, je n'ai pas cru devoir les soumettre ici à la discus-

-sion

qu'ils semblent exiger, par ce qu'ils trouveront plus naturellement leur place dans les volumes suivans, aux endroits où j'aurai à traiter des matières dont ils se rapprochent par une analogie sensible. ainsi, par exemple, le premier, (l'établissement d'un comité de censure) se place comme de lui même à la fin de l'essai sur la critique ou analyse raisonnée, lequel formera la cinquieme partie, et en quelque sorte le complément de cet ouvrage. — le second, (le moyen de nationaliser la scene, et d'y introduire le gout et l'étude des classiques) doit, par une raison semblable, se renvoyer au chapitre 2. du 2.e volume, où j'indiquerai les sources auxquelles doivent puiser les auteurs dramatiques dans chaque pays et dans chaque siécle, tant pour le tragique que pour le haut comique de caractere et d'intrigue. Les deux derniers enfin (les réformes que réclament l'orchestre et la partie musicale, comme aussi le choix et l'emploi des machines, des décorations &c.) feront naturellement partie des articles: Grands Opéras — Comédies héroiques, — mélodrames — ballets du haut genre et en plusieurs actes &c. articles qui termineront la troisieme partie du 2. volume. La maniere dont chacun de ces objets sera traité à la place qu'il occupera, les fera aisément reconnaitre, malgré cette espéce de transposition que je leur fais subir.

Fin du premier volume.




132

